

@

Jean RODES

**À TRAVERS LA
CHINE ACTUELLE**

À travers la Chine actuelle

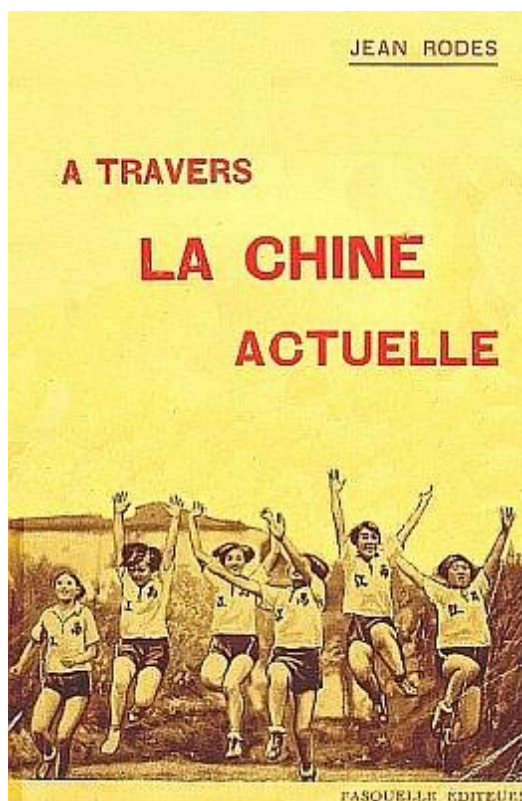
à partir de :

À TRAVERS LA CHINE ACTUELLE

par Jean RODES (1867-1947)

Hervé Bouillac a proposé en septembre 2014 un mémoire sur la vie et l'œuvre de Jean Rodes, disponible [sur le site de l'université Toulouse-Le Mirail](#).

Fasquelle éditeurs, Paris, 1932, 195 pages.



Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
avril 2022

TABLE DES MATIÈRES

Shanghai :

La ville du dieu « Business ». — Un laboratoire de modernisation.
— Dans la concession française. — Dans les quartiers chinois.

À Nankin :

Une capitale imaginaire. — Chang-Kai-Chek et les femmes de la
famille Soong.

Vers le Setchouan :

En remontant le Yang-Tsé. — Le désert sur le fleuve. — Dans les
gorges du haut fleuve. — À Chung-King, vraie capitale du
Setchouan.

Propos chinois :

Entretien avec M. C. T. Wang, ministre des Affaires étrangères.
— L'affaire Thorburn.

Dans la Chine du Nord :

À Pékin. — Les Français de Pékin. — L'Université franco-chinoise
et les étudiants retour de France. — Une thèse chinoise sur
André Gide.

Dans la Chine du Sud :

Hong-Kong, métropole de la piraterie. — Canton, ville
réactionnaire.

Diverses questions chinoises :

Le nouveau dieu de la « Jeune-Chine ». — La politique du Vatican
et les missions catholiques. — Les Chinois contre les missions
scientifiques. — Le communisme en Extrême-Orient. — Quelques
observations sur les Chinois. — Les étudiants chinois. — L'armée
chinoise et la bataille de Shanghai. — Où en est la Chine ?

TABLE DES GRAVURES

Arrivée d'un cross-country féminin, à Shanghai.

M. et Mme Chang-Kaï-Chek dans leur intérieur.

Nanking road, à Shanghai.

La canonnière française *La Grandière*, à Itchang.

Dans les gorges du Haut Yangtsé.

Un *pailou* (arc) dans la ville tartare, à Pékin.

Mme Yang-Tchang-Lomine, auteur d'une thèse sur André Gide.

Canton : le nouveau quai.

Artillerie lourde chinoise.

À travers la Chine actuelle



M. et Mme Chang-Kai-Chek dans leur intérieur.

SHANGHAI

La ville du dieu « Business »

@

p.007 Voici l'une des plus surprenantes villes de l'univers. Son originalité, son étrangeté, sont telles qu'on a beau y être déjà venu, l'impression qu'on en reçoit, chaque fois qu'on y retourne, ne saurait s'éteindre.

Quand le paquebot remonte le Wampoo, affluent du Yang-Tsé, l'interminable défilé, sur les rives, des usines des docks, des wharfs, des dépôts de pétrole et de charbon, ferait croire à l'approche de quelque Liverpool, si les jonques aux hautes voiles rectangulaires, couleur de rouille, rendues rigides par leur armature de bambou, ne rappelaient qu'on est en Chine.

Singulière Chine d'ailleurs qui se manifeste, à l'arrivée sur le « bund » international, par d'énormes constructions, où un extraordinaire mélange de tous les styles stupéfie le voyageur et qui, tenant à la fois de la synagogue, du temple maçonnique et du palais babylonien, sont couronnées de bulbes d'or.

Derrière cette façade d'une architecture si bizarrement composite, les quartiers chinois des concessions étendent le damier de leurs innombrables rues bordées de boutiques où les boiseries dorées, les tablettes laquées et les banderoles gonflées par la brise, les unes et les autres zébrées de caractères mandarins, font le décor le plus exotique qui soit.

p.008 Cette note purement chinoise — expression aiguë et savoureuse d'une race ne ressemblant à aucune autre — commence pourtant à s'altérer. De-ci de-là, aux endroits qui étaient le plus caractéristiques, dans la Nanking road notamment, se sont élevés de grands buildings, sortes de gratte-ciel se terminant en flèches vertigineuses, où la masse brutale du ciment armé s'allie, de la façon la plus inattendue, à la décoration précieuse dont ce pays a toujours eu le secret. On dirait d'un accouplement monstrueux de deux civilisations,

À travers la Chine actuelle

contraires. Et c'est bien cela qui est sans doute la marque la plus exacte de Shanghai. C'est une espèce de creuset où tendent à se combiner, à s'amalgamer, dans une audacieuse alchimie, deux humanités totalement différentes.

*

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, dans cette ville, ç'a été l'extraordinaire rapidité de sa croissance. Ce qui n'était, vers 1850, qu'une misérable sous-préfecture est, aujourd'hui, une agglomération colossale, la cinquième ou sixième du monde, avec plus de trois millions d'habitants. Sans doute, ce phénomène s'explique en partie par une exceptionnelle situation géographique, dans l'estuaire de Yang-Tsé, la plus grande voie de pénétration de l'immense Chine, mais on peut affirmer qu'il a été dû surtout aux concessions étrangères, à l'essor commercial inouï qu'elles y ont déclenché, ainsi qu'à la sécurité qu'elles ont assurée aux Chinois qui s'y sont établis.

Les autorités du Céleste Empire n'avaient certainement pas prévu cela, quand, vers le p.009 milieu du siècle dernier, elles autorisèrent assez narquoisement les Anglais, les Américains et les Français à s'installer, là, sur d'affreux terrains marécageux.

Lorsque la révolution éclata, à la fin de 1911, Shanghai était déjà un centre très important. M. Madrolle, dans son « Guide », publié à cette époque, donnait le chiffre de huit cent cinquante mille habitants. Les troubles et catastrophes causés, dans les provinces centrales, par ce bouleversement — telle par exemple la destruction de Hankéou par l'incendie qu'y allumèrent les Impériaux — déterminèrent, vers le port du Wampoo, un afflux considérable de réfugiés qui augmentèrent très sensiblement sa population. M'y trouvant à cette époque, je constatai un grouillement plus intense, mais la faculté de compression des Chinois étant inimaginable, cet accroissement n'entraînait pas encore un agrandissement de la superficie urbaine. Cela devait être l'œuvre des années qui ont suivi la Grande guerre.

*

À travers la Chine actuelle

À la fin de 1913, un vide de plusieurs kilomètres séparait, par exemple, la concession française de la mission des pères jésuites, à Zicavey. Quand je suis revenu, une douzaine d'années plus tard, cette solution de continuité n'existait plus : des quartiers nouveaux et des alignements de villas avaient comblé le vide.

Il y a eu certes, à cette extraordinaire extension, des causes diverses, comme le susdit exode chinois — exode que les guerres civiles, endémiques désormais en Chine, ne pouvaient qu'accentuer — ou encore la venue de ^{p.010} nombreux Russes fuyant leur patrie bolchévisée, mais il est une raison plus décisive, c'est qu'en dépit de tous les désordres dont souffre ce grand pays, Shanghai — son vestibule — est de plus en plus devenu un centre mondial d'affaires, avec des possibilités telles qu'il exerce une attraction unique sur tous ceux qui veulent s'enrichir. De grosses fortunes s'y sont en peu de temps édifiées — chez les Chinois surtout, d'ailleurs — par toutes sortes de spéculations, celle notamment qui s'est faite sur de vastes terrains, dont le mètre carré, hier encore d'un prix dérisoire, atteint, aujourd'hui, une valeur égale à celle des plus luxueuses capitales. Cela se traduit par d'énormes constructions qui s'élèvent de toutes parts.

*

Il faut noter encore que les banques, sises dans les concessions étrangères, regorgent de capitaux qui y sont mis en sûreté. Il est du reste piquant de constater que les plus importants de ces dépositaires ne sont autres que des chefs militaires qui mettent de la sorte à l'abri le produit de leurs campagnes et de leurs exactions. De même, certaines personnalités politiciennes, pour lesquelles le trafic d'influence se monnaie légitimement parce qu'il est traditionnel en Chine.

Il résulte de tout cela une atmosphère spéciale dont le voyageur ne manque pas d'être frappé. On s'aperçoit vite que la course à l'argent est l'unique souci, à peu près le seul sujet de conversation entre hommes. Outre que l'ambiance chinoise incite à cet état d'âme, il faut bien reconnaître que celui-ci est assez naturel chez des ^{p.011} gens qui ne

À travers la Chine actuelle

se sont en somme expatriés, et dans un si lointain pays, que dans l'espoir d'y faire fortune.

Quoiqu'il en soit, cela met dans l'air, dans tout ce que l'on voit, entend et pressent, quelque chose d'implacable et d'inhumain. On a l'impression d'une métropole uniquement consacrée, comme une autre Carthage, à un cruel Moloch, au dieu « Business ». Impitoyable culte dont les « brokers », frénétiquement lancés, dans leurs petites voitures, tous les matins, à la poursuite d'un gain rapide, seraient les desservants.

Telle est la première vision que l'on peut avoir de Shanghai. Mais cette étonnante ville a bien d'autres aspects, plus passionnants encore, sur lesquels nous reviendrons.

@

Un laboratoire de modernisation

@

p.012 C'est dans cette ville curieuse que l'on peut le mieux comprendre en quoi et dans quelle exacte mesure la mentalité chinoise s'est modifiée.

Quand j'ai commencé à visiter le Céleste Empire, les Chinois étaient convaincus de la supériorité de leur civilisation, de leurs usages, de leurs plaisirs, etc... Un Chinois, autrefois bien connu à Paris, le colonel Tcheng-Ki-Tong, attaché à la légation de Chine, que l'on considérait comme très européenisé, très parisianisé même, avait précédemment publié, en notre langue, des livres qui prétendaient établir, à tous ces points de vue, notre infériorité. On peut dire que cette opinion était encore, à la veille de la Grande guerre, celle d'à peu près tous ses compatriotes, même les plus évolués.

Tous les aspects de la vie, toutes les manières d'être, de se récréer, de se costumer, étaient donc, à Shanghai, du modèle le plus traditionnel. On se moquait ouvertement de nous, de nos façons, de nos habits ; tout ce qui nous concernait paraissait brutal et grossier, nous étions les « Barbares d'Occident ».

En ce temps-là, on ne voyait, à Shanghai, sauf les coolies, que des gens compassés, d'une allure quasi-sacerdotale, conservant en toutes circonstances une attitude réglée par les rites. Les jeunes gens, vêtus à la chinoise de soies brochées, p.013 d'une mièvrerie féminine, avaient un air délicat qui excluait toute idée d'un entraînement physique quelconque. Non seulement les sports étaient ignorés, mais la tension violente qu'ils exigent était considérée comme une ridicule manifestation de notre barbarie. Il en était de même pour la danse. On ne concevait pas qu'un homme de bonne éducation pût faire le moindre effort qui portât atteinte à la dignité dont il ne devait jamais se départir. Tel était par exemple le cas de conduire une voiture, pour si élégante qu'elle fût ; c'était là travail de domestique.

À travers la Chine actuelle

Chez les femmes, c'était pis encore. Petites filles, on leur brisait les pieds, en les entourant de bandelettes très serrées, et elles étaient ainsi, leur vie durant, des sortes d'infirmes. Cette mutilation était tellement exigée par les mœurs que les missions chrétiennes elles-mêmes, devaient l'infliger aux fillettes de leurs orphelinats, pour qu'elles pussent, par la suite, se marier. Sans cela, elles ne trouvaient pas preneur. Plus que tout autre chose, c'était le signe de l'irréparable infériorité des femmes et de leur claustration dans le gynécée. Le bon ton exigeait aussi que, dans les rares circonstances où elles sortaient, elles eussent une attitude comme de confusion et de honte. Elles devaient tenir les yeux baissés et, dans tous les cas, n'avoir aucune hardiesse dans l'allure et le regard. On comprend, dans ces conditions, qu'il ne pouvait être question, pour elles, de sport, ni d'un amusement quelconque.

L'attitude des hommes, vis-à-vis même de celles qui leur étaient les plus proches, s'accordait avec cette règle rigoureuse. Un mari, par exemple, ne se montrait nulle part avec sa ^{p.014} femme et si, par hasard, il la rencontrait dans la rue, il ne devait pas sembler la reconnaître.

Telle était, pour la généralité des Chinois, la conduite imposée par la plus élémentaire bienséance, et cela, non pas dans une époque lointaine, mais il y a à peine vingt ans.

*

Il est indéniable qu'il y a eu, en ces matières, dans tous les centres importants de Chine, de grands changements, mais c'est Shanghai qui en a été le laboratoire, c'est là que s'est manifesté d'abord un nouveau mode de vivre, adopté avec d'autant plus d'empressement par la « jeunesse dorée », qu'il consacrait, pour elle, une véritable émancipation. Sous l'impulsion surtout des étudiants ayant rapporté d'Europe ou d'Amérique, avec les rudiments de nos sciences, le goût de nos amusements et de nos jeux, on s'est mis à pratiquer ce que naguère on méprisait si profondément.

Tout ce qui se fait chez nous a été copié avec la minutie d'imitation qui est propre aux gens de ce pays. Il y a maintenant, à Shanghai, des

À travers la Chine actuelle

championnats d'athlétisme, des réunions de gymnastique suédoise, des courses à pied, des matches de football. Les dimanches et jours de fête, des compagnies de boy-scouts, des deux sexes, vont à des « campings ».

La dernière nouveauté est relative à l'art cinématographique : il existe, depuis quelque temps, des studios où l'on « tourne » des films chinois, avec des artistes célestes.

La danse semble être le divertissement occidental qui excite, chez les Chinois de Shanghai, ^{p.015} le plus vif engouement, bien qu'ils ne s'y adonnent que depuis quatre années. Les dancings se sont donc multipliés pour satisfaire à cette fringale. Il y en a de tous les côtés ; certains quartiers en ont un nombre considérable, et, dès dix heures du soir, tous sont pleins.

À cet instant, les rues ont une animation extrême, dans un inimaginable éclat d'électricité. Comparées à cela, les voies les plus fréquentées du Paris nocturne semblent désertes et obscures. Il n'y a là du reste — sauf l'électricité — rien de nouveau, les Chinois s'étant toujours pareillement, en dépit de leur allure rituelle, rués au plaisir. Alors qu'une journée de mi-carême nous lasse, la fête n'a pas de fin pour eux. C'est qu'ils peuvent absorber plus de jouissances, de même qu'ils résistent à beaucoup plus de misères et de malheurs. En conséquence, ils accourent partout où l'on s'amuse, où l'on voit quelque chose, au canidrome, à la pelote basque et aux matches de boxe, attirés par le spectacle, mais aussi par la frénésie du jeu, du pari, qui leur est particulière.

Des femmes, des jeunes filles surtout, participent à toutes ces innovations — notamment aux sports — avec une sorte d'ivresse que l'on comprend fort bien quand on songe à leur existence passée.

*

Évidemment, le voyageur, qui ne connaîtrait que cela de la Chine, serait enclin à penser que ce pays est parvenu à un haut degré de ^{p.016} modernisation. Mais ce n'est là qu'un petit milieu très restreint qui

À travers la Chine actuelle

n'atteint pas les couches profondes de la population, pas même la foule innombrable des petits commerçants. Là, rien n'a bougé et l'on y vit selon les plus traditionnelles coutumes, ainsi que l'a démontré la célébration générale du premier jour de l'an chinois 1931, malgré l'expresse interdiction du gouvernement de Nankin.

En réalité, cette superficielle européanisation — qui n'intéresse guère que des gens en contact étroit avec des étrangers et qui est le résultat du monstrueux accouplement que nous avons dit — joue, à l'égard de Shanghai, le même rôle que le gouvernement de Nankin vis-à-vis de la Chine. Ce n'est, d'un côté comme de l'autre, qu'une façade derrière laquelle grouille l'immense peuple anonyme, grégaire, médiévalement en proie aux « hommes d'armes », et chez qui la persistance indéniable de la vente d'enfants et de l'esclavage, avec ses causes et ses conséquences, évoquerait même plutôt des mœurs d'avant Jésus-Christ.

Sans doute suffirait-il, pour s'en rendre compte, de traverser le Wampoo et d'aller, en face de Shanghai, au village de Poutong, mais un tour au loin, dans les provinces, permettra de se renseigner plus complètement.

@

Dans la concession française

@

p.017 Les concessions de Shanghai, qui forment, aujourd'hui, une des agglomérations les plus considérables du globe, étaient, à l'origine, des terrains marécageux, situés aux abords de la sous-préfecture de ce nom, et sur lesquels les autorités chinoises permirent aux étrangers de s'établir pour commercer. La plus ancienne, celle de l'Angleterre, date de 1843. La nôtre est du 18 janvier 1847. Celle des États-Unis d'Amérique, qui est de 1848, unie, en 1863, à la concession anglaise, a formé, avec celle-ci, l'actuel settlement international, où, néanmoins, l'élément britannique prédomine.

La France est donc le seul pays étranger qui ait, sous sa souveraineté, une partie de ce centre mondial, dont la proximité de la nouvelle capitale, Nankin, augmente encore l'importance.

J'ai déjà mentionné l'extraordinaire accroissement de cette énorme ville, ainsi que les causes qui l'ont entraîné. La concession française a eu sa part dans cette rapide ascension. En même temps que le nombre de ses habitants devenait plus considérable, sa superficie s'étendait avec les extensions successives de 1861, 1900 et 1914.

Les chiffres donnés par les recensements permettent d'apprécier cette exceptionnelle progression. Ainsi, la population, qui était, en 1900, de 92.268 Chinois et de 622 étrangers, s'élevait, p.018 au dernier dénombrement, à 434.807 Chinois — auxquels il faut ajouter une population flottante d'environ 100.000 — et à 12.492 étrangers. Proportionnellement, l'augmentation du nombre de ceux-ci est beaucoup plus forte que celle des indigènes — pourtant très remarquable — et c'est peut-être là qu'il faut voir le plus sûr indice de la valeur de son administration.

La vérité est que les étrangers de tous pays, comme les autochtones, ont l'impression d'y avoir une sécurité parfaite, grâce surtout à une police de premier ordre. Rien, mieux que les résidences que s'y sont

À travers la Chine actuelle

ménagées les grands personnages chinois, ne peut en fournir une éclatante preuve. Par exemple, le président et généralissime Chang-Kaï-Chek a une habitation, 9, rue Francis Garnier ; le ministre des Affaires étrangères, C. T. Wang est 90, rue amiral Courbet ; Sun-Fo, 10, rue Molière, voie dans laquelle a habité son père, Sun-Yat-Sen ; Wang-Chong-Hui, président du Yuan judiciaire, 92, rue Massenet : Tai-Chi-Tao, président du Yuan d'examen, 20, cité Zeng-Wou-Tseng (Avenue Foch), etc... On pourrait citer d'autres personnalités, hommes politiques, généraux, amiraux. Il y en a exactement 41, alors qu'on n'en compte que 15 dans la concession internationale. Quant aux Chinois, simplement riches et qui entretiennent, à leur solde, une garde de Russes blancs, ils y sont également très nombreux.

Le fait que notre concession ne relève que d'une seule puissance peut expliquer qu'elle ait une meilleure organisation que la concession internationale. Alors, en effet, que, dans celle-ci, les consuls n'ont qu'une action très médiocre, sur un « Municipal council », composé ^{p.019} d'éléments très divers et parfois de mentalité différente, notre consul général préside avec une grande autorité un conseil municipal où, malgré la présence de quelques étrangers et Chinois, il y a unité de direction, de vues et de sentiments. La concession a eu ainsi la chance d'avoir à sa tête toute une série de bons administrateurs qui, loin d'être gênés par quoi que ce fût, ont été aidés par des chefs de police d'une classe exceptionnelle. Le titulaire actuel de ce poste très important, le capitaine F..., après avoir, en 1927, contribué, par des mesures très judicieuses, à sauver ses compatriotes de la menace sudiste, a su, grâce à sa parfaite connaissance des milieux chinois, créer un service de renseignements de premier ordre. Cet excellent « intelligence service » a notamment rendu de grands services à sa voisine du settlement international, où sévit le fléau du « kidnapping » (enlèvements pour rançon), en l'aidant, à plusieurs reprises, dans la recherche et l'arrestation des ravisseurs.

L'ordre est ainsi assuré avec un effectif de 180 agents français, 200 Annamites et 600 Chinois, tous bien dressés et commandés par des

À travers la Chine actuelle

cadres d'élite. Les chefs des divers services et les détectives sont à l'avenant.

Pour les périodes de troubles graves, tels que ceux de 1927 et les événements actuels, on dispose — en outre des bateaux de l'escadre d'Extrême-Orient, qui viennent s'emboîser dans le Wampoo — de deux bataillons d'infanterie coloniale, dont un annamite, et d'une compagnie de volontaires, avec chars d'assaut et auto-mitrailleuses. Des portes de fer et des blockhaus de ciment armé, avec meurtrières, sont placés à tous ^{p.020} les endroits sensibles. Des chevaux de frise, garnis de fils de fer barbelés, tout prêts à être placés en cas d'alerte, complètent cette défense qui permet d'attendre les renforts et qui donne ainsi, à tous, une absolue confiance.

La concession française n'est pas seulement bien administrée et bien gardée, elle est aussi l'endroit le plus agréable et le plus « chic » de Shanghai, celui où les meilleurs éléments de la colonie étrangère viennent le plus volontiers se divertir, en compagnie de nos compatriotes. Le lieu de ces réunions qu'il faut, en première ligne, citer, c'est le « Cercle sportif » qui, de l'aveu de tous les voyageurs passés par ici, est le plus beau, le plus complet et le plus confortable du monde : théâtre, bibliothèque, salon de lecture, vaste bar, salles à manger et salons de thé, jeux et sports divers, immense et luxueuse piscine, dancings, grande terrasse où l'on dresse les tables, le soir, à la belle saison, et qui est bien le rendez-vous le plus brillant, le plus cosmopolite qu'on puisse imaginer. Les femmes y sont très nombreuses. On n'y voit pas de rombières ; toutes sont élégantes, jeunes et jolies, ce qui n'existe peut-être nulle autre part. L'anglais est, certes, la langue qui y est le plus parlée, mais l'atmosphère qu'on y respire est absolument française et c'est ce qui charme tout le monde.

Le canidrome, où l'on donne des courses de lévriers, attire, deux fois par semaine, une foule frémissante de spectateurs et de parieurs, venus de tous les coins du grand Shanghai. Même public tous les soirs, à la pelote basque. De nombreux « wee golfs », fort bien installés, voient également affluer les amateurs de ce jeu.

À travers la Chine actuelle

Des restaurants sont fréquentés par une ^{p.021} clientèle de choix, grâce à leur installation, à leur excellente cuisine et à leurs noms évocateurs des pays méditerranéens : France méridionale, Espagne, Italie.

La concession internationale est beaucoup plus grouillante, mais la vie européenne la plus aimable, avec les plaisirs qu'elle comporte, est ainsi concentrée chez nous.

*

La concession française se recommande d'ailleurs par d'autres raisons. Pour l'enseignement, par exemple, on peut dire qu'elle tient la première place. Elle possède un collège municipal mixte d'enseignement secondaire et primaire supérieur. Son école primaire, avec un grand nombre d'élèves, est dirigée par les Frères maristes. La mission des jésuites a, dans quelques écoles du même degré, plusieurs milliers d'élèves indigènes. Elle est en train de créer une école moyenne et elle a, depuis longtemps, la direction d'une université, l'« Aurore », où les diverses branches de l'enseignement supérieur : lettres, sciences, droit, médecine, réunissent de nombreux étudiants chinois. Sa grande réputation est bien établie en Chine, où son excellence est tellement reconnue que — pour n'en citer qu'une preuve — le directeur de l'université gouvernementale de Nankin y a envoyé son fils.

Cette même mission a, en bordure de notre concession, à Zicavey, un établissement météorologique qui est reconnu comme le meilleur de l'Extrême-Orient. Le gouvernement chinois lui donne la franchise télégraphique, pour lui permettre d'aviser à l'avance tous les ports de la ^{p.022} formation et de la direction des typhons, ce qui rend à la navigation d'inappréciables services.

On doit enfin mentionner que plusieurs pensionnats, tenus par des religieuses françaises, permettent aux parents de faire éduquer leurs jeunes filles, en les gardant auprès d'eux. ¹

¹ Il ne faut pas oublier de signaler l'existence du grand quotidien, *le Journal de Shanghai*, qui succéda, en 1928, à *l'Écho de Chine* et qui a pris l'importance des meilleurs journaux anglais de ce port. Un ancien rédacteur du *Petit Parisien*, M. G. Morestier, le dirige ; un

À travers la Chine actuelle

En somme, notre concession de Shanghai a toutes les ressources d'une très grande ville. On pourrait émettre sur son avenir, en même temps que sur celui de l'ensemble de ce colossal entrepôt, les plus sensationnels pronostics, si le développement de la politique actuelle des puissances, vis-à-vis de la Chine, ne renfermait une inquiétante inconnue. Il n'est par exemple pas douteux que la rétrocession et le passage à l'administration chinoise aurait le plus désastreux résultat. On est certes encore loin, malgré la menace de suppression de l'exterritorialité au 1^{er} janvier 1932, d'une telle éventualité, mais la reddition récente de notre Cour mixte montre qu'on s'est engagé dans cette voie.

Si on pouvait se désintéresser d'un événement qui serait, plus tard, pour tous, Chinois et étrangers, une véritable catastrophe, on souhaiterait presque de le voir se produire sans retard, de manière à être promptement fixé — et sans discussion désormais — sur la malfaisance d'une telle politique.

@

autre ancien rédacteur du même journal, M. René Laurens, en est le secrétaire général. On est charmé de rencontrer, à Shanghai, ces deux confrères parisiens. Mentionnons aussi une excellente revue mensuelle, publiée par MM. Lemierre et Wei.

Dans les quartiers chinois

@

p.023 Jusqu'ici, j'avais surtout vécu dans la partie de la concession française consacrée aux agréments de la vie européenne. Je sacrifiais ainsi mes propres goûts à ceux des compatriotes qui m'accueillaient avec une gentillesse dont je leur sais du reste beaucoup de gré. Mais j'arrivais d'Occident et ne venais pas chercher, en Chine, des impressions parisiennes.

Revenu au cours de l'été, j'allais donc, tous les soirs, dans les quartiers chinois du settlement international. Entré par Honan road, je prenais, à gauche, Canton road, puis, à droite, Fokien road. Au carrefour de Foochow road, je m'arrêtais longuement. De grandes bannières, couvertes d'écriture idéographique, faisaient, au-dessus de la chaussée, une voûte mouvante de couleurs. Sur le côté de chacune des boutiques, en un décor rigide, les tablettes verticales, laquées, zébrées de caractères d'or, disaient le commerce et la raison sociale.

Au milieu de la rue, un Sikh, en kaki, la barbe roulée, les longs cheveux rassemblés sous le turban, réglait la circulation. De loin en loin, d'autres Sikhs, armés, ceux-là, du fusil, stationnaient sur les trottoirs.

Une atmosphère très lourde, annonciatrice des typhons, pesait sur la ville. Le grouillement, que traversaient par instants des autobus à trolley, était énorme. L'extrême chaleur a en effet, sur les p.024 Célestes, la même action que sur les cancrelats. Ils pullulaient de tous côtés.

Il émanait, de cette foule, ainsi quotidiennement en liesse, une griserie, une ardeur à vivre, intenses, avec des effluves dont on se sentait pénétré.

Dans les magasins, on ne voyait que torsos nus, sur lesquels voletaient les éventails ; les hommes mûrs étalant fièrement leur nombril, siège de l'intelligence ; quelques adolescents, des lignes pures qui eussent fait la joie des statuaires grecs.

À travers la Chine actuelle

C'était, de toutes parts, un incroyable ruissellement d'électricité. On vivait, là, une fantasmagorie de rêve, dont ne pourrait se faire une idée le plus imaginaire metteur en scène de féerie. Et les gens, qui s'offraient, toutes les nuits, cette fort coûteuse débauche de lumières — à laquelle rien, chez nous, ne se peut comparer — menaient la vie la plus modeste, patrons et employés mangeant en commun leur bol de riz et se couchant sur de simples nattes, ou même sur les comptoirs de leurs boutiques.

Les maisons de thé, nombreuses à ce carrefour, ne désemplissaient pas. Deux courants continus de gens qui descendaient et de gens qui montaient. Dans les salles, par une température de hammam, les clients qui avaient réussi à s'asseoir auprès d'une table, prenaient des boissons chaudes ou s'essuyaient le visage avec la serviette brûlante qu'un boy leur avait tendue.



Nanking road, à Shanghai.

Mais poursuivons notre promenade. Par Fokien road, on débouche dans Nanking road, p.025 un peu avant les grands magasins Sincère, Wing-On et Sun-Sun, dont les hauts clochetons brillaient au-dessus de la

À travers la Chine actuelle

ville, comme des escarboucles. Ces maisons sont curieuses à visiter, car, outre leurs rayons genre Samaritaine, on y trouve des hôtels, des cafés, des dancings, où la jeune Chine, modernisée, afflue, tous les soirs, avec la froide frénésie, propre à la race, dans la recherche du plaisir.

Passant ensuite par Tibet road, qui longe le champ de courses et d'où on peut admirer les plus belles illuminations, je tournais dans Hankow road. Des vitrines de costumes pour artistes de théâtre y attirent le regard. On s'approche et l'on voit, derrière ces oripeaux scintillants, une rangée de cercueils de luxe, où l'or brille sur un fond de laque rouge et noire. Ce double commerce, ainsi rapproché, a une sadique saveur. C'est, dans tous les cas, un joli thème pour philosopher.

Et quels types pittoresques on rencontrait qui réunissaient, en eux, vraies silhouettes des *Mille et une nuits*, l'Orient et l'Extrême-Orient ! Une fois, deux gros bonshommes, avec de singulières figures de bazar, marchaient près de moi. Ils se racontaient sans doute quelque bonne histoire ou quelque joli tour joué à quelqu'un. Leurs visages, dont on ne voyait plus les yeux tout plissés, s'épanouissaient dans un rire gras que ceux qui n'ont vu que des têtes d'Occident ne peuvent imaginer. L'un des causeurs allait, en se soulageant bruyamment à chaque pas, d'une façon toute naturelle, sans aucune intention de farce, peut-on dire. Je les suivis quelque temps, mais ils entrèrent dans une des nombreuses impasses, éclairées plus discrètement et où se p.026 trouvent toutes sortes de lieux de plaisir secrets, avec leurs petites esclaves et les traditionnelles entremetteuses de Chine.

Un autre soir, je fus, en rickshaw, dans Hongkew, ancienne concession américaine qui s'est fondue dans le settlement international et qui, aujourd'hui, est surtout habitée par des Japonais. C'est du reste ce quartier, limitrophe de Chapeï, qui sert actuellement de base aux opérations militaires des Nippons contre les Chinois.

Je suivis longtemps la North Szechuen road, au delà de la Soochow creek. Là encore, je trouvai la même profusion d'électricité et dans le fond de cette rue, qui est véritablement un bas-fond, hors du territoire concédé, j'entrai dans une demi-douzaine de cafés-dancings aux noms

À travers la Chine actuelle

suggestifs : « Isis », « Vénus », etc., et dont le public, mêlé de matelots américains, était d'une indéfinissable crapulerie. Les femmes de ces établissements, Chinoises et Russes, recevaient en paiement, comme dans tous les dancings de ce genre, un ticket de quarante cents, dont elles avaient, pour elles, la moitié. Les décors, des girandoles de papier, étaient misérables. Des relents d'urine saturaient l'atmosphère. Je ne m'attardai pas dans ces bouges.

*

Il est un petit coin de la concession française qui participe à l'intensité de vie nocturne de Shanghai. Je le connaissais déjà, mais j'ai voulu le revoir. C'est tout en haut de l'avenue Édouard VII, où s'élève, sur notre rive, le « Nouveau monde », établissement de plusieurs étages, p.027 surmonté d'un clocheton qui, toutes les nuits, brille de multiples feux.

Pénétrons, après avoir payé les vingt cents de l'entrée.

Au rez-de-chaussée sont des cafés, une ménagerie, des roulettes de foire et une grande salle de théâtre absolument comble. Si l'on monte, on trouve, à chaque étage, d'autres attractions et d'autres salles de spectacle. Sur ces diverses scènes, toutes sortes de pièces se jouent, mais celles qui ont le plus de succès, ce sont les plus traditionnelles, avec masques effarants et intermèdes acrobatiques, accompagnées d'une musique où violons criards, flûtes et clarinettes alternent avec le tintamarre des gongs et des tambours de bois.

Les vingt cents de la porte donnent le droit d'entrer partout.

Dehors, sur le trottoir, des fillettes vous harcellent pour vous vendre une fleur blanche, symbolique sans doute, qu'avec obstination elles glissent dans votre poche du veston. Sous la garde d'une matrone, des filles, dont la plupart furent vendues par leurs parents, attendent le bon plaisir de l'amateur. Le « diable étranger » ne leur fait plus peur comme jadis.

À un endroit, une effroyable loque humaine était aplatie sur le trottoir, ainsi que tombée d'un septième étage. Elle devait appartenir à

À travers la Chine actuelle

la Cour des Miracles de la cité. Dormait-elle ? Était-elle morte ? Nul ne s'en préoccupait. On passait, en la contournant, sans lui accorder même un regard.

Les rues voisines, très animées, sont vouées à la prostitution. Par vingtaines, au long des boutiques commerciales, les filles, rangées et p.028 surveillées par une gardienne, attendent d'être choisies. Le « salon » est dans la rue.

Rentrant à pied par l'avenue, j'ai eu, sous les yeux, un autre spectacle. une trentaine de locaux, se suivant, sont occupés par des devins que de nombreuses personnes viennent consulter. Devant une sorte d'autel élevé à je ne sais quelle divinité, le sorcier est assis à une table couverte de grimoires. Dans le couloir, qui se trouve derrière ce réduit, on aperçoit toute une enfilade de lits garnis de moustiquaires. une catégorie de clients couche peut-être dans cette espèce de dortoir assez malpropre.

Certains de ces devins sont des chiromanciens qui opèrent derrière une croisée défendue par des barreaux de fer. Le client tend une main entre les barreaux et écoute très attentivement ce qui lui est dit. De temps en temps, le chiromancien prend, entre le pouce et l'index, des mensurations sur le visage du patient, ce qui donne, à ses consultations, un air de science qui ne laisse pas d'impressionner beaucoup l'auditoire de grands enfants que sont les Chinois.

Telles sont les impressions de quelques soirées d'été passées dans les quartiers indigènes de Shanghai. Au cours de ces promenades, je n'ai pas rencontré un autre Européen. J'étais seul, dans cette ville cosmopolite, curieux de la vie chinoise, en regrettant que mon ignorance de la langue ne me permît pas de mieux la pénétrer, en m'y mêlant plus étroitement.

@

À travers la Chine actuelle

À NANKIN

Une capitale imaginaire

@

p.031 Je suis arrivé juste à temps pour pouvoir assister à la clôture de la Convention du peuple et à la grande revue de troupes que le président généralissime Chang-Kaï-Chek a passée en cette circonstance.

Le lendemain du jour où j'avais débarqué du « Porthos », je prenais le premier train, qui, en sept heures, transporte à la nouvelle capitale.

On traverse ainsi une région d'aspect florissant et on oublie complètement qu'il y a quelques mois des brigands arrêtaient un train sur cette ligne.

À regarder les vertes cultures que les baies du wagon encadrent sans arrêt, on pourrait se croire dans quelque coin de France, si quelque chose d'insolite ne tombait à tout instant sous les yeux. Je veux parler des innombrables tombes qui parsèment ces campagnes jusqu'au près des habitations. Souvent même les cercueils sont simplement posés sur le sol, sans que rien les recouvre. On a l'impression de rouler dans un immense cimetière et cet extraordinaire compagnonnage des vivants et des morts est d'ailleurs une des plus singulières caractéristiques de la Chine.

Sur un point du parcours, de nombreux groupes de paysans endimanchés suivaient la voie — seul chemin qu'ils eussent à leur disposition — se rendant sans doute à une foire ou à p.032 la fête de quelque ville de la contrée. Et cela encore évoquait la vie campagnarde de chez nous, sauf que les femmes, pantalonnées, fardées et vêtues d'étoffes très voyantes, allaient séparément des hommes.

*

La gare de Nankin est située hors des murs, dans le faubourg de Cha-Kouang qui lui sert de port sur le Yang-Tsé. Comme dans bien d'autres centres, ce quartier est la partie la plus vivante de l'agglomération, ce qui n'est pas beaucoup dire, car un vide étonnant succède à cette médiocre animation. Ayant visité autrefois l'ancienne

À travers la Chine actuelle

capitale des premiers Ming, je connaissais cette particularité — probablement due à la destruction qu'en firent, au siècle dernier, les Taïpings — mais je pouvais penser que, redevenue, depuis trois ans, capitale de la Chine, j'y constaterais un mouvement de population causé par sa nouvelle importance et cette espèce de fièvre qui accompagne toute renaissance.

À cet égard, la déception est grande.

À sa belle époque, au quatorzième siècle, Nankin aurait eu, selon les historiens, plusieurs millions d'habitants. L'aire immense qu'entourent ses murailles et qui égale, dit-on, celle de Paris, rend cela très plausible. Cette population est tombée à trois cent mille et c'est ce qui explique que la ville qu'elle occupe soit comme perdue dans un si vaste espace et qu'on ait même quelque peine à la trouver.

Cette impression que j'ai eue à ma première visite, je l'ai encore éprouvée, cette fois, avec cependant quelques modifications. Naguère, p.033 après avoir franchi une porte, le rickshaw (pousse-pousse) mettait une bonne heure, sur de mauvais chemins, à travers champs, pour vous conduire à la partie habitée. Aujourd'hui, on entre dans cette pseudo-ville, par une avenue magnifique qui, sur une quinzaine de kilomètres, la traverse pour aller ensuite, hors de la muraille, en passant devant les tombeaux des Ming, au mausolée de Sun-Yat-Sen. En auto, cette longue course peut se faire avec d'autant plus de rapidité que la chaussée est très bien entretenue et qu'un impeccable service de circulation y fonctionne.

Sauf une université — bâtiment extrêmement banal qui a abrité la Convention du peuple — et quatre ou cinq ministères récemment construits devant lesquels on passe, cette sorte de « via sacra » s'enfonce dans le vide. Ce n'est pas un boulevard urbain, mais une route très belle, très moderne, et qui, d'une façon assez paradoxale, offre à la vue à droite et à gauche, des marécages dont on n'a même pas commencé l'assèchement.

À travers la Chine actuelle

On n'aperçoit rien qui soit l'indice d'une tentative privée, alors que c'est inévitablement là que les commerçants immigrés, ayant confiance dans le sort nouveau de Nankin, auraient ouvert leurs boutiques. Il semble bien qu'aient été, seuls, attirés des fonctionnaires et des politiciens, dont les plus importants ont d'ailleurs leur installation principale dans les concessions étrangères de Shanghai.

Cette voie, d'une si belle apparence, avec le néant autour, n'est-ce pas le symbole même de cette capitale ? Le propre d'une capitale est de gouverner très effectivement et sans conteste ^{p.034} l'ensemble d'un pays. Or, Nankin ne gouverne de cette manière que dans un très faible rayon. Au delà, ceux-là même qui se rallient théoriquement, pratiquent une autonomie complète, surtout aux deux points de vue les plus essentiels : militaire et financier. Un tel gouvernement est une machine sans engrenage et qui ne transmet le mouvement nulle part : il fonctionne à vide comme la susdite triomphale avenue.

*

Nankin est aussi une scène sur laquelle se donnent, devant le parterre mondial, de grands spectacles politiques qui participent du caractère artificiel, particulier aux choses de théâtre. La récente réunion de la « Convention du peuple » est la dernière pièce qui y ait été jouée. Aux yeux de l'univers, cette assemblée devait représenter la totalité de la nation chinoise, marquant une étape très importante de son évolution et pouvant être ainsi considérée comme le début d'un vrai régime constitutionnel.

En réalité, il faut voir, là, bien plus qu'un événement de pure politique, un incident de la lutte pour le pouvoir et un moyen imaginé par Chang-Kai-Chek pour établir son autorité dictatoriale au-dessus même du parti Kuomintang. L'opposition, à ce projet, de Hou-Han-Min et son arrestation avaient donné, à l'attitude du généralissime, sa vraie signification. On estimait, chez ses adversaires, qu'il se trouvait exactement dans la même situation que Yuan-Chi-Kai, à la veille de faire, à son profit, sa tentative de restauration monarchique. Sun-Fo,

À travers la Chine actuelle

fils de Sun-Yat-Sen et ministre des Communications, ^{p.035} s'enfuit à Shanghai d'abord, à Canton ensuite, pour y former, avec Wang-Ching-Wei, C. C. Wu — l'ambassadeur démissionnaire de Washington — Eugène Chen et les généraux du Kouangsi, ennemis personnels de Chang-Kaï-Chek, un gouvernement indépendant.

Quoi qu'il en soit, cette Convention du peuple, constituée par des petits groupes de politiciens, partisans du président-généralissime, ne trompa pas l'attente de ce dernier, en lui adressant une approbation unanime et en votant une Constitution provisoire d'après laquelle il pouvait choisir, lui-même, les ministres, ce qui était auparavant une prérogative du comité central exécutif.

C'était la consécration de droit d'une dictature qui, en fait, existait depuis déjà longtemps.

*

Une grande revue militaire fut passée, sur le terrain de manœuvres de Nankin, en cette circonstance particulièrement grave, par Chan-Kaï-Chek, escorté de son allié de Moukden, Tchang-Hsueh-Liang, venu dans la capitale, pour assister aux séances de cette Convention du peuple. Je pus suivre les moindres détails de cette parade, placé dans la tribune officielle, non loin des deux chefs.

Au fond de cette tribune était suspendu un portrait de Sun-Yat-Sen, au-dessous duquel on avait disposé, sur une table, en offrandes rituelles, des fruits et des aliments divers. Et d'une cassolette, dont on remuait les cendres, s'élevait une pénétrante odeur de santal. Du reste, avant que le spectacle militaire ^{p.036} commençât, tous les assistants, y compris les étrangers présents, au commandement d'un maître des cérémonies, se sont inclinés trois fois devant l'effigie du célèbre révolutionnaire, dont on apercevait le mausolée, non loin de là, au flanc de la colline Pourpre.

Quant à la parade elle-même, elle fut assez impressionnante. Nous vîmes défiler, au pas de l'oie, dans un alignement très correct, une division d'infanterie, pourvue de tout l'armement moderne. Vinrent

À travers la Chine actuelle

ensuite un régiment d'artillerie, un régiment de cavalerie et une vingtaine de tanks. Les hommes, bien vêtus, avaient belle allure ; c'était visiblement une troupe sélectionnée, comme une garde prétorienne, très différente des soldats que j'ai eu l'occasion de voir, par la suite, dans les diverses provinces.

Lorsque Chang-Kaï-Chek, ayant passé sa revue, descendit de cheval et vint prendre place sur l'estrade devant laquelle le défilé avait lieu, je pus, très près de lui, le regarder à loisir. Une extraordinaire expression de volonté et d'énergie se dégageait de toute sa personne. Le regard dur, la mâchoire serrée, la raideur très militaire de la silhouette élancée, l'implacable résolution de la physionomie étaient d'un dominateur et cette impression s'est encore accrue, quand, le défilé terminé, il a prononcé un discours, d'une voix âpre, avec, parfois, des rauquements de gorge d'une singulière férocité.

L'attitude de Tchang-Hsueh-Liang était bien différente. Plus petit, plus jeune, il paraissait plongé dans des réflexions plutôt mélancoliques. Il était clair, dans tous les cas, par la place qu'il avait prise, légèrement en arrière de son impérieux compagnon, et par l'effacement de toute ^{p.037} sa personne, qu'il n'était pas là en égal. Mais ses paupières baissées, cachant presque constamment ses yeux, le rendaient, il est vrai, plus énigmatique.

*

J'avais été présenté, la veille, au ministre des Affaires étrangères, M. C. T. Wang, au cours d'un dîner qui lui était offert par le ministre de France, M. Wilden. On sait la ténacité avec laquelle il poursuivait ses négociations avec les puissances, pour la suppression des « traités inégaux » et la rétrocession des concessions. Il était très intéressant de causer, avec lui, de ces sujets brûlants. Il a bien voulu me promettre un entretien, mais j'ai estimé préférable, avant de lui rappeler sa promesse, d'être rentré du lointain Setchouan, où je vais me rendre, et d'avoir ainsi pu constater l'état réel du pays.

À travers la Chine actuelle

Toujours ai-je pu admirer, au cours de ces agapes diplomatiques, la belle tenue du ministre chinois au « kampé ». Le « kampé » est une espèce de tournoi qui consiste à tenir tête aux convives qui vous défient, le verre en main. C'est à celui qui avalera le plus vite le contenu du sien, plein de champagne, comme c'était le cas, en le retournant ensuite vers la table, pour montrer qu'il n'y reste plus une goutte.

À cette sorte de combat, M. C. T. Wang s'est révélé imbattable, il a « eu » tous ses adversaires ; l'un de ceux-ci, un jeune diplomate, a même dû être ramené chez lui, « knock-out ». Le ministre des Affaires étrangères de Nankin a un merveilleux estomac. On s'en doutait déjà à la façon particulièrement serrée avec laquelle il mène ses hautes et redoutables tractations.

@

Chang-Kai-Chek et les femmes de la famille Soong

@

p.038 Le gouvernement de Nankin prétend être une émanation du parti Kuomintang, le Congrès national — où sont représentés, d'après les statuts, tous les comités des provinces — l'ayant élu. Malheureusement, ses adversaires ont nié la validité de cette élection, en disant que, pour obtenir ce résultat, le dernier Congrès, réuni en mars 1929, avait été faussé. Ses membres n'auraient pas été choisis, comme il se devait, par les comités locaux, mais en grande majorité par le gouvernement lui-même.

La récente convocation de la « Convention du peuple » a également soulevé de véhémentes protestations et, cette fois, jusque parmi les notabilités du parti Kuomintang et dans le monde officiel lui-même, où de récentes démissions se sont produites, les démissionnaires se réfugiant aussitôt, bien entendu, dans les concessions étrangères de Shanghai. Ainsi que je l'ai déjà expliqué, c'est une cause de l'actuelle rébellion du Sud contre Chang-Kai-Chek.

En Chine, on s'efforce toujours de paraître avoir le droit pour soi. C'est une question de face. En se proclamant les mandataires légitimes du parti Kuomintang et du pays tout entier, les chefs de Nankin obéissaient à ce souci d'une apparence légale, alors que cette légalité était, par p.039 suite de la mentalité générale et de l'état social, une pure fiction décorative.

Le gouvernement, considéré désormais comme le gouvernement *de jure* de la Chine, s'est formé sous l'égide de Chang-Kai-Chek, généralissime des armées victorieuses, auquel un revirement politique opportun avait valu la confiance des Puissances et sans doute aussi l'appui financier de certaines d'entre elles. Après sa rupture avec Moscou, il était en effet apparu comme l'homme nécessaire, qui mettrait fin aux excès de la Révolution.

À travers la Chine actuelle

Tsiang-Kia-Zah (prononciation de la province du Tchékiang, dont il est originaire) que l'on appelle partout ailleurs Chang-Kaï-Chek, a eu une existence très mouvementée, très diverse, avec des alternatives de réussite et de mauvaise fortune, dans des situations parfois bien inattendues : en somme, ainsi que le comportait d'ailleurs l'époque, une vie d'aventures. Il est né, en 1886, à Von Hô, petite ville de la région de Ningpo. Il a donc 46 ans, mais sa taille élancée, son allure jeune et très énergique font qu'il ne les paraît pas.

En dépit de sa fidélité de principe à la doctrine de Sun-Yat-Sen et au Kuomintang, il n'a cessé d'accentuer son attitude de réaction, jusqu'à la récente réunion de la « Convention du peuple », où il est apparu, aux yeux des politiciens mécontents, comme un dictateur, un nouveau Yuan-Chi-Kaï. Il faut d'ailleurs reconnaître que cette politique est la seule qui réponde à la situation actuelle de la Chine et à ses plus pressants besoins. Ce sont toujours des usurpateurs qui ont sauvé les peuples en perdition. Si Chang-Kaï-Chek rendait cet immense service à ses compatriotes, il ^{p.040} aurait rempli le rôle glorieux qui était autrefois celui d'un fondateur de dynastie. Il est extrêmement douteux qu'il y réussisse jamais.

*

Par l'habileté avec laquelle il avait réussi à s'élever au premier rang, autant que par l'impeccable académisme de ses proclamations et de ses harangues, on a pu croire que ce général possédait à un haut degré les dons de l'homme d'État. Les renseignements que je tiens de personnes qui ont vécu très près de lui démentent cette opinion. D'après mes informateurs, Chang-Kaï-Chek serait uniquement un militaire, un homme d'action, et il n'aurait aucun goût pour les subtilités de la politique. Il laisse, paraît-il, le soin de cette stratégie compliquée à sa femme et à sa belle-sœur qui s'en acquittent à merveille. Leur rôle est à cet égard tellement prépondérant que c'est d'elles, affirme-t-on, que viennent toutes les suggestions et toutes les directives.

À travers la Chine actuelle

Ces égéries appartiennent à une famille Soong qu'il faut présenter parce que tous ses membres tiennent une place considérable dans l'actuelle politique chinoise.

Le père, négociant à Shanghai, avait été de ces bourgeois qui, sous l'empire soutenaient en secret le parti révolutionnaire de Sun-Yat-Sen. Il est mort maintenant. Conformément à ses idées, il avait fait donner, à ses enfants, une instruction moderne. Son fils aîné, ministre des Finances du gouvernement de Nankin, âgé de 37 ans, a étudié en Amérique, aux universités de Harvard et de Columbia, dont il est gradué. Il passe pour être un financier de valeur, il a su, dans tous p.041 les cas, faire face, ces dernières années, à des situations rendues très difficiles par de successives rébellions.

Deux autres fils occupent des situations importantes aux Affaires étrangères et à la Gabelle.

Néanmoins, comme il est dit plus haut, les filles ont des personnalités encore plus remarquables. Les voici, dans l'ordre :

L'aînée, Soong-Hai-Ling, épouse du ministre du Commerce et de l'Industrie, H. H. Kung, a, elle aussi, étudié en Amérique et elle est graduée du Wesleyan Woman's College de Georgia. Elle a été secrétaire de Sun-Yat-Sen, à Canton, où elle se maria avec Kung, qui devint rapidement ministre des Finances et de l'Industrie du gouvernement nationaliste.

Ceux qui ont approché cette femme la disent d'une intelligence tout à fait supérieure. On affirme que c'est elle qui a la plus grande influence sur la politique de Nankin, tellement, qu'on lui a donné un sobriquet qui signifie : « le Pouvoir derrière le Trône ». Elle passe pour si intrigante et machiavélique qu'on lui attribue des actes qui, s'ils étaient exacts, seraient dignes de la Chronique des petites cours d'Italie, au XVI^e siècle. C'est ainsi qu'à la suite de la très grave maladie qui s'est abattue sur Tchang-Hsueh-Liang et sur son premier secrétaire, à leur départ de Nankin, on a prétendu que le mal leur était venu d'une mangue empoisonnée qui leur aurait été servie par Mme Kung. Racontar

À travers la Chine actuelle

absurde du reste, la vie de Tchang-Hsueh-Liang étant particulièrement précieuse pour le gouvernement de Chang-Kaï-Chek dont il est le seul ami dans le Nord.

La seconde est Soong-Ching-Ling, la veuve intransigeante de Sun-Yat-Sen, qui ne pardonne ^{p.042} pas au gouvernement nationaliste d'avoir rompu avec Moscou. Elle est allée, elle aussi, en Amérique, et elle en est également revenue avec la graduation d'un Wesleyan Woman's College (La graduation est une sorte de baccalauréat).

La troisième, Soong-Mai-Ling, est la femme de Chang-Kaï-Chek — sa concubine, disent beaucoup de Chinois, car, pour l'épouser, le généralissime s'est séparé d'une première femme. Ce qu'avait du reste fait Sun-Yat-Sen, lui-même, pour l'unir à Soong-Ching-Lin.

Soong-Mai-Ling, comme ses sœurs, a fait ses études en Amérique. Aussi intrigante que Mme Kung, et, de plus, très ambitieuse, il n'est pas douteux qu'elle ait grandement contribué à pousser l'ancien généralissime révolutionnaire vers la dictature.

Le ménage de Chang-Kaï-Chek n'a pas du tout la vie trépidante et luxueuse qu'on pourrait croire. L'existence qu'on y mène est la plus simple, la plus bourgeoise du monde. Cela, au point, d'après un témoignage très digne de foi, que les gens de l'entourage s'y ennuiant et n'aspirent qu'à s'en éloigner.

Il reste enfin une quatrième sœur, toute jeune, Soong-Miao-Ling, que l'on cherche, dit-on, à marier avec le frère cadet de Tchang-Hsueh-Liang, le général Tchang-Hsueh-Ming, depuis peu gouverneur de Tientsin.

*

Tel est le clan qui, entouré de la grosse clientèle qu'assure toujours le fait de disposer des places, des faveurs et de l'argent, détient le gouvernement de la Chine. Pour combien de temps encore, voilà ce qu'il est impossible de ^{p.043} prévoir. Soyons assurés que s'il tombait, quelque jour, il serait remplacé par un autre clan, avec sans doute, lui

À travers la Chine actuelle

aussi, le concours des puissances étrangères qui ont besoin de cette fiction d'un gouvernement central ¹.

@

¹ Aux dernières nouvelles, Chang-Kaï-Chek, ayant démissionné de tous ses postes, s'est rendu en avion au Tchékiang, sa province natale. Il s'est retiré probablement d'une façon très délibérée, pour laisser à d'autres le soin de régler le conflit sino-japonais qui se soldera, pour la Chine, par la perte de la Mandchourie et de ses trois provinces du Nord-Est.

Ceux qui ont pris sa place à Nankin et qui appartiennent surtout à la clique cantonnaise, ne pourront s'entendre. Il est, par exemple, difficile de concevoir une collaboration entre Hou-Han-Min, chef de la droite du parti Kuomintang et Wang-Ching-Wei, chef de l'extrême-gauche.

L'heure du généralissime sonnera vraisemblablement de nouveau lorsque l'extraordinaire aggravation de l'anarchie fera comprendre à tous la nécessité d'une main de fer.

VERS LE SETCHOUAN

En remontant le Yang-Tsé

@

p.047 Je suis parti pour Chung-King, au Setchouan, aussitôt après le petit séjour que j'ai fait à Nankin, au mois de mai. Il n'y a, pour cela, qu'une seule route : le Yang-Tsé-Kiang, le fleuve Bleu, que l'on remonte sur un parcours de plus de quatorze cent milles marins, c'est-à-dire de près de trois mille kilomètres.

Ce que l'on appelle « Bas Yang-Tsé » est la partie du fleuve qui va de l'embouchure à Han-kéou et couvre une distance d'environ douze cents kilomètres.

La région, ainsi traversée, est celle qui fut le théâtre, en 1927, lors de l'avance de l'armée sudiste, de l'extraordinaire effervescence xénophobe qui aboutit au pillage et au massacre de Nankin. À cette époque, les soldats tiraient, des rives, des coups de fusil et de mitrailleuse sur tous les bateaux battant pavillon étranger.

Après le revirement politique de Chang-Kaï-Chek et la prise, par les troupes du nouveau gouvernement de Nankin, de Hankéou, restée capitale des extrémistes, ces agressions, auxquelles d'ailleurs les canonnières répondaient vigoureusement, prirent fin. Elles ont recommencé, l'année dernière, lorsque les bandes communistes, qui terrorisaient le Hounan et le Kiangsi, sont parvenues sur les bords du Yang-Tsé. C'est alors qu'une de ces bandes s'est p.048 emparée de la grosse mine de fer de Tayeh, entre Kiukiang et Hankéou, et l'a occupée quelque temps.

Dans les mois qui ont suivi, les troupes expéditionnaires de Nankin n'ont certes pas réalisé la promesse faite d'anéantir les « rouges », mais elles ont du moins réussi à les éloigner du fleuve et à rendre plus de sécurité à la navigation. Sécurité d'ailleurs assez précaire, puisque, ces jours derniers, au moment même où Chang-Kaï-Chek, à la tête de 300.000 hommes, cherche à encercler les communistes, un petit

À travers la Chine actuelle

groupe de ceux-ci a tiré, de la rive droite, un peu au-dessus de Nankin, sur plusieurs bateaux.

*

Je me suis embarqué, un soir, sur un steamer, qui fait habituellement la navette entre Itchang et Chung-King, mais descend parfois occasionnellement jusqu'à Shanghai. Bien qu'appartenant à des Chinois, il navigue sous notre pavillon, une maison française d'import et d'export étant entrée dans l'association pour une petite part du capital. Cela lui évite bien des désagréments, notamment d'être réquisitionné, et lui assure, en outre, une garde de marins qui lui est fournie par l'une de nos canonnières.

Le capitaine, qui le commande, est également Français ; il est même, non seulement le seul Français, mais le seul blanc du bord. Tout le reste est Chinois et cela fait une curieuse atmosphère, chacun y vivant, avec la plus parfaite ingénuité, selon des habitudes que le dressage anglo-saxon est à peu près parvenu à supprimer chez les boys en service auprès des Européens.

p.049 J'avoue que j'en ai été gêné, au début, quand je voyais, par exemple, à tout instant, les cuisiniers se moucher abondamment avec les doigts, puis les essuyer à leur tablier ; ou bien lorsque quelque autre expectorait, à grand fracas, un crachat énorme, sans se donner la peine de l'envoyer dans le fleuve. Est-ce vraiment, chez eux, un besoin ou une manie ? Je me le suis demandé souvent, en voyant un même individu cracher ainsi sans arrêt, avec de très courts intervalles de deux à trois minutes. C'est, comme l'ont remarqué tous ceux qui sont venus en Chine, un usage général. Cet usage est tellement invétéré que Sun-Yat-Sen, dans ses « San Min », l'a reproché à ses compatriotes, en leur recommandant expressément de s'en corriger.

On se fait d'ailleurs fort bien à cela, car, après trois jours, je n'y prenais plus garde. Dans tous les cas, celui qui vit constamment au milieu de cette ambiance ne peut avoir la prétention d'y rien changer.

À travers la Chine actuelle

Ça participe, pour lui, de cette existence d'âpre solitude et de dépaysement total qui doit avoir, au fond, un charme singulièrement puissant.

Elle comporte du reste aussi, parfois, cette existence, de sérieux risques, et le commandant L., qui la mène depuis huit ans, en a vu — on peut dire — de toutes les couleurs. Par exemple, une fois, il a eu six passagers indigènes tués par un feu de mousqueterie venu des rives.

Une autre fois, il avait embarqué, à Whan-Hsien, sans s'en douter — le contrôle est d'ailleurs impossible — une bande de pirates. Quand la nuit fut venue, ceux-ci se présentèrent à la passerelle, le revolver au poing, et réclamèrent cinquante mille dollars. Avec le concours du ^{p.050} comprador du bateau, on parlementa et, après de longues palabres, agrémentées d'un bon repas, bien arrosé, on finit par se mettre d'accord, sur une somme de six cents dollars ! Non pas des dollars « gold », mais des dollars argent de Chine, bien entendu.

La plus désagréable rencontre, dont le commandant garde le souvenir, fut celle-ci :

Un jour, la route lui fut barrée par un nombre considérable de sampans et de jonques pleins de soldats, qui paraissaient prêts à tirer si le bateau ne stoppait. Il aurait pu foncer à toute vitesse et, en chavirant quelques embarcations, il serait passé, mais il aurait essayé un feu d'enfer et perdu du monde. En outre, il se faisait des ennemis redoutables, dans cette région qu'il traversait continuellement.

Il arrêta donc. Un général monta à bord et lui donna l'ordre d'embarquer toute sa troupe. Lui-même s'installa dans son logement, tandis que ses hommes envahissaient le bateau. Il en monta ainsi, avec ceux qui vinrent du rivage, quatre mille. Ils couvrirent les trois ponts et se nichèrent dans tous les coins. Cette horde resta là plusieurs jours, épuisant les provisions, faisant un affreux désordre et répandant partout une innommable saleté.

À travers la Chine actuelle

Pour comble d'ennui, le commandant avait, avec lui, sa jeune femme qui, très crâne, l'accompagne souvent et tous les deux, n'ayant plus de logis, ne sortaient pas de la passerelle.

Il n'y avait pas encore de marins français à bord. Maintenant, cette garde, pour si peu nombreuse qu'elle soit, permettrait probablement d'éviter une telle aventure.

Contre les coups de feu, le local du ^{p.051} commandant est protégé par un blindage ; la passerelle est garnie de plaques de tôle qui peuvent se rabattre comme une visière de casque ancien. Dans le pont inférieur, les Chinois disposent, sur certains points, d'une protection du même genre. Au-dessus, les étrangers de passage n'ont aucun abri à l'épreuve des balles, mais, en cas de danger, ils peuvent se réfugier dans le blockhaus de la passerelle. Il y a ainsi juste assez de risques pour donner plus de saveur au voyage.

*

Dans la première partie de ce long trajet, notre bateau, contrairement à ceux qui font régulièrement la ligne, ne s'arrêta nulle part. Il a mis trois jours pleins pour atteindre Hankéou.

Étant partis à 5 heures du matin, quand je me suis réveillé nous entrions dans l'immense fleuve dont les eaux sont tellement chargées de limon qu'elles jaunissent la mer jusque fort loin, à plus de vingt-quatre heures de navigation. Toute la journée, nous avons remonté l'énorme courant, ne voyant qu'une rive très plate, le rivage opposé étant rendu invisible par la distance, une vingtaine de kilomètres au moins.

Le lendemain, de très bonne heure, nous passions devant Nankin et, dans l'après-midi, devant Ouhou. Le fleuve n'avait plus la même largeur. On distinguait assez bien les deux rives que ne séparaient plus que quatre kilomètres environ. Sauf les collines qui dominant Nankin, le pays continue d'être tellement plat que la vue en devient fastidieuse. Ce morne paysage était encore aggravé par une épaisse brume qui écrasait tout.

Le troisième jour, l'horizon, à gauche et à ^{p.052} droite, n'a plus le même aspect. D'un côté comme de l'autre, on aperçoit au deuxième

À travers la Chine actuelle

plan des lignes successives de montagnes, dont les dernières ont des sommets très élevés. Ce sont celles de la rive droite qui servent de repaire aux petites armées communistes.

À 9 heures du matin, nous dépassions Kiukiang, dont, en 1927, la concession anglaise fut, comme celle de Hankéou, envahie par la populace chinoise qui en resta maîtresse. Ainsi qu'à Nankin et à Ouhou, nous y avons vu, ancrées, plusieurs canonnières étrangères.

Au milieu de la nuit suivante, nous arrivions à Hankéou. Cette première partie du parcours, il y a quatre ans particulièrement dangereuse, s'est ainsi faite dans les conditions les plus normales. Nous avons néanmoins une petite garde que nous avons débarquée et qui a été remplacée, pour la continuation du voyage, par une garde un peu plus forte.

Ce qu'il convient de noter surtout, c'est que ce point, à tous égards très important, est à peu près à la limite de la zone pratiquement gouvernée par Nankin.

@

Le désert sur le fleuve

@

p.053 Nous nous sommes arrêtés un jour et demi à Hankéou. J'avais déjà visité cette ville plusieurs fois, je m'étais même promené au milieu de ses ruines, alors qu'elle venait d'être totalement incendiée par les Impériaux, pendant les luttes de la Révolution.

Je voulais la revoir. Si on regarde une carte, on voit qu'elle est située au confluent de la rivière Han et du Yang-Tsé. C'est l'entrepôt commercial de la Chine centrale. En face, sur la rive droite du grand fleuve, se trouve la capitale du Houpé : Outchang, et, entre les deux, sur la langue de terre qui sépare les deux cours d'eau, s'élève la cité industrielle de Hanyang. Cela forme un ensemble formidable que les Sudistes ont réuni sous le nom de Ouhan. La situation géographique de cette triple agglomération lui réserve sans doute, si la Chine retrouve jamais un état normal, un colossal avenir.

Pour l'instant, j'ai constaté que Hankéou était entièrement reconstruit, avec une population rendue très dense par l'afflux de tous ceux qui, au Honan d'abord, ont eu à souffrir de la guerre qu'a entraînée la dernière rébellion nordiste, ensuite au Houpé, au Hounan et au Kiangsi, des ravages faits par les bandes communistes. Je n'y ai d'ailleurs recueilli que des informations désolantes, qui montrent que cette ville, dont la vie commerciale était autrefois si active, est très p.054 loin d'avoir repris son équilibre. Les affaires, pour l'import comme pour l'export, sont dans un profond marasme, m'a-t-on dit de tous côtés.

Au point de vue politique, le chancre rongeur du communisme faisait, dans toute cette région centrale, d'inquiétants progrès. On venait d'apprendre que deux divisions gouvernementales avaient été cernées et anéanties par les petites armées « rouges », non loin de Nantchang, capitale de la province voisine du Kiangsi. À Hankéou même, il y a de nombreux propagandistes et, au point de vue anti-étranger, l'esprit général est resté celui de 1927. Aussi, y ai-je trouvé, ancrés dans le

À travers la Chine actuelle

fleuve, un grand croiseur anglais, le *Suffolk*, et une douzaine de canonnières, dont quatre françaises : la *Marne*, qui venait de ramener d'Itchang l'amiral Herr, le *Craonne*, le *Tahure* et le *Francis-Garnier*.

*

Nous avons, cette fois, embarqué, comme garde, un aspirant du *Tahure*, et quatre quartiers-mâîtres, avec leurs mousquetons et un fusil-mitrailleur.

Partis dans l'après-midi, nous étions, le lendemain matin, à la hauteur du chenal conduisant au lac Tung-Ting, que l'on traverse pour aller à Changcha, capitale du Hounan, dont les communistes se sont emparés, à deux reprises, l'année dernière, et où ils ont commis des atrocités. Nous avons dépassé des bateaux pleins de soldats, allant dans cette direction. Ça ne marchait pas bien, de nouveau, de ce côté-là.

Nous entrons, du reste, dans la région la plus dangereuse, par suite de la présence, non loin ^{p.055} des deux rives, des deux plus fortes bandes « rouges ». Sur la rive droite, celle de Chou-Teh et, sur la rive gauche, celle de Ho-Lung. Chou-Teh est un ancien étudiant d'Allemagne, et Ho-Lung à servi, comme officier, dans l'armée de Chang-Kaï-Chek, durant la période révolutionnaire du généralissime sudiste. Deux mois auparavant, ils tenaient plusieurs villes riveraines. Ho-Lung avait même occupé le gros centre de Shasi.

Au cours de l'après-midi, nous nous engageons dans une suite de sinuosités, dont nous ne sortions qu'assez tard, à la nuit, pour jeter l'ancre et attendre le jour. Désormais, en effet, nous ne devons plus faire de navigation nocturne à cause des difficultés de pilotage dans le fleuve, les communistes ayant enlevé toutes les bouées de balisage. À cause aussi de l'insécurité de la région, où un bateau passant avec son grand faisceau de lumières, au milieu de l'obscurité, aurait de sérieuses chances de s'attirer des coups de fusil.

Peu après notre passage, un petit steamer américain, s'étant ensablé dans ces parages, fut cerné et allait être envahi, lorsqu'il fut sauvé par le passage d'une canonnière chinoise qui mit en fuite les assaillants.

À travers la Chine actuelle

Ces sinuosités ont d'ailleurs une mauvaise réputation, parce que c'est la partie du fleuve où, par suite de l'éloignement de tout centre militaire important, les bateaux peuvent être le plus facilement attaqués. Quand je suis redescendu plus tard, sur un steamer de la Compagnie Butterfield, pris à Itchang, nous avons fait une escale prolongée à Shasi, parce qu'on nous avait signalé la présence d'une bande communiste à Kienli qui se trouve à l'entrée de ces méandres.

*

p.056 Dans l'après-midi de cette journée-là, les nécessités des fonds fluviaux nous ont fait passer très près de la rive droite, devant un grand fortin de terre, avec tours d'angle et créneaux, construit auprès de Chow-Ching-Kow, après la reprise de cette ville sur les communistes, un mois auparavant. Il pleuvait et malgré l'horreur bien connue des Chinois pour la pluie, les soldats étaient nombreux qui, le fusil aux mains, regardaient défilier le bateau au pavillon français. Je les tenais au bout de ma lorgnette et je voyais fort bien que leur attitude n'avait rien d'une curiosité sympathique. Qu'allaient-ils faire ? Il arrive souvent que les réguliers, tout comme les irréguliers, tirent sur les « diables d'Occident ». Grâce sans doute à la lumière du jour, qui donne à chacun sa responsabilité, ils s'en sont abstenus. De nuit, c'eut peut-être été différent.

Un peu avant le terme de ce long serpent, le fleuve roule au bas d'une série de hauteurs situées sur la rive droite. Au sommet de la plus élevée, il y a, selon la coutume bouddhiste, une pagode ; on l'appelle donc Temple Hill. Au mois de mars dernier, les communistes y avaient installé un canon, avec lequel ils tiraient sur les bateaux. Notre canonnière, *Balny*, qui montait à Chung-King, sous le commandement du capitaine de frégate de Meurville, attaquée de la sorte, riposta aussitôt et eut tôt fait de mettre hors d'état cette batterie intempestive, dont on est depuis lors débarrassé.

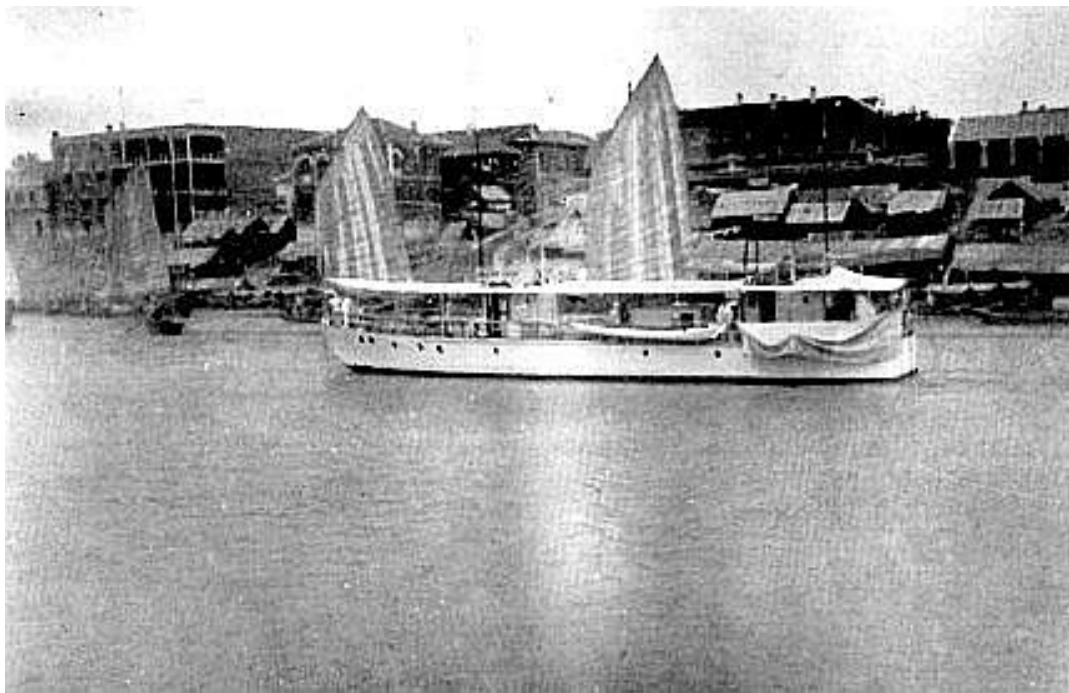
Dans toute cette région, dont Shasi est le principal centre commercial, le Yang-Tsé qui, à p.057 Hankéou, n'a guère que 1.800 mètres de largeur, s'élargit de nouveau jusqu'à atteindre parfois

À travers la Chine actuelle

environ trois kilomètres. J'ai pu faire, là, deux constatations qui éclairent singulièrement, quant à l'état réel de la Chine à l'heure présente. Sur cet énorme cours d'eau, artère essentielle et seule voie de pénétration de cet immense pays, où, normalement, la batellerie est innombrable, je n'ai vu qu'une seule voile ! Je l'ai photographiée.

Par contre, sur les rives, au moindre hameau où pourraient s'arrêter des jonques chargées de marchandises, j'ai avisé de hauts mâts surmontés d'un petit drapeau blanc et j'ai appris que cette hampe et cette oriflamme étaient l'indication d'un bureau de taxes.

On comprend très bien ainsi que le commerce soit mort.



La canonnière française *La Grandière*, à Itchang.

Le troisième jour, au matin, nous brûlions Shasi et, le soir, à sept heures, nous arrivions à Itchang, situé sur la rive gauche.

Bien que faisant régulièrement partie de la province du Houpé, cette ville très importante est désormais englobée dans le fief du maréchal Lieou Siang, qui réside à Chung-King et est en fait le plus puissant seigneur du Setchouan. Les troupes d'occupation sont fournies par son armée personnelle et il y a tout un système de douane particulière,

À travers la Chine actuelle

absolument indépendante du gouvernement de Nankin et qui vient par conséquent en surcharge de celle de Shanghai.

La même chose existant partout où nous nous sommes arrêtés, cela permet de se rendre compte comment l'engagement pris, dans les derniers p.058 traités de commerce, relativement à la suppression des douanes intérieures, a été tenu. Elles sont si peu supprimées que l'on vient même à bord des bateaux, pour taxer les marchandises qui sont en simple transit. On arrive ainsi à des résultats surprenants. On m'a cité le cas récent de la mission catholique de Koei-yang, au Koeitchéou, qui, ayant fait venir du vin de messe, par Shanghai et le fleuve, a fini par payer, avec tous ces droits successifs, le sextuple du prix d'achat.

La population d'Itchang est assez effervescente et elle renferme de dangereux éléments d'agitation. Dès l'arrivée, on est tout de suite frappé par ces inscriptions anti-étrangères et soviétiques, qui sont tracées à la chaux, en caractères énormes, sur le flanc d'une verte colline faisant face à la ville : « À bas les traités inégaux, à bas les étrangers, vive la III^e Internationale ! »

Les forces communistes de Ho Lung opèrent d'ailleurs dans l'arrière-pays. L'année dernière, elles ont assassiné l'évêque d'Itchang en tournée, avec deux autres missionnaires. À Patung, le titulaire de la cure venait également d'être tué. Et — exploit beaucoup plus récent et qui datait seulement de deux ou trois jours — toute une mission, composée d'un évêque, de trois Pères italiens et de trois prêtres chinois, venait d'être enlevée. Les Chinois avaient été massacrés et les Italiens, emmenés, comme otages, en vue de rançon.

Tout cela fait, à cette région, une atmosphère spéciale, très émouvante, et dont l'intérêt va encore être accru par un spectacle unique au monde, celui des gorges et des rapides du haut Yang-Tsé.

@

Dans les gorges du haut fleuve

@

p.059 Pendant la nuit passée en rade d'Itchang, on a pris des précautions exceptionnelles, l'endroit, comme je l'ai dit, ayant mauvaise réputation. L'échelle a été relevée et des soldats chinois armés sont venus renforcer notre garde. Au moment où nous allions partir, le lendemain, à 2 heures après-midi, des policiers sont venus et, le revolver au poing, ont passé une inspection minutieuse de tous les passagers indigènes. On ne sait jamais, en effet, même après un pareil examen, qui on a bien pu embarquer.

La contrée n'est pas meilleure. Un mois et demi auparavant, la canonnière américaine *I Ping*, qui se trouvait mouillée près de nous, a été attaquée non loin de là, cette fois par des soldats réguliers qui tiraient du haut des pentes. Elle a eu trois matelots tués, mais, ayant riposté aussitôt avec ses mitrailleuses, elle a abattu une trentaine d'agresseurs.

Les officiers de la canonnière française, le *La Grandière*, également amarrée dans le port d'Itchang, sont venus à notre bord et ont prévenu le commandant que les parages de Patung, où nous allions passer, étaient infestés de communistes. On a su, en effet, par la suite, qu'une sœur de Ho-Lung, miss Ho-Shankou — jolie jeune fille de vingt-cinq ans, dit-on —, occupait, avec de nombreux partisans les hauteurs qui dominant cette petite ville.

p.060 Très peu après le départ d'Itchang, on entre dans les gorges et c'est même la partie la plus étroite et la plus sauvage que l'on traverse, entre cette escale et celle de Whang-Hsien.

Avant de décrire cette montée, il faut donner un court historique de la navigation à vapeur dans le haut Yang-Tsé, où elle a longtemps paru impossible. La première tentative fut faite, en 1896, par l'Anglais Archibald Little qui remonta jusqu'à Chung-King, d'abord avec une jonque automobile, ensuite avec le navire à roues le *Pioneer*. Deux

À travers la Chine actuelle

petites canonnières suivirent. En 1900, les Allemands échouèrent avec le *Sui-Hsiang*, qui se jeta sur un écueil, dans un rapide, et dont le capitaine Breitag se noya.

De notre côté en 1902, le lieutenant de vaisseau Hourst parvint à remonter, avec un petit vapeur acheté à Shanghai et transformé en canonnière sous le nom d'*Olry*, jusqu'au grand port du Setchouan. Actuellement, y sont à l'ancre des canonnières française, anglaise, américaine et japonaise. Des petits vapeurs de commerce, sous pavillon de ces divers pays, font un service fréquent avec Itchang, que des steamers d'un plus fort tonnage relie à Shanghai. Une navigation régulière est donc assurée dans le haut fleuve, où les rapides sont cependant d'une extrême violence et à peu près continus.

*

Le premier jour, après Itchang, on traverse un pays plein de charme. Sur chaque rive, les pentes, bien que très raides, sont partout cultivées et jusqu'à une grande hauteur. On passe fréquemment devant de délicieux villages. Dans ^{p.061} le bas et le moyen Yang-Tsé, on ne voit que des masures de terre et de roseaux, recouvertes de chaume, mais, ici, étant au-dessus des plus hautes eaux, on peut se permettre de construire des maisons durables, avec des murailles et de jolis toits cornus. Toutes les portes sont encadrées d'une décoration très élégante, dont les nervures, de même que celles des toitures, blanchies à la chaux, forment un lacy du plus gracieux effet. Beaucoup de ces habitations ont une sorte de loggia, d'où l'on doit avoir la plus belle vue sur les gorges et les montagnes.

Et quelles admirables pagodes on aperçoit souvent, autour desquelles des petits troupeaux de chèvres blanches gambadent, dans les roches, sous la garde de jeunes bergers ! On a l'impression d'une singulière Sicile où les dieux grecs seraient remplacés par des bouddhas.

Pourtant, cette contrée — dont l'aspect paisible et riant, enveloppé de légères brumes, réalise les paysages rêvés par les peintres chinois — est en proie au pire banditisme. C'est exactement dans ces parages

À travers la Chine actuelle

que, l'année dernière, le bateau qui me transporte a eu six passagers tués par une fusillade.

Vers la fin de cette première journée, nous passons devant une petite ville, située sur la rive gauche, Kouitchéou, elle aussi très agréable à regarder, mais sur la muraille de laquelle on pouvait lire, à distance, les inscriptions xénophobes et communistes déjà vues à Itchang.



Dans les gorges du Haut Yangtsé.

Un peu plus loin, nous franchissons le plus mauvais rapide de tout le parcours, le Ié-Tang. On a pu croire, un moment, que nous n'y parviendrions pas, car nous reculions sous la poussée d'un formidable courant. Mais, dans un ^{p.062} sursaut, en nous redressant soudain, après nous être mis de biais, nous avons littéralement bu l'obstacle.

C'est un spectacle unique. Les eaux déferlent, sur les rochers, en vagues écumantes et mugissantes. Le bateau frémit de toute sa

À travers la Chine actuelle

membrure et roule comme en mer. On entend la machine haleter dans un terrible effort. On a vraiment la sensation d'une lutte, d'un corps à corps sans merci, dont il faut à tout prix sortir vainqueur.

À la nuit, nous avons mouillé à dix milles en aval du dangereux Patung, que nous dépassions, le lendemain matin, sans aucun incident.

*

Aussitôt après, on entre dans la partie la plus étroite des gorges. Ce fleuve gigantesque, d'une largeur de trente kilomètres à son embouchure et de 2 à 3.000 mètres, très haut, à 1.500 kilomètres, coule, là, dans une tranchée d'une cinquantaine de mètres à peine, entre de vertigineuses parois de trois à quatre cents mètres, qui le dominant à pic, simples bases, elles-mêmes, de hautes montagnes qui les surplombent. Le colossal débit d'eau, ainsi resserré, atteint, paraît-il, sur ce point, cent mètres de profondeur.

Le caractère de grandeur et de sauvagerie de cet extraordinaire décor est intraduisible. Il est encore accru, à tous les tournants, par les hurlements de la sirène, déjà très stridents, et dont les falaises élevées, en les répercutant, font comme un long cri de bête de la préhistoire ou de l'Apocalypse.

Sans doute l'ai-je plus fortement senti, par contraste, sur ce bateau où se respirait toute ^{p.063} l'étrange mollesse chinoise. Une odeur pénétrante d'opium saturait les coursives où, tout le jour, j'allais et venais, apercevant les fumeurs étendus près de la petite lampe, dans les cabines.

De l'une de ces cellules où trônait un grand Bouddha doré, s'élevait parfois un singulier nasillement, suivi de longues prières chantantes. Le fervent dévot de ce culte assidu au dieu de l'Extrême-Orient, était l'un des pilotes et timoniers du bord, remarquable groupe de Chinois au visage émacié, que la pratique de la drogue n'empêchait pas — au contraire peut-être, par l'acuité de vision qu'elle leur donnait — d'être les meilleurs coureurs du haut fleuve.

À travers la Chine actuelle

Tout cela est bien loin de l'atmosphère des nombreux steamers anglais, sur lesquels j'ai navigué dans les mers et les rivières de Chine !

*

Dans l'après-midi, le Yang-Tsé s'est élargi de trois à quatre cents mètres. Les pentes s'étant adoucies, on voyait, au deuxième plan, perchés sur des pics très élevés, des couvents de bonzes entourés de murailles crénelées comme des châteaux-forts du moyen âge.

Nous sommes passés devant plusieurs villes, notamment Kouitchéoufou et Koeifou, qu'aucune construction de style moderne n'enlaidissait et qui rappelaient ainsi, de la plus heureuse façon, les estampes chinoises reproduites dans les ouvrages des XVIII^e et XIX^e siècles.

Dans cette région, les jonques, qui se consacrent surtout au transport des passagers, étaient assez nombreuses. Elles ont un long avant plat où se meuvent les mariniers, la partie centrale, ^{p.064} réservée aux clients, étant recouverte d'une toiture ronde en lames de bambou. Le patron, qui dirige, avec un très long aviron en guise de gouvernail, se tient debout derrière cet abri qu'il domine de la moitié du corps. Les rameurs — il y en a parfois une vingtaine — se tiennent également debout et, contrairement à notre coutume de lancer les rames en arrière, ils les projettent en avant et pèsent ensuite sur elles de tout leur poids. Souvent, ces hommes étaient entièrement nus, sans même le cache-sexe du Centre-Afrique. Au milieu des rapides, pour tendre au maximum leur effort, ils chantaient, répondant en chœur aux couplets qu'improvisait l'un d'eux. Il y avait, dans ces voix et dans les mouvements de ces académies sculpturales, un tel ensemble, une harmonie si parfaite, qu'irrésistiblement l'évocation se faisait, dans l'esprit, de quelque galère antique. Toutes les fois qu'elle veut réaliser la plus haute idée de la beauté plastique, la pensée se reporte ainsi vers le plus lointain passé. Eh bien ! on avait là ce stade sous les yeux.

À travers la Chine actuelle

C'est dans ces mêmes parages qu'au retour, sur ce même bateau, nous avons eu une petite alerte. Nous avons mouillé, à la nuit, dans un endroit qu'on avait pu voir, à la lumière du crépuscule, absolument désert. Or, vers 10 heures du soir, alors que, par un ciel sans lune et couvert de nuages, l'obscurité était complète, nous avons très nettement entendu un coup de feu, tandis que sur la rive la plus proche et qu'on ne voyait pas, on sifflait discrètement. Sur le fleuve, en aval et en amont, on apercevait des lumières intermittentes de sampans qui venaient vers nous. Dans les ténèbres, le désert s'était peuplé.

p.065 Cela avait toute l'apparence d'une prochaine attaque, selon la coutumière méthode du banditisme fluvial chinois. On a aussitôt avisé à la défense ; les marins ont pris leurs armes ; le fusil-mitrailleur a été mis en batterie. Quant à moi, seul passager blanc, je me suis naturellement mobilisé et mis à la disposition de l'aspirant.

Nous avons attendu longtemps, mais rien ne se produisant, le coup de feu ne s'étant pas renouvelé, les sampans ayant disparu, nous sommes allés nous coucher, après avoir placé une sentinelle. Nos dispositions de combat avaient peut-être été signalées par quelque indicateur se trouvant à bord. Les petites lampes électriques, dont les Chinois se servent beaucoup, sont très commodes pour ce genre de communications.

*

À la fin de cette deuxième journée, nous étions à Whan-Hsien, où nous passions la nuit. Cette importante cité est merveilleusement assise sur deux collines jumelles, réunies par un pont. Avec ses pavillons à pointes relevées et ses tours de pagode à étages, elle fait un délicieux tableau chinois. Mais ce qui frappe surtout l'œil — parce que c'est quelque chose de très spécial à ces villes riveraines, accrochées à des flancs de montagnes — ce sont ses quartiers fluviaux, où des maisons de vieux bois, surélevées, en vue de l'inondation annuelle, sur de longues quilles de bambou, ressemblent à des cages à poules haut perchées. Elles bordent, tout de guingois, un grand escalier, large

À travers la Chine actuelle

comme une avenue et grouillant de population, qui monte du fleuve vers les quartiers les plus élevés.

p.066 Du troisième jour de cette montée à travers toute une suite de rapides, dont le plus dur est celui que l'on traverse peu après le départ de Whan-Hsien, il n'y a guère à noter que la cité de Tchong-Tchéou, pour la pureté, sans la moindre tache de modernisme, de son style médiéval. Et celle de Fong-Tou, parce que nous y avons été mis en joue par des soldats qui étaient sur la berge et par d'autres qui se trouvaient dans une jonque. Ni les uns, ni les autres n'ont d'ailleurs poussé la plaisanterie jusqu'à tirer. Mais la menace avait été assez manifeste pour qu'on ait songé, un moment, à rabattre la visière de métal du blindage de la passerelle.

Le lendemain, nous arrivions enfin, à 2 heures de l'après-midi, par une petite pluie de hammam et par une chaleur très lourde, à Chung- King.

@

À Chung-King, vraie capitale du Setchouan

@

p.067 Nous sommes donc arrivés à Chung-King, par une après-midi pluvieuse. Une vapeur chaude voilait le très beau panorama qui me rappelait, comme situation topographique, celui de Constantinople. Ainsi que cette métropole de l'Orient, Chung-King s'étage en effet sur des collines que de larges cours d'eau séparent. La principale agglomération est située sur la rive gauche du Yang-Tsé. Sur la même rive, mais de l'autre côté d'un affluent, le Kia-Ling, s'étend le très gros faubourg de Kiangpé, érigé en sous-préfecture.

Sur la rive droite du fleuve, toute une longue suite de faubourgs fait face à ces deux gros centres : à trois ou quatre kilomètres en aval, Ouan-Kia-To, où se trouve la caserne de la marine française ; ensuite, Tan-Tse-Che, au bas duquel sont les appontements des compagnies de navigation ; enfin, en amont, Long-Men-Hao, où sont mouillées les canonnières anglaise et américaine.

Le Yang-Tsé qui, depuis la sortie des gorges les plus étroites, n'a cessé de s'élargir, atteint, à Chung-King, de cinq à six cents mètres, mais son cours y est très agité par plusieurs rapides et par un très fort courant.

Malgré la passionnante beauté d'un tel voyage, les touristes ne viennent pas encore dans cette contrée de la Chine, aussi n'y a-t-il pas, à p.068 Chung-King, une seule auberge où puissent descendre les étrangers. Je suis donc resté sur mon bateau, pour m'en aller avec lui, quand il reprendrait la route d'Itchang.

Ma première visite fut pour la marine française, à Ouan-Kia-To. Il y avait, là, la canonnière *Balny* et le capitaine de frégate de Meurville, commandant de la flottille du Yang-Tsé, installé dans la caserne qu'a construite, en 1902, sur ce point, le lieutenant de vaisseau Hourst. Il faut dire, entre parenthèses, que nous sommes les seuls à avoir, dans ce grand port du Setchouan, un tel abri pour nos marins, abri qui est en

À travers la Chine actuelle

même temps un fortin et un atelier de réparations pour nos canonnières. En 1927, les résidents et protégés français s'y réfugièrent, tandis que les Anglais et les Américains étaient évacués sur Shanghai.

*

Au cours de cette première visite, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer, chez le commandant, le consul de France, M. Médard, auteur d'un excellent dictionnaire français-chinois, le docteur Viron, médecin du consulat depuis de nombreuses années et le capitaine aviateur français Schertzer, que j'avais connu, au Tonkin, il y a trois ans, alors qu'il était instructeur de l'aviation chinoise, à Yunnanfou, et qui, en congé de nouveau, est maintenant l'instructeur de l'aviation du maréchal Lieou Siang.

Avec de tels interlocuteurs, la conversation ne pouvait qu'être très profitable pour moi. J'ai pu compléter ainsi ce que je savais déjà de la situation politique de cette province.

p.069 Comme tout ce qui n'est pas dans le voisinage immédiat de Nankin, le Setchouan est entre les mains de grands féodaux qui se partagent la fructueuse administration de cette riche province. C'est l'état moyenâgeux que l'on retrouve d'ailleurs dans la presque totalité de la Chine. Celui qui commande dans la capitale provinciale, à Tcheng-Tou, Lieou-Ouen-Hui, semblait logiquement devoir être le plus puissant. Il en a été d'ailleurs ainsi ; mais son neveu, Lieou-Siang, qui est le gouverneur de Chung-King, n'a pas tardé à lui disputer avec succès la prééminence. Outre que c'est un homme jeune, il est, dit-on, très énergique et doué d'une intelligence réaliste, que n'obscurcissent pas les chimères, si habituelles dans un esprit chinois. Il sait ce qu'il veut, il ne veut que le possible et il l'atteint, en poursuivant ses buts avec une rare ténacité.

Possédant le port en dehors duquel on ne peut rien expédier, ni rien recevoir — particulièrement des armes — il est le plus riche ; il est donc le plus fort, car il peut mettre sur pied une armée plus nombreuse, mieux outillée, etc. Aussi son fief ne cesse-t-il de s'étendre. Après avoir

À travers la Chine actuelle

pris Whan-Hsien, à Yang-Sen, l'ancien lieutenant d'Ou-Pei-Fou, il a étendu sa maîtrise à une partie du Houpé, puisque ses soldats occupent Itchang. On racontait qu'il descendrait même jusqu'à Shasi, le gouvernement central lui ayant, paraît-il, demandé d'y remplacer les troupes qu'on devait en retirer, pour les envoyer contre les communistes du Kiangsi.

Lieou-Siang a d'ailleurs toujours adhéré théoriquement à Nankin, contrairement à Lieou-Ouen-Hui, qui, lors de la rébellion du Nord, p.070 l'année dernière, s'était déclaré, tout aussi platoniquement du reste, pour Yen-Hsi-Chang. Actuellement, l'oncle et le neveu se sont rapprochés, le premier acceptant en somme la suprématie de fait du second. Ils sont, l'un et l'autre, comme de grands feudataires de Chang-Kaï-Chek, mais des feudataires absolument indépendants, avec leurs armées personnelles et aussi leur douane qui ignore totalement celle du gouvernement central.

*

J'avais hâte de visiter cette ville que je sentais singulièrement vivante, par le mouvement des embarcations qui traversaient continuellement d'une rive à l'autre. Pour aborder au point où l'on veut débarquer en face, il faut remonter d'abord beaucoup plus haut, car on est irrésistiblement entraîné par un formidable courant, dont les remous des rapides semblent augmenter encore la vitesse. Les sampans de cette contrée sont d'ailleurs à la fois très effilés et très lourds, pour pouvoir se lancer dans ces eaux traîtresses, sans courir le risque d'être chavirés.

J'ai fait cette traversée, le lendemain matin, avec M. Petrus Sou, l'interprète de la marine, mis aimablement à ma disposition.

Dès la descente sur une berge rocheuse, il faut monter de suite en chaise, car il n'y a pas d'autre mode de transport, dans un lieu où on grimpe sans cesse d'interminables escaliers, sur des pentes très raides. Après avoir gravi de la sorte tout le quartier fluvial, aux maisons de bois, haut perchées sur des échasses qui les élèvent au-dessus des plus

À travers la Chine actuelle

fortes crues ; à p.071 chaque marche harcelé par des mendiants pustuleux, on entre dans les quartiers de commerce.

Nous avons suivi un grand nombre de rues, montant toujours, parmi le grouillement d'une population que l'on sent tout de suite très hostile. Dès le début, un passant est venu tout contre ma chaise et m'a lancé, en plein visage, l'insulte coutumière : « Yang ko ! » (chien étranger), en faisant, de la main, un signe que j'ai su, par la suite, être particulièrement injurieux. Il faut savoir, en de telles circonstances, rester sourd et aveugle.

Cette population du Setchouan est très irritable et très violente. Le lieutenant de vaisseau Hourst le constate dans son ouvrage, et tous les renseignements que j'ai recueillis, toutes les impressions que j'ai reçues, corroborent cette observation. Il y a, dans cette race, une vivacité, une virulence de tempérament, que tous signalent et qui frappent d'ailleurs tout de suite le simple passant que je suis. Cela se lit dans les yeux où l'on remarque, même aux meilleurs moments, une curieuse alacrité, comme une espèce de causticité allègre, pas plus favorable d'ailleurs, pour cela, à celui qui en est l'objet. J'en ai fait moi-même l'expérience, un jour où, ayant déjeuné à la caserne française, je m'étais rendu, seul, dans une petite crique, distante de quatre à cinq cents mètres, pour prendre un sampan et rentrer à mon bord. Je soulevai tellement contre moi les sarcasmes de tous les mariniers présents que je dus retourner à Ouan-Kia-To et me faire reconduire par la vedette du *Balny*.

Dans les moments de grande effervescence, ce caractère atteint à un extraordinaire degré de p.072 frénésie. On l'a bien vu, en 1927, lorsque la foule, excitée par la jeunesse des écoles, se rua sur le cimetière protestant et en viola les tombes. Ces écoliers payèrent, du reste, très rudement les désordres qu'ils avaient ainsi provoqués. Au cours d'un meeting qu'ils avaient organisé pour intensifier leur action, la police tira sur eux et en tua un grand nombre.

À travers la Chine actuelle

On n'est pas trop surpris de tout cela, car ces choses sanglantes sont dans l'atmosphère de ce milieu. En ce moment, on voit bien comment Lieou-Siang maintient l'ordre : tous les cinquante mètres, on rencontre une sentinelle avec fusil et baïonnette au canon ; souvent même il y a un poste de plusieurs soldats, dont l'un porte en bandoulière le coupe-coupe, avec lequel on fait sauter les têtes.

Nous avons, pour but de cette première promenade le *Tien-Tou-Tang* (la mission catholique). Nos porteurs de chaise ont marché très longtemps, grimpant toujours des escaliers. C'est que ce port du haut fleuve est un très gros centre. On n'est pas d'accord sur le nombre de ses habitants. Certains disent : plus d'un million ; d'autres estiment : cinq à six cent mille. Je crois que ce dernier chiffre doit approcher de la vérité, mais pour le seul Chung-King, sans tenir compte de Kiangpé, ni des faubourgs de la rive droite.

Les Pères, qui sont de l'ordre français des Missions étrangères, m'ont fait le parfait accueil de toujours. J'ai eu une longue conversation avec l'évêque, Mgr Jantzen, qui m'a parlé avec une sérénité et une confiance d'autant plus admirables que la mission est véritablement perdue, au milieu de cette populace ardente, dont ^{p.073} elle a dû, plusieurs fois, entendre les cris forcenés.

J'ai traversé — plus complètement encore cette fois — Chung-King, toujours accompagné de l'excellent interprète, M. Pétrus Sou, pour me rendre chez le consul de France, qui m'avait fait l'honneur de m'inviter à déjeuner. Le consulat est, en effet, à l'extrémité de la ville, sur un point culminant. Pour nous y rendre, nos porteurs ont pris le chemin de ronde qui longe la vieille muraille, au bord du Kia-Ling.

Les escaliers étaient encore plus raides et plus continus que dans le précédent parcours. On finit par s'élever ainsi à des hauteurs d'autant plus vertigineuses qu'on n'est séparé de l'énorme vide que par l'antique mur aux pierres noircies et branlantes.

Les quartiers que l'on traverse sont extraordinairement sordides et habités par une effroyable humanité vermineuse, comme putréfiée,

À travers la Chine actuelle

vivant dans d'inimaginables mesures vermoulues. Beaucoup de mendiants et de mendiante avaient toutes les apparences de la lèpre. Certains, comme je ne leur donnais rien, n'ayant pas de monnaie sur moi, s'accrochaient à ma chaise, en m'invectivant. C'était une vision d'horreur, un véritable cauchemar.

Nous sommes sortis de ce cercle de l'enfer, pour entrer dans des rues de commerce assez curieuses, dont les dalles étaient arrosées et balayées, mais où tout, habitants et maisons, avait un aspect misérable. Celles-ci, à un étage, sont de bois très ancien, vernissé de crasse, et paraissant près de s'effondrer.

Ce qui m'a surtout surpris, dans ce port important d'une province riche, c'est de n'y avoir ^{p.074} vu aucun de ces magasins à la précieuse décoration, laquée et dorée, tels qu'il y en a dans presque toutes les villes de Chine. Même dans des cités très malpropres, par exemple Amoy, Ningpo, j'ai eu l'impression d'un sentiment d'art que l'on ne retrouve malheureusement pas à Chung-King. Je ne suis d'ailleurs pas resté suffisamment dans cette ville, pour pouvoir tirer, de cette constatation, la moindre déduction psychologique.

Le déjeuner au consulat, les aimables compatriotes que j'y ai trouvés, la conversation très intéressante que nous y avons eue, le beau jardin, l'admirable vue qu'on a de là-haut, tout cela faisait un singulier contraste avec les spectacles que je venais d'avoir sous les yeux.

Mais ces violentes oppositions, c'est le pain quotidien pour tous les étrangers qui vivent en Chine, et c'est peut-être une des raisons qui les attachent le plus fortement à cet étrange pays. À côté de cela en effet notre Occident paraît bien fade.

@

À travers la Chine actuelle

PROPOS CHINOIS

Entretien avec M. C. T. Wang, ministre des Affaires étrangères

@

p.077 Les puissances étrangères ont donné, à la Chine, à la date du 1^{er} janvier 1931, l'autonomie douanière, à la condition expresse qu'à la même date, les douanes intérieures, appelées « likin », seraient abolies. Le gouvernement de Nankin les a en effet supprimées par décret mais on a su, presque aussitôt que le mot seul de « likin » avait été rayé du vocabulaire administratif chinois et que les taxes, qui portaient ce nom, avaient été remplacées par d'autres, encore plus lourdes que précédemment. C'est ce que je venais de constater, au cours de mon voyage au Setchouan. J'avais donc hâte de revoir M. C. T. Wang et de lui dire ce que j'avais vu. Dès mon retour du haut Yang-Tsé, lui rappelant la promesse qu'il m'avait faite, à Nankin, je lui demandai une audience.

Il me répondit, en me donnant rendez-vous au bureau des Affaires étrangères de la cité de Shanghai, où on le trouve à tous les « week-ends ». Je ne manquai pas de me rendre à cette convocation.

M'étant tout d'abord mis à sa disposition pour prendre note de la déclaration qu'il croirait utile de faire, le ministre me dit :

— Les Français manifestent, aux Chinois, une amitié à laquelle ceux-ci sont très sensibles. Nous espérons que cette amitié ne se démentira pas et nous aidera dans notre tâche. Cette tâche, p.078 en matière extérieure, consiste surtout à régler la question des traités dits (so called) inégaux. Pour les territoires à bail, l'Angleterre, qui vient de nous restituer Wei-Hei-Wei, paraît vouloir nous donner aussi satisfaction à Kowlong, en face de Hong-Kong. La France devrait nous rendre Quang-Tchéou-Wang ; elle nous donnerait ainsi une preuve d'amitié qui ne la gênerait en rien. À la conférence de Washington, M. Albert Sarraut a d'ailleurs promis cette rétrocession, avec l'espoir que les puissances ayant des territoires à bail suivraient cet exemple.

À travers la Chine actuelle

Pour la question de l'extraterritorialité, nous avons à la régler avec la France, l'Amérique et l'Angleterre. Il y a aussi le Japon, mais nous nous entendrons certainement avec lui, si nous nous entendons avec les autres comme nous l'espérons.

Quant aux concessions, nous ne vous demandons, pour l'instant, que celle de Hankéou et de Shameen, à Canton. En ce qui concerne celles de Shanghai et de Tientsin, nous en renvoyons le règlement à une époque plus favorable, plus tard. Et nous souhaitons vivement qu'en toutes ces affaires qui restent à débattre, la France ne se laisse pas influencer par une autre puissance.

Cette déclaration, qui constitue la première partie de cet entretien, appelle quelques explications. L'influence sur la politique française en Chine, que M. C. T. Wang a paru redouter ainsi, serait celle du Japon, qui s'exercerait notamment, prétendent les Chinois, à propos des concessions étrangères de Hankéou, dont les deux puissances sont les dernières titulaires.

Quant aux paroles prêtées à M. Albert Sarraut, ^{p.079} pendant la conférence de Washington, elles m'avaient surpris. J'ai donc fait des recherches à cet égard. J'ai pu consulter deux ouvrages qui font autorité en la matière : *La conférence de Washington. — La phase chinoise*, par le député français Léon Archimbaud, et *China at the Conference. — A report*, de l'Américain Westel W. Willoughby. L'un comme l'autre disent que M. Sarraut n'a fait cette promesse, relative à Quang-Tchéou-Wang, que pour le jour où toutes les puissances, possédant de pareils territoires, accepteraient, elles aussi, de les rétrocéder, ce qui est très différent de la version ci-dessus.

Enfin, il convient de faire remarquer que, dans cette déclaration, M. C. T. Wang n'use plus du ton comminatoire et impérieux de ses notifications officielles, claironnées par l'agence Kuomin. Il fait, cette fois, appel à l'amitié.

À travers la Chine actuelle

Le ministre des Affaires étrangères m'a ensuite permis de lui poser deux questions. D'abord, ce qu'il pensait de la rébellion du Sud.

— Nous n'y attachons pas grande importance, m'a-t-il répondu, parce que nous estimons que les rebelles ne pourront s'entendre entre eux. L'extrême droite et l'extrême gauche du parti Kuomintang, le Kouangsi et le Kouantoung, ce sont des eaux qui ne peuvent se mélanger.

Les leaders de ce mouvement sont de nos vieux amis. Nous avons les mêmes idées, le même programme. Nous les aimons bien. C'est la raison de la longanimité du gouvernement de Nankin, mais si nous ne pouvons régler cette ^{p.080} affaire amiablement avec eux, nous ferons appel aux arguments militaires, dès que nous en aurons fini avec la campagne contre les communistes, c'est-à-dire dans environ trois mois.

— Monsieur le ministre, les chefs de la révolte sont, comme vous le dites, vos anciens compagnons de lutte ; ils ont les mêmes buts, le même idéal que vous, mais vous savez bien que vous n'avez pas affaire à une opposition de doctrine. Il s'agit d'un soulèvement contre un homme, contre le généralissime Chang-Kai-Chek. Cela paraît difficile à arranger.

— C'est bien cela, en effet, mais nous ne pouvons donner satisfaction, sur ce point, aux rebelles du Sud. Le généralissime est indispensable au gouvernement ; nous n'avons personne pour le remplacer.

J'ai alors parlé à M. C. T. Wang de mon voyage au Setchouan. Je lui ai dit ma surprise d'avoir constaté partout l'existence des douanes intérieures, dont le gouvernement de Nankin a solennellement annoncé la suppression au mois de janvier dernier. Et voici la réponse assez étonnante qu'il m'a faite :

— Oui, je sais. C'est dû à l'existence d'armées irrégulières que la situation actuelle de la Chine nous oblige à tolérer provisoirement. Leurs généraux sont bien forcés de prélever

À travers la Chine actuelle

des taxes pour pouvoir entretenir et payer les soldats. Lorsque les bandes communistes seront exterminées, nous pourrons nous occuper de supprimer ces troupes, ainsi que les douanes intérieures dont elles sont la raison d'être.

Or, ces armées irrégulières sont celles de Lieou-Siang qui m'ont paru être, sinon aussi nombreuses, du moins aussi bien exercées et p.081 outillées que celles de Nankin. Non seulement on ne peut en prévoir la disparition, mais on peut dire même que cette disparition serait désastreuse pour une région lointaine où le gouvernement central serait incapable d'assurer l'ordre.

Cependant, l'autonomie douanière n'a été consentie qu'à cette indispensable condition de la suppression de ces douanes intérieures. Voilà qui donne une fière idée de la politique des puissances étrangères en Chine. En les trompant ainsi, pour obtenir cette liberté de taxation, le gouvernement de Nankin était dans son rôle. Mais que dire des chancelleries qui, avant de concéder un tel avantage, auraient dû au moins s'assurer que les ordres de Nankin étaient observés dans le pays tout entier ?

Par contre, je tiens d'une personnalité importante, que les officiels chinois, dans la crainte des éléments extrémistes, adressent parfois, aux autorités étrangères, des demandes que leur secret désir est de se voir refuser. C'était le cas, paraît-il, des cours mixtes, dont ils ne souhaitaient que médiocrement le retour, et c'est certainement celui de la rétrocession des concessions, où ils ont leur résidence, leur fortune et, au besoin, leur refuge. Tout cela est d'ailleurs « cousu de fil blanc » ¹.

@

¹ Près de cinq mois plus tard, à la fin d'octobre, au début des manifestations d'étudiants, un millier de ceux-ci, venus de Shanghai à Nankin, envahirent le bureau de M. C. T. Wang et le blessèrent si sérieusement qu'il dut donner une démission qui fut acceptée.

Les « Jeunes Chinois » qui, à l'heure actuelle, ont, comme on dit, « mangé leur pain blanc », rendront sans doute plus de justice à cet homme d'État, dont la politique intelligente et extrêmement tenace a eu beaucoup plus de résultats que n'en obtiendront ses successeurs.

L'affaire Thorburn

@

p.082 Le gouvernement de Nankin avait déjà supprimé unilatéralement l'exterritorialité à la date du 1^{er} janvier 1931. Puis, en présence des protestations des Puissances, il avait reporté, d'une façon irrévocable, annonçait-on, cette suppression, au 1^{er} janvier 1932.

L'Angleterre avait accepté de négocier les conditions de cette abolition. Au cours de ces tractations, le ministre britannique, Sir Miles Lampson, avait cédé sur tous les points. Il abandonnait finalement à la justice chinoise tous les Anglais se trouvant hors des concessions. Le nouveau traité allait être signé et il est à présumer que nous aurions suivi l'Angleterre dans ce suprême abandon, lorsqu'eut lieu, au mois de juin dernier, la disparition d'un jeune Anglais de Shanghai, nommé Thorburn.

Ce garçon, âgé de dix-neuf ans, féru d'aventures, était parti par le train de Soutchéou, vêtu d'un uniforme de boy-scout et armé d'un revolver. Il n'est jamais revenu.

Les autorités britanniques, fort ennuyées sans doute de cette disparition qui les gênait, à ce moment où les négociations de l'exterritorialité touchaient à leur terme, restèrent d'abord fort apathiques. Mais la presse finit par s'en mêler. À la date du 14 juillet, le *North China Daily News* écrivait :

« Voici près de six semaines que le jeune p.083 Anglais, John Thorburn a disparu de Shanghai. On dit qu'il est prisonnier des Chinois et personne ne semble s'en occuper. Il est impossible de parler de l'abolition de l'exterritorialité dans de telles conditions...

« Que nous est-il donc arrivé, à nous, Anglais, pour que nous permettions qu'un de nos compatriotes soit détenu prisonnier — nous ne savons pas pourquoi — et que nous restions, là, calmes, sans rien dire ?

À travers la Chine actuelle

Le consulat, sous la pression de l'opinion publique, s'inquiéta enfin et publia la note suivante :

« Toutes les recherches entreprises pour retrouver M. John Thorburn, de nationalité anglaise, disparu depuis le 1^{er} juin, n'ayant donné aucun résultat, les autorités consulaires britanniques de Shanghai viennent de demander au ministre de Grande-Bretagne de constituer une commission d'enquête.

« En effet certaines informations reçues au consulat général sont de nature à laisser penser que les autorités militaires de Soochow n'ont pas donné tous les renseignements désirables concernant cette disparition. D'autre part, selon certaines rumeurs, le jeune homme serait, ni plus ni moins, prisonnier à Soochow et ses gardiens lui auraient même infligé de mauvais traitements.

Enfin, la section shanghaienne de la société de Saint-André adressa un télégramme à M. Ramsay Mac Donald, dans lequel elle lui demandait son intervention. La presse londonienne était en même temps alertée et le 22 du même mois de juillet, une interpellation avait lieu à la Chambre des communes.

p.084 Une enquête fut faite par le vice-consul anglais, M. Scott, qui put interroger les témoins chinois avant qu'ils aient reçu l'ordre de se taire. Comme on pouvait s'y attendre, l'enquête chinoise démentit entièrement l'enquête anglaise.

*

On ne saurait du reste mieux faire que de reproduire ce qu'en disait le 22 juillet, le *Journal de Shanghai* :

« Le 1^{er} juin, y lisait-on, un jeune Anglais de dix-neuf ans, du nom de Thorburn, habitant Shanghai, quitta la maison paternelle et partit pour Henli, bourgade située dans la banlieue de notre ville.

À travers la Chine actuelle

« Quelques jours plus tard, la presse chinoise annonçait qu'un jeune Russe, qui se promenait le long de la voie ferrée, dans les environs de Quinsan, ville située à une quarantaine de kilomètres de Shanghai, avait été interpellé par des soldats ou des gendarmes chinois qui lui avaient ordonné de mettre les mains en l'air ; mais le Russe avait soudain tiré un revolver de sa poche, blessé grièvement deux soldats et pris la fuite.

Comme le signalement de ce prétendu Russe correspondait à celui de Thorburn, c'est de ce côté que s'orienta l'enquête du vice-consul britannique, M. Scott, qui avait été chargé d'élucider la disparition du jeune Anglais.

M. Scott recueillit des précisions formelles à Quinsan. Le « Russe » y avait été vu, le 2 juin ; il portait l'uniforme des Éclaireurs maritimes « Sea Scout Troop », notamment un pantalon bleu avec une raie rouge. Il avait un mouchoir ^{p.085} sur lequel on lisait précisément l'inscription « Sea Scout Troop », que le chef de gare de Quinsan recopia sur une affiche de la gare, lorsqu'il vit, vers treize heures, l'étranger prisonnier, les mains liées derrière le dos et traîné par des soldats-gendarmes qui le firent monter dans un train se dirigeant vers Soutchéou.

Avant d'être arrêté par les soldats-gendarmes, l'étranger au costume d'éclaireur maritime s'était promené dans Quinsan ; il avait même fait des emplettes chez une commerçante. Lorsque les gendarmes l'eurent appréhendé, vraisemblablement en raison de l'incident de la veille, au cours duquel deux de leurs camarades avaient été blessés, ils le firent photographier par un photographe de Quinsan.

Enfin, le jeune étranger fut encore aperçu à la gare de Soutchéou par des employés qui déclarèrent qu'il avait été conduit par ses gardiens au quartier général de Soutchéou.

À travers la Chine actuelle

Toutes ces précisions furent recueillies par M. le vice-consul Scott, qui aperçut même, sur l'affiche de la gare de Quinsan, l'inscription « Sea Scout Troop », copiée par le chef de gare. Comme Thorburn avait emporté son uniforme d'éclaireur maritime, il n'y a pas de doute qu'il était bien le jeune étranger dont parlaient tous les témoins interrogés par le vice-consul britannique.

M. Scott ne put avoir une reproduction de la photographie prise par le photographe de Quinsan, car les soldats-gendarmes étaient, dans l'intervalle, revenus chez ce commerçant et avaient exigé qu'il leur remît les clichés.

Nous avons lu, dans les journaux, d'autres détails. D'autres témoins aperçurent le jeune ^{p.086} Anglais, dans la cour de la caserne de Soutchéou, attaché contre un poteau ; des soldats le frappaient violemment ; ils lui auraient coupé une oreille ; on a même prétendu qu'ils lui enfoncèrent une baïonnette dans le corps.

Or, le jeune Thorburn étant de nationalité britannique, aurait dû, aussitôt après son arrestation, être remis aux autorités anglaises qui l'auraient jugé selon la loi de son pays, pour les coups de revolver tirés sur les deux gendarmes, le long de la voie ferrée, le 1^{er} juin. On a vu que les soldats-gendarmes n'en firent rien et l'entraînèrent dans leur caserne.

La justice chinoise n'a pas été davantage saisie de cette affaire. À partir de l'arrivée de Thorburn à la caserne, on ne trouve plus de trace de lui.

Les autorités britanniques se sont adressées au gouvernement chinois qui a ordonné une enquête ; toutefois il refusa d'admettre un représentant anglais auprès de la commission qu'il constitua. On connaît les résultats de cette enquête ; c'est un beau coup d'éteignoir.

À travers la Chine actuelle

Selon la commission chinoise, aucun étranger n'est venu, le 1^{er} juin, à Quinsan et personne n'y a vu Thorburn, ni entendu parler de lui. À Soutchéou également, soldats, gendarmes et civils ignoraient tout de l'affaire Thorburn.

Comme par enchantement, tous les témoins qu'a interrogés M. Scott sont devenus muets ; ils ne savent plus rien. Ceux qui furent absolument formels, comme le chef de gare de Quinsan, ont maintenant tout oublié. Qu'importe que M. Scott ait vu de ses yeux l'inscription « Sea Scout Troop », sur une affiche de la gare de Quinsan ! Elle est maintenant effacée et les ^{p.087} commissaires enquêteurs, désignés par Nankin, n'ont pas à tenir compte des constatations de M. Scott.

C'est du moins l'avis du gouvernement, puisque le D^r C. T. Wang, ministre des Affaires étrangères, n'a pas hésité à adopter les conclusions de l'enquête et à les transmettre, sans sourciller, au ministre de Grande-Bretagne en Chine.

*

Le mouvement de protestation s'accroissait. La *China Association* se réunit au Shanghai Club, où elle vota à l'unanimité une résolution marquant son indignation de la conduite dilatoire pratiquée en cette circonstance par le gouvernement chinois, et affirmant que toutes les promesses relatives à la protection des étrangers, en vue de l'abolition des garanties de l'exterritorialité, sont absolument sans valeur.

Cette résolution fut également approuvée par le comité de la Chambre de commerce anglaise, par l'Association des femmes anglaises, par les Sociétés de Saint-André, de Saint-Patrick, de Saint-Georges et par l'Association des anciens combattants américains.

En Angleterre, l'opinion publique était émue, les journaux consacraient des colonnes entières à cette disparition et en tiraient des conclusions très défavorables aux demandes chinoises relatives au statut des étrangers. Une nouvelle interpellation eut lieu aux Communes. Les yeux s'ouvraient enfin sur la vraie situation de ce pays.

À travers la Chine actuelle

Le ministre d'Angleterre, sir Miles Lampson, ayant reçu l'ordre de voir immédiatement le président Chang-Kaï-Chek et de réclamer, de p.088 lui, une enquête plus sérieuse, se rendit en avion de Peitaho, où il villégiaturait, à Nankin. Il s'acquitta de sa mission, et il insista très énergiquement pour que satisfaction fût donnée, dans le plus bref délai, à son gouvernement.

La nouvelle enquête, ordonnée par Chang-Kaï-Chek, fut menée avec beaucoup de lenteur. Enfin, le 20 octobre, les résultats en furent communiqués au ministre d'Angleterre. Ils établissaient que Thorburn, interpellé par une patrouille de gendarmes, au long de la voie ferrée, en avait blessé grièvement deux, à coups de revolver. Au cours de l'interrogatoire qu'il lui faisait subir, le colonel Wang, apprenant le décès de ces deux hommes, avait tiré, dans un accès de colère, sur le jeune Anglais et l'avait abattu. Il avait fait ensuite brûler le corps pour qu'on ne sût jamais rien de ce qui s'était passé.

Le rapport faisait ensuite connaître que le colonel Wang, déféré à un conseil de guerre, avait été condamné à quatorze années de réclusion.

Malgré la sincérité douteuse de cette enquête, qui n'expliquait pas comment Thorburn avait été amené à tirer sur les gendarmes et qui très probablement n'exposait pas les véritables circonstances de sa mort, on s'en contenta, pour en finir avec cette troublante affaire.

Pour être complet, il faut reproduire une information du *Journal de Pékin*, datée du 2 décembre, et disant que, selon un rapport digne de foi, le colonel Wang, condamné à quatorze années de prison, avait été relâché par les autorités de Nankin.

*

p.089 Il n'en restait pas moins que la prétention d'abolir l'exterritorialité venait de subir un rude coup, la preuve la plus éclatante ayant été faite, aux yeux de l'univers, que le gouvernement était incapable de faire respecter la vie des étrangers, par ses propres troupes, dans le voisinage même de Nankin et de Shanghai.

À travers la Chine actuelle

Les Chinois comptaient sans doute sur la faculté d'oubli des gouvernements occidentaux. Malheureusement, un fait analogue s'est produit, un peu plus tard, en Mandchourie, où un capitaine japonais, nommé Nakamura, a été assassiné par des soldats. Les Célestes, habitués — depuis le massacre de Nankin, imputé, de la même manière, aux communistes, et dont il ne fut tiré aucune représaille — à voir les Puissances se contenter de ce genre de réponses, crurent qu'ils pouvaient continuer. La leçon de l'affaire Thorburn n'ayant pas été suffisante, ils opposèrent, à toutes les réclamations de Tokio, les mêmes propos dilatoires. Ils prétendaient tout ignorer de ce meurtre, perpétré par des bandits, etc...

Mais, cette fois, ils tombaient sur un pays qui, depuis longtemps, attendait un prétexte pour agir et qui n'a pas manqué cette occasion. C'est aussi ce qui explique que les étrangers, bien qu'ils aient plus de sympathie pour les Chinois que pour les Japonais — dont les méthodes rappellent un peu trop la manière allemande — aient été enchantés de cette très opportune leçon donnée par les seconds aux premiers.

Le nouveau gouvernement de Nankin paraît ^{p.090} avoir, cette fois, compris et bien que son actuel ministre des Affaires étrangères soit M. Eugène Chen — l'homme du gouvernement extrémiste de Hankéou, en 1927 — il a tiré, des événements, la conclusion qui s'imposait. Son premier soin a été en effet de publier une note faisant connaître le renvoi *sine die* de la suppression de l'exterritorialité, annoncée précédemment pour le 1^{er} janvier 1932.

@

À travers la Chine actuelle

DANS LA CHINE DU NORD

À Pékin

@

p.093 Trois ans se sont écoulés depuis que je quittai Pékin, après sa prise par les Sudistes et sa déchéance comme capitale. À ce moment-là, son avenir paraissait des plus sombres. Le transfert des ministères à Nankin et la disparition d'un nombre considérable de fonctionnaires avaient jeté le commerce dans une profond marasme. De nombreux magasins fermaient leurs portes et beaucoup de gens, mis sur le pavé par ce bouleversement, allaient chercher une situation ailleurs. Les bruits coutumiers même de la cité tartare, d'ordinaire toute bruissante, semblaient s'éteindre.

Une grande mélancolie planait sur cette ville, d'un passé magnifique, auquel le destin venait de mettre le point final. Il était devenu courant de parler de la mort de Péking, dont on avait du reste supprimé le nom, pour le remplacer par celui de Péping qui, francisé, fait Pépin.

Or, j'ai retrouvé Pékin avec la vie et le mouvement qu'il avait avant la catastrophe politique de 1928 et, j'ajouterai, avec le grand air de capitale que rien ne saurait lui enlever. Non seulement sa population s'est reconstituée, mais elle s'est accrue, d'après le dernier recensement, dont les résultats, publiés récemment, donnaient très près d'un million quatre cent mille habitants.

Il y a plusieurs raisons à cette renaissance. La première — et sans doute la plus importante — p.094 c'est que, sur le conseil d'hommes comme Li-Yu-Yn et Tsai-Yuan-Pei, on a fait, de l'ancienne capitale, une ville universitaire. Il y a actuellement une demi-douzaine d'universités, parmi lesquelles une université franco-chinoise, fondée par Li-Yu-Yn, dans un but de coopération intellectuelle entre nos deux pays et dont je compte parler plus longuement.

Ces divers établissements d'enseignement supérieur comptent ensemble vingt mille étudiants. Certes, cette jeunesse est très effervescente ; elle s'occupe trop de politique et il y aurait même,

À travers la Chine actuelle

parmi elle, de nombreux communistes. Toutes choses qui ont amené des incidents fréquents, des arrestations et qui ont nui gravement aux études. Par contre, il est certain que cet élément, qui porte au suprême degré l'ardeur à vivre, si remarquable dans la race chinoise, devait puissamment contribuer à galvaniser de nouveau la vieille métropole impériale agonisante.

Le retour à Pékin du seigneur de Moukden, le jeune maréchal Tchang-Hsueh-Liang, à la tête d'une armée, avec un important état-major et de nombreux fonctionnaires, a été une autre cause de résurrection. Cette occupation ne rend certes pas, à cette ville séculairement habituée au grand train de la plus ancienne cour du monde, l'éclat de jadis, mais elle la réveille de l'espèce de sommeil léthargique où l'avait plongée l'administration du paysan du Chansi, Yen Hsi Chan. Si elle n'est plus, comme autrefois, le siège du gouvernement de toute la Chine, les circonstances dans lesquelles est revenu le fils de Tchang-Tso-Lin et les conditions de l'accord avec Nankin la mettent au rang d'une capitale de la Chine du Nord.

*

p.095 Enfin, de plus en plus, Pékin devient un but de grand tourisme. Il est, à cet égard, dans la même situation que l'ancienne capitale du Japon, Kioto. Son plan même, avec ses principales voies, longues et larges, toutes droites, et ses alignements de maisons, aux portes encadrées de hautes hampes, a la plus grande allure. Il porte la marque de ses créateurs, les conquérants mongols, héritiers de Gengis Khan qui, au treizième siècle, établirent, là, leur résidence.

L'ex-Cité interdite, où se trouvent les palais impériaux ; l'admirable temple du Ciel, certaines autres pagodes, l'étonnante et massive muraille tartare, avec ses monumentales portes à triple toiture, les tours de la Cloche et du Tambour ; tant de choses encore. Tout cela forme un ensemble archéologique unique, auquel rien ne peut se comparer et dont le caractère, à la fois grandiose et simple, s'harmonise à merveille, par une grâce particulière à cette ville de songe, avec la rusticité de quartiers immenses, aux rues villageoises de sol battu.

À travers la Chine actuelle

Certes, bien des choses sont à regretter. La conservation des palais impériaux ne paraît pas préoccuper beaucoup les fonctionnaires qui, sans doute, en ont la charge. Toutes les toitures sont couvertes d'herbes déjà épaisses qui, en arrêtant l'eau des pluies, doivent provoquer des gouttières très préjudiciables, à l'intérieur des bâtiments. Le bel enduit écarlate des murailles impériales s'écaille, sans être aucunement réparé ; il n'en restera bientôt plus rien. Encore quelques années d'une telle négligence et ces palais, ^{p.096} qui sont un des plus magnifiques témoignages de l'art chinois, tourneront à la ruine. Ruines sans beauté, car il ne s'agit pas, ici, de marbres que dore le soleil et patine le temps, mais de boiseries, de laques et de peintures délicates, qui disparaîtront totalement sous une affreuse moisissure, avant de s'écrouler.

Il faut déplorer aussi la disparition de l'ancien style, pour la construction des magasins. Les bois ajourés et la laque d'or d'antan, ainsi que les hautes hampes, font de plus en plus place à des façades de ciment armé, couronnées de frontons, où des dieux et des génies coloriés font penser qu'il y a peut-être, quelque part, en Chine, une fabrication analogue à celle de nos produits du quartier Saint-Sulpice. Il ne faut d'ailleurs y voir, probablement, qu'une question de prix ; ce doit être moins coûteux, mais c'est d'autant plus désolant que cela se constate dans tout cet immense pays. Cependant, tant que subsisteront les tablettes et la très décorative écriture idéographique, rien d'essentiel, dans ce qui entoure le Chinois, n'aura été changé.

*

En dépit de ces quelques verrues, Pékin reste la ville exotique la plus attirante qui soit au monde. On doit la placer même, pour sa puissante et inégalable originalité, avant cette autre ancienne capitale, fort remarquable, elle aussi, aux mêmes titres : Constantinople. Il faut la considérer comme une très précieuse œuvre d'art.

C'est un indéfinissable plaisir que d'errer en « rickshaw » (pousse-pousse), dans ses hutungs (petites rues), parmi les résidences chinoises aux ^{p.097} belles portes de laque rouge, cloutées de larges rosaces de

À travers la Chine actuelle

cuivre. On va, doucement cahoté, dans une paix toute campagnarde, où, seuls, rompent le silence — avec accompagnement de tout petits gongs et de minuscules tambours à manche, que viennent battre, en les retournant, les grains durs qui y sont fixés par de courtes ficelles — les longs cris des colporteurs, marchands de cuisine ou de grillons. Ceux-ci poursuivant sans arrêt leur bruisant concert, dans les paniers suspendus aux deux extrémités d'un bambou.



Un païlou (arc) dans la ville tartare, à Pékin.

Les arrêts aussi dans les innombrables boutiques de « curios » ou les simples bric-à-brac, chez lesquels on fait parfois des trouvailles qui enchantent.

On apprend, dans les contacts que l'on a avec la population, au cours de ces promenades — en comparaison surtout avec les autres villes que l'on a connues — à apprécier le Chinois de Pékin. Il est poli sans obséquiosité ; il ne donne jamais l'impression de l'hostilité xénophobe ; son sourire est fin et sa dignité charmante. Il faut sans

À travers la Chine actuelle

doute attribuer cela à un heureux naturel, mais aussi peut-être à l'atmosphère de haute civilisation qui devait se répandre, de la cour, dans toute la ville, jusqu'aux plus humbles coolies.

Ce n'est d'ailleurs pas sans surprise que l'on constate, chez ces modestes travailleurs — dans toute la Chine, mais surtout à Pékin — un instinct artistique des plus vifs. En ce moment même, on préparait, dans le voisinage, la construction d'un immeuble. Des terrassiers, armés chacun d'un lourd pilon, tassaient le terrain sur lequel devaient s'élever les murailles. Ils frappaient le sol avec un ensemble parfait, on n'entendait qu'un seul choc. La cadence leur était ^{p.098} donnée par un chœur vraiment beau. Un vieux Chinois, se tenant près d'eux, l'éventail à la main, improvisait de courts couplets, auxquels tous répondaient à pleine voix, en abaissant leur pilon. Tout travail est rythmé. C'est ainsi que j'ai vu les commis des magasins de vêtements étaler et offrir leurs marchandises en les chantant ; chacune étant, en quelque sorte, de cette façon, mise en musique.

*

Les événements ont souvent donné, par un violent contraste, à cette atmosphère si douce et si paisible, quelque chose de pathétique. C'était le cas, à mon précédent séjour, en 1928, et on pouvait se demander si cela n'allait pas se reproduire. Un général, Shi-Yu-Shan, venait en effet de mettre son armée en marche sur Pékin et l'on se battait de nouveau du côté de Paotingfou. On allait d'ailleurs être bientôt fixé, sur les suites de ce conflit militaire, auquel l'alliance de Nankin et de Moukden devait pouvoir faire face. Mon séjour ne se prolongerait donc plus beaucoup sans doute.

Du haut de ma loggia de l'hôtel de Pékin, qui domine la ville tartare, je contemple longuement le prestigieux panorama, ainsi que chaque fois, comme si je ne devais plus le revoir. Il y a tellement d'arbres rituels dans les habitations, que l'on a, devant soi, une sorte d'immense verger, où les toitures chinoises font des taches grises. À cette époque estivale, un incessant concert de cigales s'en élève, plus formidable et

À travers la Chine actuelle

métallique que tout ce qu'on peut entendre dans les oliveraies de Provence ou les pinèdes des Landes.

À gauche, luisent, sous le soleil, les tuiles ^{p.099} jaunes vernissées des palais et pavillons de la Cité impériale qui se termine par la montagne de Charbon, couronnée de kiosques aux angles relevés. Au-delà de cette colline et dans le même axe, on aperçoit la tour du Tambour et la tour de la Cloche. Plus loin encore — très loin, car le périmètre de la muraille est d'une quarantaine de kilomètres — se détachent nettement, dans la pure lumière, les portes à triple étage du Nord et de l'Est.

De-ci, de-là, des tours de pagodes accentuent ce décor d'Extrême-Asie qu'encercle une ligne heurtée de monts romantiques, derrière lesquels la fin du jour incendiera tout à l'heure un ciel de légende.

Telle est la vision que j'ai toujours emportée de Pékin. Bien qu'il soit déchu du rang de capitale, c'est un joyau que l'on se disputera sans doute encore bien des fois.

@

Les Français de Pékin

@

p.100 J'ai constaté l'exceptionnelle situation de la France à Shanghai, du fait qu'elle est la seule nation à y posséder sans partage une concession. Du fait aussi que cette concession est le plus grand centre d'attraction, pour les étrangers demeurant dans ce port essentiellement cosmopolite, de même que la résidence des hommes d'État chinois qui s'y trouvent en sécurité plus que partout ailleurs.

À Pékin, bien que les conditions soient toutes différentes et que nous y soyons — comme du reste les autres Européens et Américains — peu nombreux, on peut dire, sans exagération aucune, que nous tenons « le haut du pavé ».

Et d'abord, la communauté française a l'avantage d'avoir à sa tête un ministre qui a du prestige. M. Wilden a du prestige parce que, sauf deux légations qu'il a dirigées au Siam et en Perse, il a fait toute sa carrière en Chine et qu'il est certainement ainsi, parmi ses collègues étrangers, celui qui connaît le mieux les gens et les choses de ce pays. Il plaît en outre par une sorte de dandysme plein d'humour et il conquiert l'affection par son naturel, son absence complète de morgue et une grande bonté, qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'apprécier les hommes à leur juste valeur. Les Chinois, auxquels ce genre de caractère est loin de déplaire, ont pour lui une particulière estime.

p.101 Quant à la place que la France occupe, il faut signaler, par exemple, qu'en matière d'enseignement — chose si importante pour le renom et l'influence d'un pays — elle est à peu près au premier rang. Je dis plus loin la part de plus en plus grande prise par l'université franco-chinoise dans l'initiation de la jeunesse au nouveau savoir. Si, à ce degré supérieur, nous devons céder le pas, tout au moins pour le nombre, aux Américains, qui disposent de moyens financiers beaucoup plus considérables, nous prenons l'avantage aux autres degrés d'enseignement primaire et primaire supérieur. Là où les Américains et

À travers la Chine actuelle

les Allemands n'ont, chacun, qu'une école mixte, pour garçons et filles, nous disposons d'une demi-douzaine d'établissements, tant sous la direction des Frères maristes que sous celle des missionnaires lazaristes, sur les bancs desquels viennent s'asseoir des centaines et des centaines de garçons.

Pour les jeunes filles, la seule maison d'enseignement secondaire qui existe à Pékin, appelée École Jeanne d'Arc, ou encore Sacré-Cœur, est à nous. Dirigé par des sœurs franciscaines françaises, ce pensionnat, très apprécié, reçoit indifféremment des élèves étrangères, métisses et chinoises. À la fin des études, qui comprennent le latin, un jury, composé de fonctionnaires de notre légation, fait passer un examen et délivre, s'il y a lieu, un diplôme assimilé à notre baccalauréat.

Notre situation est donc, à cet égard, enviable, si l'on songe surtout que les Anglais, eux, n'ont, rien.

*

p.102 Il y a quelque chose, en outre, que, pour si surprenant que cela soit, nous sommes les seuls à posséder, dans l'ancienne capitale, des journaux, deux : le *Journal de Pékin*, quotidien, et la *Politique de Pékin*, hebdomadaire. Très lus, l'un et l'autre, et d'un genre très différent, ils poursuivent leur publication depuis une vingtaine d'années.

Le premier a, pour directeur, l'ancien chansonnier montmartrois et journaliste parisien, Albert Nachbaur. On trouve, dans ses colonnes, toutes les nouvelles du jour, avec de précieuses traductions de la presse anglaise et chinoise de Tientsin. De temps en temps, on peut y lire une opportune mise au point des événements de Chine, en un article d'une causticité savoureuse du maître de la maison.

Nachbaur, installé depuis longtemps à Pékin, est resté, d'esprit et de cœur, montmartrois. Il doit vivre dans une nostalgie permanente de la Butte sacrée. Ayant acheté, dans les collines de l'Ouest, une petite villa, il s'est empressé d'y créer « la commune libre de Py-Yuen-Sze » et d'y donner des fêtes, paradoxales à souhait, dans le voisinage de la fameuse pagode où, plusieurs années durant, reposa la dépouille

À travers la Chine actuelle

mortelle de Sun-Yat-Sen. Il rachète cette impénitente humeur de gavroche par de belles éditions d'art, dont lui doivent être reconnaissants tous ceux que la Chine intéresse.

La *Politique de Pékin* est dirigée par A. Monestier, qui fut autrefois rédacteur en chef de l'*Écho de Chine*, à Shanghai. Venu, à Pékin, vers 1910, p.103 il créa son journal, auquel il donna la forme qui devait plaire à de nombreux lecteurs français et chinois. Très varié, chacun y trouve son compte : les uns, avec la chronique politique, qui est un exposé très clair des faits de la semaine ; d'autres, avec les articles d'écrivains chinois, révélateurs des tendances nouvelles ; tous, avec les reproductions de caricatures extraites de la presse indigène, les nombreuses photographies d'actualités, les nouvelles personnelles et le courrier mondain. Piquant ainsi la curiosité et répondant à un véritable besoin, il est également très lu dans les milieux étrangers.

Les Français de marque, de passage à Pékin, sont accueillis très chaleureusement par leurs compatriotes. C'est présentement le cas du comte de Sibour qui, accompagné de sa jeune femme et d'un mécanicien, vient d'établir le record des avions de tourisme, par un très beau vol de Paris à Pékin, en un temps très court. Le brillant aviateur se propose de rentrer comme il est venu. Il aura comme passagère, avec la comtesse de Sibour, Mme Wilden, femme du ministre de France, qui a déjà accompli plusieurs voyages aériens.

*

J'ai déjà dit que le très beau Cercle sportif français de Shanghai était le rendez-vous préféré de la société étrangère de cette immense ville internationale. Le même rôle est encore tenu, dans l'ancienne capitale, par un établissement français : le Grand Hôtel de Pékin. Avec, de plus, que, dans ce palace, la jeunesse chinoise riche et du dernier bateau — que l'on ne peut p.104 recevoir au Club de Shanghai, à cause du nombre dans lequel on serait noyé — vient se mêler au monde des légations, aux résidents étrangers et aux voyageurs de grand tourisme de passage en Chine.

À travers la Chine actuelle

On y vient, le soir, pour le dîner et le dancing qui, à la belle saison, ont lieu sur le « roof-garden », terrasse très élevée, sur laquelle passe une brise fraîche, alors que la chaleur est étouffante en bas. L'ancienne capitale, qui paraît encore plus immense dans la nuit, étend tout autour ses îlots d'électricité, sauf la Cité impériale, toute proche, dont la suite de palais reste dans une ombre profonde. Les portes, à triple étage de toits cornus, de la muraille tartare profilent leur lourde masse sur les lumières du quartier commerçant chinois de Chien-Men.

Devant ce décor d'une lointaine Asie se déroule le rite d'une Terpsichore ultra-moderne, où les couples d'Occident et d'Extrême-Orient tournoient sous le ciel étoilé. Il arrive qu'on éteigne toutes les girandoles, quand la lune éclaire le ciel et la terre de sa grande lueur d'argent, et c'est alors, pour peu qu'une lente musique accompagne la danse, quelque chose qui tient du rêve.

J'ai eu ce spectacle sous les yeux à des époques où des événements tragiques lui donnaient, par contraste, une singulière saveur. En 1927, par exemple, sous la dictature de Tchang-Tso-Lin, il n'était pas rare que quelqu'un murmurât à votre oreille, pendant que vous enveloppaient les effluves de cette mollesse d'extrême civilisation :

— Vous savez, on a étranglé, ce matin, des révolutionnaires par la manière lente. Dix minutes, chacun.

Ou encore :

— On a coupé la tête à une ^{p.105} vingtaine d'étudiants, parmi lesquels il y avait deux jeunes filles.

L'année suivante, en 1928, la lutte du Sud et du Nord approchant de son terme, j'étais revenu et je me trouvais à Pékin, lorsque Tchang-Tso-Lin, dont les armées battaient en retraite, se décida à rentrer, lui-même, dans son fief de Mandchourie. Je quittai, vers minuit, le dancing, pour aller à la gare, voir partir son train, convoi fantastique où il y avait des concubines, des chevaux, des chiens, des perroquets dans des cages de luxe, tout un mobilier hétéroclite, et des soldats d'escorte.

À travers la Chine actuelle

Le lendemain matin, à la première heure, on apprenait que le train avait sauté, pulvérisant le dictateur et sa suite, avant d'entrer en gare de Moukden.

Il y eut ensuite une quinzaine de jours pendant lesquels les portes de la ville furent fermées, tandis que, toutes relations rompues avec le monde extérieur, on attendait l'arrivée des troupes du Chansi, sans que les soirées de dancing fussent, pour cela, suspendues.

Certes, on n'avait plus maintenant de telles émotions. L'atmosphère était, jusqu'à nouvel ordre, beaucoup plus calme. La présence de nombreux jeunes gens chinois donnait, seule, à ces réunions, un ragoût particulier. Les hommes portaient, comme les étrangers, sur le pantalon noir de soirée, le « spencer », smoking blanc anglais, de la saison chaude.

Les femmes et les jeunes filles étaient vêtues de longs fourreaux de soie brochée — sans décolletage, le col montant au contraire très haut sur le cou, l'avant-bras, seul, découvert — mais tellement collants qu'ils révélaient les lignes du corps ^{p.106} presque autant qu'une entière nudité. Et leur danse était curieuse à suivre, parfaite de rythme et de science chorégraphique, mais aussi collante que leurs fourreaux de soie.

Aphrodisiaque mélange de décence et d'impudeur, d'ingénuité et d'ardeur sensuelle, très particulier à la Chine et dont l'Européen reste littéralement hanté.

@

L'université franco-chinoise et les étudiants retour de France

@

p.107 Pékin est donc devenu une sorte de métropole universitaire de la Chine. Cette destination convenait admirablement à son grand passé historique, à sa beauté archéologique, à son atmosphère d'intellectualité et d'art.

Parmi la demi-douzaine d'universités qu'il possède et qui groupent environ vingt mille étudiants, deux ont été créées en collaboration avec des nations étrangères : le « Ching Hua College », à la fondation duquel l'Amérique a consacré sa part des fonds de l'indemnité boxer, et l'« université franco-chinoise », qui doit son existence aux efforts de personnalités éminentes des deux pays. Celle-ci nous intéresse d'une façon toute particulière, car c'est par elle et par les œuvres franco-chinoises, dont elle est issue, que peut être assurée la diffusion de notre culture dans ce grand pays, à la fois si ancien comme civilisation propre à lui-même et si récent comme entrée dans la vie moderne.

Cette université ne s'est pas créée d'un seul coup ; elle a été le résultat de longs travaux qui commencèrent aussitôt après la révolution de 1911-12, sous la direction de M. Painlevé, du côté français, et de M. Li-Yu-Yn, du côté chinois. Plusieurs centres, dès 1916, furent organisés qui, partant du simple enseignement primaire, aboutirent, en 1924, après être passés par tous les p.108 degrés de l'enseignement primaire supérieur et de l'enseignement secondaire, à divers instituts (instituts Lamarck, Curie, Voltaire) où furent donnés des cours qu'on peut assimiler à ceux de nos Facultés, en matières littéraire et scientifique. Ils délivrent un diplôme analogue à notre licence.

Installés d'abord à la pagode de Py-Yun-Sze, aux collines de l'Ouest, ces divers centres d'études se transportaient à Pékin, après l'acquisition successive de divers terrains, en 1925 et 1926. Enfin, en 1929, le

À travers la Chine actuelle

gouvernement chinois complétait l'installation matérielle en faisant don d'un terrain et de bâtiments contigus à ceux déjà occupés.

Pour qu'on se rende compte de la marche ascendante de cette université, il suffira de dire que le nombre des élèves, qui était de 185, en 1922, à atteint, en 1930, le chiffre important de 1.367.

Le recteur en est M. Tsai-Yuan-Pei, personnage considérable, ancien recteur de l'université nationale de Pékin, actuellement président du Yuan d'examen, au gouvernement central. Ses fonctions le retenant à Nankin, il est remplacé intérimairement par un jeune savant chinois, M. Li Ling Yu.¹

Si on ajoute que cette université englobe une ^{p.109} Université identique existant à Canton et participant aux envois d'étudiants en France et une université chinoise d'outre-mer, composée de l'Institut franco-chinois de Lyon et d'un organisme central s'occupant, à Paris, de toutes les affaires relatives aux étudiants chinois en France, on comprendra toute l'étendue de l'œuvre ainsi menée à bien.

La conclusion de la notice que m'a remise M. Li Ling Yu indique nettement de quel esprit furent animés les fondateurs chinois de cette institution, qui a été jusqu'à présent à l'abri des graves épreuves subies par toutes les autres universités de Pékin.

« Parmi tous les établissements d'éducation, dit le recteur intérimaire, qui proposent aux étudiants chinois l'exemple, les leçons et l'assistance d'une civilisation étrangère, l'université franco-chinoise présente la notable particularité de s'être, dès son origine, vouée spontanément à l'influence de la pensée, de la science et des libérales traditions françaises. Ses fondateurs n'ont pas été entraînés à ce libre choix par la pression des circonstances ou par des sollicitations

¹ M. Tsai-Yuan-Pei, qui a démissionné récemment, avec le gouvernement du généralissime Chang-Kaï-Chek, vient de faire la triste expérience de l'ingratitude et de la cruauté anarchique des étudiants accourus à Nankin. Au cours de l'une de leurs violentes manifestations, ceux-ci, ayant pu s'emparer de sa personne, l'ont roué de coups et l'ont traîné, par un pied, dans un champ où on l'a retrouvé, évanoui, à demi mort.

À travers la Chine actuelle

extérieures, mais s'y sont portés et tenus par l'effet d'une préférence mûrement calculée.

On ne saurait rien dire qui puisse nous être plus agréable.

*

De nombreux diplômés des diverses sections sont allés parachever leurs études en France. D'autres jeunes gens étaient déjà venus, dans le même but, auparavant. Il n'est pas rare d'en rencontrer, parmi eux, qui sont restés, à Lyon et à Paris, une dizaine d'années. Grâce à l'aimable ^{p.110} entremise de mon excellent confrère et ami, A. Monestier, directeur de la *Politique de Pékin*, j'ai pu en connaître quelques-uns. Tous gardaient un souvenir ému de leur séjour chez nous et des amitiés qu'ils y avaient contractées. Leur souhait le plus ardent est de revenir.

On est frappé par le ton de leur conversation qui a l'allure libre, gaie, primesautière, de nos étudiants. Chose curieuse, j'ai trouvé surtout cette allure chez les anciens saint-cyriens, dont j'ai connu plusieurs. Chez ceux-là, l'empreinte française était tout de suite très apparente. Chez tous, on percevait très bien l'habitude et le goût de nos méthodes de discussion, une mentalité assez proche de la nôtre.

Ces constatations, pour peu qu'on réfléchisse ensuite aux conditions de lutte pour la vie dans lesquelles cette jeunesse se retrouve à son retour en Chine, suscitent, pour elle, une vive sympathie.

Instruits, modernisés, ces jeunes gens retombent soudain dans une atmosphère moyenâgeuse, où le savoir et le mérite, seuls, sont impuissants à assurer une situation ; où l'on doit plier sous le joug de véritables chefs de bandes ; où l'ignorance générale est même, pour certains d'entre eux, un grand danger. C'est le cas notamment des médecins de formation moderne qui peuvent risquer tout simplement leur vie, tout au moins leur liberté, si un malade, soigné ou opéré par eux, vient à mourir. Cela s'est produit récemment à Pékin même et à Kuhling, au Kiangsi, où la famille très puissante d'un décédé, après avoir fait arrêter le médecin, demandait son exécution immédiate.

À travers la Chine actuelle

Je sentais que ces jeunes Chinois souffraient vivement, en eux-mêmes, de cette sorte de ^{p.111} dépaysement, qui est le leur, dans leur propre pays. La conscience douloureuse de ce désaxement était tout entière dans ce propos que me tint, un jour, l'un d'eux :

— Il est possible que l'état général de la Chine rende nécessaire une dictature, mais, pour nous, pour notre degré de culture, pour nos idées, ce ne serait pas supportable !

Un autre jour, il me dit :

— Ah ! voyez-vous, il y a des moments où je désespère de voir mon pays sortir jamais de l'affreuse situation dans laquelle il est plongé.

Quand l'un de ces jeunes interlocuteurs vous fait des déclarations politiques de ce genre, il vaut mieux ne pas le suivre sur ce terrain, car ils sont très susceptibles et, dans la bouche d'un étranger, ce qu'ils disent eux-mêmes leur paraîtrait intolérable. On le comprend d'ailleurs fort bien et sans doute, à leur place, serait-on de même.

Une jeune Chinoise, au cours d'une conversation, m'interrogea ainsi, sur un ton d'imploration :

— Enfin, ne trouvez-vous pas qu'il y a du changement, des progrès ?.

À quoi j'ai répondu :

— Certainement, mais je pense que le progrès le plus sérieux, le plus réel, c'est encore vous-même.

Et cela était tout à fait vrai.

*

On a été parfois sceptique sur la valeur des études faites par les Chinois en France. On a dit qu'on leur concédait trop facilement des diplômes, dans un but de propagande. Il est probable que je n'ai vu, de ces étudiants, qu'une élite, mais assurément cette élite, comme je l'explique plus haut, m'a fait une excellente impression.

À travers la Chine actuelle

p.112 J'ai eu plusieurs thèses de doctorat sous les yeux. Celles de droit, à sujet politique, ne sont pas celles qui ont le plus d'intérêt, car, en pareille matière, en ce moment, tout esprit vraiment critique est absolument banni en Chine. On se trouve inévitablement en présence, dans ce genre de travaux, d'une espèce de révérence religieuse pour tout ce qui touche à Sun-Yat-Sen, à son œuvre, au Kuomintang et au gouvernement.

En revanche, les thèses littéraires sont extrêmement intéressantes. Celles que j'ai vues, écrites très correctement, révèlent une connaissance approfondie du sujet traité. Telle est, par exemple, une étude très documentée, très substantielle, très bien ordonnée, du docteur Ting-Tchao-Tsing, sur « Les descriptions de la Chine par les Français aux XVII^e et XVIII^e siècles ».

Mais la plus curieuse assurément — ne serait-ce que par le choix du sujet — est celle qu'une jeune femme, Mme Yang-Tchang-Lomine, a soutenue, il y a quelques mois, devant la Faculté des lettres de Lyon, avec ce titre : « L'attitude d'André Gide. — Essai d'analyse psychologique ».

J'ai pu prendre connaissance de ce travail et en causer, à plusieurs reprises, avec son auteur. Mais ceci fera l'objet d'un autre chapitre.

@

Une thèse chinoise sur André Gide

@

p.113 L'auteur de cette thèse, rentrée en Chine depuis quelques mois, Mme Yang-Tchang-Lomine, est maintenant professeur de littérature française à l'université franco-chinoise de Pékin. Mis au courant de son curieux travail et sachant qu'elle se trouvait dans l'ancienne capitale, je me suis aussitôt préoccupé de la rencontrer. Cette rencontre m'a été encore facilitée par A. Monestier, directeur de la *Politique de Pékin*.



Mme Yang-Tchang-Lomine, auteur d'une thèse sur André Gide.

J'ai donc vu Mme Yang-Tchang-Lomine, à plusieurs reprises, chez lui. Au cours d'un premier entretien, répondant à mes questions, elle m'a dit qu'elle était allée en France, à dix-huit ans, et qu'elle y était restée dix ans, comme élève à l'Institut franco-chinois de Lyon. Elle a donc vingt-huit ans. Je donne ainsi son âge, parce qu'il rend plus remarquable la parfaite maturité d'esprit révélée par sa thèse. Elle a également bien voulu m'en remettre alors un exemplaire, dont je me suis empressé de prendre connaissance.

À travers la Chine actuelle

Certes, on peut comprendre André Gide autrement qu'il est, là, présenté. On peut même faire quelques réserves. Par exemple, estimer qu'on a renchéri sur la subtilité déjà grande de l'écrivain, qu'on l'a compliqué plus encore qu'il n'est complexe et qu'il y a, chez lui, sans doute, beaucoup plus de profond égotisme que l'« abnégation »^{p.114} qu'on a voulu y voir. Certaines choses semblent aussi un peu « tirées par les cheveux », tel le parallèle avec Proust.

Il n'en est pas moins vrai que cet « essai d'analyse » est une œuvre de valeur, qui, de plein pied, se met au niveau de notre esprit critique le plus délié, avec une connaissance de nos méthodes d'examen psychique et une maîtrise de notre langue véritablement stupéfiantes chez cette femme de provenance et de formation initiale si profondément étrangères.

À cet égard, tout serait à signaler dans les huit très copieux chapitres de cet ouvrage. Je pense cependant que celui qui traite de « Gide moraliste » doit être placé au premier rang. On y trouve, en une matière particulièrement fine, délicate, en phrases courtes, claires, pénétrantes, où il n'y a pas un mot à retrancher, une dissection que ne désavoueraient pas les meilleurs praticiens du scalpel littéraire.

André Gide, à qui l'auteur avait envoyé sa thèse, a répondu en disant qu'il ne s'était « jamais senti si bien compris ». Cette lettre, pleine d'une touchante gratitude, venant d'un tel écrivain, est, elle-même, d'un très vif intérêt.

Au cours d'une autre entrevue, alors que j'avais lu son étude si fouillée, et que je savais ainsi qu'elle connaissait tout de son auteur préféré, je lui ai posé la question, dont j'attendais avec curiosité la réponse :

— Comment vous est venue l'idée de ce sujet de thèse ? Vous a-t-il été suggéré par un de vos maîtres, ou bien l'avez-vous choisi uniquement de vous-même ?

— De moi-même entièrement, sans avoir reçu, ni sollicité, à ce sujet, le moindre conseil. Le^{p.115} premier livre d'André

À travers la Chine actuelle

Gide, qui m'était tombé entre les mains, *La Porte étroite*, m'avait plu infiniment. Voulant tout connaître de lui, j'ai ensuite lu les autres peu à peu.

— Vous connaissez ses mémoires ?

— *Si le grain ne meurt ?* Assurément vous avez vu que j'en parle dans ma thèse ; c'est même le dernier ouvrage d'André Gide que j'aie lu. Je sais que cet écrit a été vivement critiqué. Moi, j'en retiens surtout la première partie, celle où il parle de ses aspirations artistiques et littéraires. J'ai retrouvé aussi, dans le récit qu'il y fait de ses fiançailles, ce qui m'avait tant séduite dans *La Porte étroite*. Le reste m'a peu retenue. Peut-être, pour en juger complètement, faudrait-il être chrétienne.

Cette réponse m'a été faite du ton le plus simple, le plus naturel, le plus sincère, le plus sérieux, là où, sans doute, une femme de lettres de chez nous eût, suivant son caractère, rougi ou souri.

*

On perçoit mieux tout l'intérêt de ce cas littéraire, et, peut-on dire aussi, psychologique, si on sait quels sont exactement l'atmosphère et l'état des mœurs de la Chine, encore aujourd'hui. Cette atmosphère et ces mœurs sont celles du paganisme ancien. Et ce n'est d'ailleurs pas un des moindres charmes de ce pays passionnant que d'y avoir parfois l'impression d'être reporté dans le monde de la Rome des Césars. J'ai déjà noté cela à diverses reprises, bien que ce soit moins apparent, depuis la chute de l'empire, dans les villes où habitaient de nombreux Européens. Au surplus, je conseille de lire, à ce sujet, le roman ^{p.116} *Bijou de ceinture*, du sinologue et ancien consul de France en Chine, Ch. Soulié de Morant.

Il s'agit, naturellement, de l'immense peuple chinois et non de quelques familles européanisées, dans les grands centres, bien que là existe, au foyer même, l'antique coutume, parfaitement légale, du concubinat.

D'ailleurs, comme j'en ai recueilli la preuve partout où j'ai poursuivi mon enquête, l'esclavage, soi-disant supprimé, avant même la chute de

À travers la Chine actuelle

la dynastie, existe dans toutes les provinces, plus ou moins selon le degré de misère ou d'aisance de la population.

Il y a deux ans, lors de la famine du Chansi, les journaux dirent qu'on y vendait couramment les fillettes en bas âge au taux de trois à quatre dollars par tête. J'ai su de deux témoins oculaires, irrécusables, qu'à la même époque, dans la province du Soei-Yuen, au nord du Chansi, on vendait même les jeunes femmes et les garçons, beaucoup plus cher, il est vrai, que les fillettes de la province voisine. Cette vente était en quelque sorte légalisée par le fait que les autorités en prenaient inscription, afin de prélever une taxe de dix pour cent sur le prix versé par l'acheteur. Mes informateurs m'ont dit avoir vu un troupeau de ces femmes vendues escorté et surveillé par des soldats.

*

On comprend qu'il y ait une opposition complète entre la mentalité déterminée par un pareil état social et le monde moral, dit puritanisme, qui enveloppe étroitement la sensibilité et l'esprit de Gide, même après qu'il a cru s'en être libéré. Antinomie irréductible de l'obsession du péché, p.117 permanente chez l'écrivain protestant, et de ce que Mme Yang-Tchang-Lomine appelle très justement « l'état d'innocence », qui n'est autre chose que l'humble soumission à la nature.

Dès lors, comment expliquer qu'un livre tel que *La Porte étroite*, si imprégné de l'inquiétude chrétienne, ait pu plaire si vivement à une jeune Chinoise, bien qu'elle en ait pu mesurer toute la douloureuse erreur ? La thèse elle-même ne nous éclaire pas là-dessus. Peut-être faut-il attribuer ce fait à ce goût d'une extrême délicatesse de sentiments que l'on trouve dans beaucoup de petits contes chinois et qui, au dire d'Eckermann, dans ses « Entretiens », faisait les délices de Goethe. Ce n'est, après tout, qu'une contradiction de plus, dans le pays de tous les contraires, et Mme Yang-Tchang-Lomine, qui est une très fine psychologue, nous en donnera peut-être, quelque jour, la raison ¹.

¹ Lettre d'André Gide à Madame Yang-Tchang-Lomine :
12 janvier 1931,
Chère Madame,

À travers la Chine actuelle

@

Vous ne sauriez croire quel réconfort, quelle tranquille assurance m'apporte votre beau travail. Je le lis en rentrant de voyage (il m'attendait à Paris), aussitôt après un article de revue* qui s'intitule « Oraison funèbre pour André Gide », où l'auteur, à la suite de Massis et de quelques autres, tente d'établir et de prouver que j'ai vraiment cessé de vivre, si tant est que j'aie vraiment vécu. De sorte qu'il me semble renaître à travers vos pages et que je reprends conscience de mon existence grâce à vous. Votre chapitre V, en particulier, me ravit, et je ne pense pas m'être jamais senti si bien compris. « Chaque fois qu'il crée un personnage, il consent d'abord à vivre à sa place, etc... ». Et tout-ce qui précède et ce qui suit. C'est cela même que depuis si longtemps j'attendais qu'on dise, et qu'on n'avait encore, que je sache, jamais dit.

Et, dans le chapitre suivant, à propos de classicisme et de romantisme, le développement de ce thème subtil : « ... le personnage toujours insatisfait du déjà réalisé ». Et les remarques sur le style, avec les citations de Flaubert !

Mais que de choses il me faudrait louer encore dans votre étude ! Que j'aime cette affirmation si simple sur laquelle s'achève la première partie du dernier chapitre : « L'opposition entre deux points de vue ne signifie pas la discontinuité de la pensée ». Et la phrase par laquelle s'ouvre le paragraphe suivant ! Je crois que c'est l'explication la meilleure de ce qui me paraît si clair et qui reste, à mon étonnement, pour tant de gens encore, si obscur. Et la conclusion même où vous arrivez tout naturellement, je la crois profondément vraie**. Mais, pour en persuader les trop rares lecteurs qui pourront vous lire, que de préventions à vaincre ! Combien je vous sais gré de cette lumière que vous apportez sur mon œuvre ! Il me semble que c'est à un ami que j'écris, car, vraiment, le « merci » que je vous adresse vient de mon cœur.

André Gide.

* Les Cahiers mensuels.

** Cette doctrine de l'abnégation.

À travers la Chine actuelle

DANS LA CHINE DU SUD

Hong-Kong, métropole de la piraterie

@

p.121 Au mois de septembre, je quittai Pékin, pour Tientsin et Takou, où je m'embarquai sur un petit bateau de la ligne Dairen-Shanghai. Escale à Chéfou et Tsingtao ; quatre jours de traversée, dans le golfe du Petchili, sur les côtes du Chan-toung, enfin dans les eaux de la mer Jaune que traversent continuellement les cargos reliant la Chine centrale à la Chine du Nord et au Japon.

Après avoir passé de nouveau quelques jours dans le grand port du Wampoo, je prenais passage à bord du *Sphinx*, des *Messageries maritimes*, pour descendre à Hong-Kong, d'où je me proposais d'aller faire une rapide enquête sur la rébellion cantonnaise, dont on annonçait qu'une armée venait d'envahir le Hounan.

Nous sommes arrivés, au matin, dans l'immense rade anglaise. La température était encore d'une chaleur si lourde que, des appontements de Kowloon, où s'amarrent les grands courriers, tout n'apparaissait qu'à travers un voile de brume. Ayant confié mes bagages au steam-lunch d'un hôtel, j'ai pris le ferry-boat qui, en quelques minutes me transportait sur le quai de Hong-Kong.

Du large, ce quai, dont l'arc convexe s'étend sur une très longue distance, présente, à droite, une façade continue d'immeubles tout pareils, qui sont habités par les Chinois. Ces maisons, à trois étages et à profondes vérandas, p.122 régulièrement compartimentées, ressemblent, ainsi, à une colossale ruche. Cette uniformité est encore accrue et rendue plus singulière par les enseignes horizontales, couvertes de caractères mandarins, qui soulignent, d'une façon absolument identique, chacune de ces alvéoles.

Le ferry-boat vous dépose à une extrémité de cet interminable *bund*, dans le quartier du *business* international, non loin de l'arsenal maritime. Là, se trouvent les offices des banques, des compagnies de navigation, des grandes firmes d'import et d'export et les palaces-

À travers la Chine actuelle

hôtels. Ce sont d'énormes *buildings*, dont chaque *floor* pourrait donner place à deux étages. La véranda anglo-coloniale, de brique ou de pierre, en est toujours la principale caractéristique. Les chaussées étant étroites, par rapport à ces hautes et massives constructions, les voix et les moindres bruits, qui montent de ces sortes de tranchées, y frappent l'air avec une force particulière, en se répercutant.

Cela fait, sur les deux cents mètres plats que les Anglais ont gagnés sur la mer, une demi-douzaine de rues qui sont très mouvementées durant le jour, mais qui, se vidant, à la fermeture des bureaux, deviennent désertes, le soir, tous leurs occupants étant repartis, soit par le funiculaire, pour le Pic, soit dans leurs chaises à porteurs, pour regagner les villas, au flanc de la colline.

Il n'y a dès lors plus quelque animation que dans les bars des hôtels. On ne peut imaginer rien de plus morne. Cette atmosphère anglo-saxonne, en parfaite contradiction avec la vie exubérante des pays exotiques, n'est décidément pas favorable à la beauté des choses.

*

p.123 Mais il y a, heureusement, tout proche, le grouillement chinois ! une rue, la Queen's road, où se trouvent les plus riches magasins, les restaurants, les maisons de thé et les théâtres, attire particulièrement la foule indigène. C'est une très longue artère, la plus vivante de Hong-Kong, qui serpente à travers toute la ville et va se perdre du côté des docks, dans les fonds lointains de l'entrée de la rade.

Lorsque je suis sorti, à la nuit — ayant passé les heures chaudes à travailler dans ma chambre — une grande animation régnait dans cette voie bordée d'arcades. Au milieu de la chaussée et sous les arceaux, c'était une mêlée de torses nus. Dans l'universelle moiteur, le suint aigre des peaux jaunes saturait l'air, mélangé aux relents de l'opium, des baguettes de santal et de la colle de poisson, dont l'ensemble constitue le remugle particulier aux agglomérations célestes, durant l'été.

Bien que les habitations du type colonial anglais, à deux étages, creusés de galeries régulières — uniformes de bout en bout dans cette

À travers la Chine actuelle

artère centrale — n'aient qu'un médiocre caractère, sans les toits cornus, ni les orfèvreries que l'on voit même dans les concessions étrangères de Shanghai, le décor n'en est pas moins marqué au sceau profondément original de la descendance de Han. De tous les balcons de pierre pendent, sur la rue, de multicolores tablettes verticales, portant, chacune, des idéogrammes ; les plus belles, de laque noire et or, ou entièrement ^{p.124} dorée, encadrent les boutiques, rutilantes de lumière électrique.

Tout cela fait une ambiance étrange et une ornementation unique qui, en dépit de la plus plate architecture, transportent l'Européen très loin de son pays.

J'ai voulu revoir les quartiers qui sont étagés sur les premières pentes. On monte par Graham street, ou par les larges escaliers de Pottinger street, puis on suit la longue Hollywood road, pour aboutir enfin à la Queen's road West, par la Sai street ou la Tung street, au cœur du quartier le plus chinois de Hong-Kong.

Là, les maisons n'ont plus le type uniforme et trapu du centre de la ville. Faites de briques et de minces ferrailles, apparemment au meilleur compte, elles semblent très peu solides. Nombre d'entre elles, pour en éviter l'écroulement, doivent être étayées d'échafaudages de gros bambous qui font, sur les passants, des voûtes enchevêtrées. Les vérandas sont remplacées, à tous les étages, par des balcons que soutiennent, comme par miracle, des barres métalliques fort grêles. On ne peut s'imaginer tout ce qui s'amoncelle de choses hétéroclites sur ces espèces d'étagères extérieures : du linge à sécher, de la viande à cuire, des cages d'oiseaux et tout un pêle-mêle de meubles boiteux, de paniers, d'objets inutiles et sans valeur, mais que le Chinois conserve on ne sait par quel goût bizarre du bric-à-brac.

Au rez-de-chaussée, sur la rue — où grouille la populace, les hommes et les enfants nus jusqu'au bas-ventre, les tout petits, les fesses à l'air avec leurs culottes ouvertes au derrière — ce sont les habituelles rôtisseries étalant les canards laqués et les paquets de

À travers la Chine actuelle

saucisses de chien, les ^{p.125} éventaires de cuisines aux effluves rances et, dans des boutiques crasseuses, tout un petit commerce de foire aux puces — aux puces pesteuses — assez spécial à ce port qui est le refuge de toute la truanderie du Sud.

*

À l'époque des chaleurs surtout, Hong-Kong me rappelle invinciblement Naples. De la Queen's road en effet partent des rues qui, grimpant en escaliers les pentes d'une abrupte colline, évoquent les « gradoni » et les « vicoli », au-dessus de la Chiaia ou de la via di Toledo. Elles les évoquent d'autant plus qu'il y a, en bien des endroits, les mêmes voûtes de linges à sécher et d'identiques étalages qui envahissent la chaussée de leurs fruiteries, charcuteries, poissonneries et autres mangeailles.

Il y a aussi une pareille vie allègre, une égale liesse débraillée et joueuse. Et comme au bord du divin golfe, durant la belle saison, planent de tous côtés, au-dessus des toits, de grands cerfs-volants — là-bas, en forme de croix et de cœur de Jésus ; ici, reproduisant des bêtes fantastiques, dragons ou mille-pattes — que la brise de mer fait tanguer très haut, dans un ciel pur.

Le coin de la Sai street et de la Tung street notamment, plein de cris, de rumeurs, de boutiques truculentes, avec une rangée d'écrivains publics, assis derrière de petits bureaux, est une sorte de « larghetto » napolitain. Mais l'atmosphère est loin d'être la même. La douce joie de vivre, la franche passion et la bonhomie de la population parthénopéenne sont remplacées, ici, ^{p.126} par les étrangetés de la race inquiétante et mystérieuse entre toutes.

*

On n'a pas idée de la « mala vita » qui existe dans les ports de la Chine du Sud, particulièrement à Hong-Kong, où les sociétés secrètes et les bandes de pirates — très proches parentes — ont leur quartier général. Dans une telle ambiance, il n'est pas surprenant que la sécurité, ni la confiance ne règnent, en dépit d'une police anglaise

À travers la Chine actuelle

nombreuse et très active. Aussi les habitants prennent-ils, contre les pillards, toutes les précautions possibles. Toutes les vérandas sont par exemple séparées des vérandas voisines par des rosaces de longues pointes d'acier, acérées comme des poignards. Les poteaux d'électricité ou autres et les tuyaux d'écoulement des eaux, par lesquels on pourrait grimper aux étages, sont pareillement garnis d'infranchissables défenses. Cela fait une singulière impression sur le voyageur qui n'a vu pareille chose dans aucun autre pays au monde.

Le banditisme s'est, il est vrai, ces dernières années, étendu à la Chine entière, mais la piraterie a, de tout temps, existé dans ces parages de Hong-Kong, Canton et Macao. Les rivières du delta en ont toujours été infestées. Maintenant, les bandes ont porté leurs opérations jusqu'en haute mer. Les vapeurs, qui ont été piratés au large des côtes de Chine ne se comptent plus.

On sait comment les pirates agissent : ils embarquent, à Hong-Kong, une trentaine, sur le bateau qu'ils ont choisi et, une nuit, en mer, le revolver au poing, ils immobilisent les officiers et tout le personnel. Ils rassemblent les passagers ^{p.127} au salon, les fouillent, ouvrent leurs bagages, prennent tout ce qui leur convient et choisissent, parmi eux, les gens riches qui paieront rançon pour se libérer. Après s'être fait conduire à leur repaire de Bias bay, qui se trouve au long des côtes, au nord de la rade de Hong-Kong, ils laissent partir le bateau, ainsi délesté de tout ce qui avait de la valeur.

L'opération est simple et ne présente que peu d'aléas. Bias bay a bien été bombardé par des contre-torpilleurs anglais, mais ce n'est pour les pirates, qu'un point de débarquement. Le butin et les prisonniers sont emmenés à l'intérieur, hors de toute atteinte.

L'audace des pirates, encouragée par la réussite de toutes leurs expéditions, était devenu telle que l'on pouvait prévoir qu'ils s'attaqueraient, quelque jour, à un grand paquebot. Et de fait, au début de l'année dernière, le *d'Artagnan*, qui transportait une somme assez considérable, confiée par une banque, reçut, entre Shanghai et Hong-Kong, un sans-fil l'avisant de se garder, car il avait embarqué une

À travers la Chine actuelle

bande qui avait eu connaissance de cet envoi d'argent. On établit aussitôt une surveillance très attentive et des rondes fréquentes furent faites par des officiers armés de revolvers. Les pirates descendirent à l'escale, sans avoir osé tenter le coup, qu'ils auraient certainement réussi, si le bateau n'avait reçu aucun avertissement.

Comme nous parlions de cela, en déjeunant avec des officiers de la marine française, l'un d'eux me dit, d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux :

— Savez-vous que cette piraterie est une affaire à la tête de laquelle se trouvent de gros Chinois de Hong-Kong ? Présentée comme une entreprise ^{p.128} de navigation, elle est, affirme-t-on, fort bonne, financièrement, et ses actions, bien cotées, s'achètent dans toutes les banques chinoises et étrangères de la place.

Quelques jours plus tard, rencontrant le directeur d'une banque française, je lui répétai ce propos. Il reconnut, en souriant, qu'il était probablement exact, mais il ajouta qu'il n'était pas loisible, aux banquiers, de démêler la vraie nature d'une société de cette sorte.

Il paraît d'ailleurs qu'on pourrait en dire autant des « kidnappages » de Shanghai.

Ce sont-là choses de Chine !

*

L'atmosphère est certes, ainsi, très chinoise, mais cependant avec une note bien spéciale à Hong-Kong, port mondial et citadelle importante du « British Empire ». Bien plus que dans n'importe quelle capitale d'Occident, on s'y sent au centre du globe. Nulle autre part, les rivalités des peuples de toutes races n'apparaissent plus nettement. C'est un pôle politique et commercial ; on y a la vue la plus exacte de l'univers, des forces qui le composent et se heurtent, la lorgnette y est bien au point. Pour moi, j'en ai tellement l'impression qu'aussitôt débarqué, je suis dans un état de fièvre et de vibrance, pareil à une lame d'acier placée dans l'orbe d'une puissance magnétique.

À travers la Chine actuelle

La déconfiture du port que le boycott et les grèves des dockers célestes avaient fait descendre, pour le tonnage, du premier au dix-neuvième rang et que l'actuelle crise économique empêche de revenir au niveau antérieur, ne diminue pas ^{p.129} cette importance de belvédère, due surtout à la situation géographique.

À Paris, par exemple, et à Genève, on n'a rien compris au conflit qui va modifier la carte de la Chine. On a persisté à discuter sur un plan tout autre que celui où se meuvent les réalités d'Extrême-Orient. Une erreur de ce genre serait impossible à Hong-Kong.

C'est d'ailleurs — sauf Macao dont le Portugal a fait, ou laissé faire, une sorte de Monte-Carlo chinois — la plus vieille ville étrangère du « Far East ». Bien avant les grands ports ouverts du Nord, elle a été, pour la Chine, un laboratoire de modernisation. Il faut se rappeler que le chef du mouvement révolutionnaire des Taïpings est parti, de là, vers 1850, et qu'il se disait protestant, comme Sun-Yat-Sen, plus tard. C'est là, qu'en 1910, j'ai vu les premières têtes rasées sous des casquettes de voyage et les premiers costumes européens, très peu nombreux du reste et bien gauchement portés.

Hong-Kong joue aussi, vis-à-vis des Chinois de Canton, le même rôle de refuge que les concessions étrangères de Shanghai et Tientsin, pour les Chinois de Nankin et Pékin. Ceux-là mêmes qui paraissent en demander avec le plus de passion le retour à la Chine, sont les premiers à y accourir à la moindre alerte. Peu de jours avant mon arrivée, Wang-Ching-Wei y soignait une maladie diplomatique. Les choses s'étant arrangées pour lui, il est retourné à Canton, où j'irai surtout pour le voir et pour me rendre compte, de l'importance de la rébellion dont il est l'un des chefs.

@

Canton, ville réactionnaire

@

p.130 J'ai déjà indiqué les causes de la rébellion cantonnaise. Elle était uniquement dirigée contre un homme : Chang-Kaï-Chek, à qui on attribuait les projets ambitieux d'un nouveau Yuan-Chi-Kaï. J'ai dit également que Hou-Han-Min — qui s'était opposé à la Convention du peuple, parce que, telle qu'elle était constituée, elle ne devait servir qu'à accroître les pouvoirs du généralissime et à consolider sa dictature — avait été arrêté et mis sous la surveillance de soldats. Le ministre des Communications, Sun-Fo, fils de Sun-Yat-Sen, s'était enfui à Shanghai, où il avait rejoint Eugène Chen et tous deux étaient partis pour Canton. Là, ils devaient retrouver Wang-Ching-Wei et former, avec lui et avec le gouverneur du Kouangtoug, général Cheng-Chi-Tang, un gouvernement indépendant de celui de Nankin. La démission de C. C. Wou, l'ambassadeur à Washington — qui semblait devoir éloigner l'Amérique de la cause de Chang-Kaï-Chek et dont on attendait aussi l'arrivée dans la métropole du Sud — donnait encore plus d'importance à cette sécession.

Mais, dès le début, les zizanies et les rivalités de la Chine du Nord se reproduisirent dans le Sud. Wang-Ching-Wei notamment trouva un ennemi en la personne de Kou-Ing-Feng, ancien secrétaire général du gouvernement nationaliste, p.131 qui, le premier, avait quitté Nankin, pour venir à Canton, et avait décidé le général Cheng-Chi-Tang à proclamer l'indépendance. C'est l'hostilité de ce personnage qui avait décidé Wang-Ching-Wei à aller se soigner à Hong-Kong. Le général de la « division de fer », Chang-Fa-Kouei, ayant dit qu'il ne marcherait contre Nankin que si Wang-Ching-Wei était rappelé, ce dernier était revenu à Canton.

Il faut dire, entre parenthèses, que ces deux hommes, Chang-Fa-Kouei et Wang-Ching-Wei, avaient participé ensemble à la tentative des Bolcheviks russes de reprendre Canton, au mois de décembre 1927, tentative au cours de laquelle la capitale méridionale avait été en partie

À travers la Chine actuelle

incendiée et avait vu couler des flots de sang. Quand le général Kouangsinais, Li-Chi-Sen, reprit la ville aux communistes, les habitants élevèrent une stèle où la conduite, en cette circonstance, de Wang-Ching-Wei et Chang-Fa-Kouei était stigmatisée. Cette stèle venait du reste d'être enlevée à la demande de Wang-Ching-Wei.

Ce qui donne une idée de l'imbroglie de ces luttes chinoises, où les convictions politiques n'ont aucune part, c'était de voir, en 1931, les généraux du Kouangsi : Li-Tsung-Jen et Peï-Chun-Hsi, anciens collègues de Li-Chi-Sen, alliés à Wang-Ching-Wei, celui-là même qui avait demandé, à la session du Comité central exécutif d'août 1928, qu'on leur enlevât l'administration de leurs fiefs provinciaux.

Quoiqu'il en soit, quand j'arrivai, à Canton, au mois de septembre dernier, l'accord était enfin réalisé et l'on annonçait que les premières divisions du Sud venaient d'entrer au Hounan. Singulières troupes d'ailleurs dont je vis certaines ^{p.132} rassemblées sur le grand quai de la rivière des Perles, au moment où elles allaient partir. Sur vingt hommes faits, il y avait une moyenne de cinq à six gamins de 14 à 15 ans, qui avaient peine à porter leur fusil. Tous avaient la tenue de campagne qui consistait en une couverture roulée en sautoir, avec un grand chapeau conique, en osier, pour le soleil et la pluie. J'avais pareillement vu, au mois de juin à Kiukiang, des soldats de ce genre, mais moins nombreux tout de même, dans les régiments qui débarquaient des steamers de la *China Merchants*, pour aller guerroyer contre les armées communistes du Kiangsi.

*

Canton passe à tort pour être la ville rebelle par excellence. Il est vrai que les notabilités révolutionnaires furent toujours, et continuent d'être, cantonnaises, mais la population elle-même, pour si effervescente qu'elle soit, est définitivement dégoûtée de la révolution. Elle en a trop vu et en a trop souffert. Déjà, en octobre 1911, elle n'adhéra au mouvement que lorsqu'il eut triomphé sur le Yang-Tsé et à Shanghai.

À travers la Chine actuelle

C'est une cité de commerçants, assez frondeurs peut-être, mais auxquels l'intérêt de leurs affaires fait préférer l'ordre et la tranquillité aux bouleversements politiques. Or, depuis la sécession d'avec le Nord, en 1917, elle est devenue la proie des agitateurs et des aventuriers révolutionnaires. Depuis, les pires malheurs se sont abattus sur elle. Elle a souffert des luttes entre les rivaux qui se la disputaient, tour à tour saccagée par les soldats des uns et des autres. Elle a subi l'occupation de troupes mercenaires ^{p.133} pillardes, venues du Kouangsi et du Yunnan, à la solde de ses divers tyrans.

La période la plus mauvaise de Canton aura été celle où, Sun-Yat-Sen s'en étant définitivement emparé, il devint la capitale de la révolution. Nul régime n'avait, en effet, aussi lourdement pesé, sur une ville, que celui qui lui fut imposé par ce disciple de Lénine, entouré d'un état-major russe venu de Moscou. À partir de ce moment, il connut la soviétisation des services publics et le syndicalisme ouvrier bolchévisant.

Il subit aussi les exploits d'une municipalité communiste qui, sous le prétexte d'ouvrir des voies nouvelles, expropriait sans aucune indemnité les propriétaires d'immeubles. Les terrains, ainsi rasés, étant lotis, devaient être rachetés, pour y édifier d'autres constructions. Ce même système d'expropriation sans indemnité a d'ailleurs été employé par le gouvernement de Nankin, pour la fameuse route qui conduit au mausolée de Sun-Yat-Sen.

Il eut enfin à souffrir des exactions d'un ramassis de pirates venus grossir les rangs de l'armée rouge.

Les associations, excédées d'une situation si intolérable, organisèrent une milice de défense. Elles obtinrent même, de Sun-Yat-Sen, l'autorisation de faire venir des armes, mais lorsque ces armes arrivèrent, Sun-Yat-Sen, manquant à sa parole, s'en empara. Cette petite armée des marchands fut ensuite anéantie par les forces gouvernementales et tout un grand quartier de négoce fut, en punition, livré aux flammes.

À travers la Chine actuelle

Après, ce fut une grève de deux ans qui, entretenue par des piquets spéciaux armés, ruina le commerce cantonnais.

p.134 Sun-Yat-Sen étant mort, Chang-Kaï-Chek, qui était alors un pur révolutionnaire, prit la suite sans aucun changement.

Canton ne put respirer que lorsque, sous les ordres de ce général et de son état-major russe, l'armée rouge partit pour le Nord, à la conquête du Yang-Tsé.

Tout cela explique à merveille le massacre de communistes que la population fit, après la tentative manquée de ceux-ci, en décembre 1927. Et c'est ce qui permet d'affirmer qu'il n'est présentement pas de ville, en Chine, moins révolutionnaire que cette métropole du Sud.

*

En 1927, le nouveau Canton m'avait tellement déplu que j'avais décidé de n'y revenir jamais, à moins que des événements ne m'y contraignissent. Je m'étais tenu parole, l'année suivante, en 1928, mais, cette dernière fois, la rébellion cantonnaise me forçait à y retourner.

Avec quelle ivresse, autrefois, dès mon arrivée, je montais en chaise et m'enfonçais — mes porteurs criant à pleine gorge — dans cette ville, alors unique au monde ¹.

L'attrait incomparable de Canton, c'était que, malgré ses vieilles relations avec les pays étrangers, malgré le nombre de ses habitants qui y étaient allés et qui en étaient revenus, il était resté, par sa fidélité aux formes les plus traditionnelles de la vie des Célestes, une ville profondément chinoise, la plus chinoise peut-être p.135 des villes de la Chine. Je ne m'étais jamais blasé sur l'impression de prodigieux éloignement dans l'espace et dans le temps, que cette étonnante cité donnait, chaque fois, à celui qui arrivait. Je ne saurais dire quel était mon plaisir, lorsque j'apercevais, du pont supérieur du bateau qui m'apportait, l'énorme entassement grisâtre de ses maisons aux angles relevés, d'où émergeaient, comme les gardiens d'un immense troupeau, les massives

¹ Voir les descriptions de Canton dans [Scènes de la vie révolutionnaire en Chine](#) (Plon).

À travers la Chine actuelle

tours des monts-de-piété, les hauts miradors des veilleurs d'incendie et l'aérien enchevêtrement de ses balustrades de bambou.

Certes, tout n'était pas beau à voir et il fallait souvent se boucher les narines. On passait par les plus violents contrastes de délicatesses et d'horreurs qui sont du reste une caractéristique de la Chine entière. Mais ce qui emportait tout, c'était l'extraordinaire vitalité de sa population. Les plus dures traverses : les massacres, le pillage, l'incendie, les pires catastrophes, ne l'abattaient pas longtemps. Au moment d'une crise, les boutiques se fermaient ; beaucoup de marchands s'enfuyaient à Macao ou à Hong-Kong. Une stupeur pesait sur les quartiers déserts, la rivière, elle-même, devenait silencieuse. La tourmente finie, les fuyards rentraient, les magasins s'ouvraient de nouveau. La vie reprenait partout, aussi grouillante, aussi allègre, que s'il ne s'était rien passé.



Canton : le nouveau quai.

Tout cela est bien changé. On a percé de tous côtés, de larges rues, où s'élèvent des maisons sans aucun caractère et qui, déjà, bien que de construction récente, sont délabrées et paraissent vieilles. Les tablettes

À travers la Chine actuelle

laquées, couvertes ^{p.136} d'idéogrammes, ont disparu. En revanche, on voit, devant certains étalages, imités des nôtres, de grands dessins qui semblent extraits de nos journaux de modes. Les Chinois, eux-mêmes, paraissent dépaysés, désaffectés, dans ce nouveau milieu, de partout et de nulle part, d'une banalité hideuse.

Comme on regrette les rues étroites de jadis, si bien abritées du soleil par des nattes ou par d'ingénieux assemblages d'écaillés tamisant la lumière. Et le pittoresque inouï de la foule qui se pressait dans ces couloirs, où les boutiques — avec l'autel des ancêtres et les baguettes de santal se consumant dans la niche de l'entrée — étaient décorées comme des chapelles !

On a beaucoup de peine à trouver ce qui persiste des rues d'autrefois. J'ai pourtant fini par déboucher dans celle des « Bois noirs », où se confectionnent toujours les meubles en bois de rose. Je l'ai suivie ; puis, une autre rue, où sont des dessinateurs de kakémonos et des fabricants d'enseignes laquées. Mais ce n'était plus l'atmosphère d'autrefois ; cela sentait l'abandon. Le mouvement s'est porté maintenant dans les voies nouvellement ouvertes. Aussi, les chaises à porteurs, auparavant si nombreuses et qui étaient le seul mode de locomotion, ont disparu, cédant la place aux automobiles et aux rickshaws.

Canton n'est plus qu'une ville bâtarde, sans le monstrueux débordement de Shanghai ; c'est une espèce de Singapour qui ne mérite plus qu'on se détourne de sa route pour le visiter.

*

Quant à moi, étant surtout venu pour voir ^{p.137} Wang-Ching-Wei, je lui fis parvenir une demande d'audience. Il m'envoya un rendez-vous pour le samedi suivant. Le lendemain, contre-ordre. Son secrétaire était venu expliquer, à mon obligeant intermédiaire, que Wang-Ching-Wei, pris par une réunion imprévue, ne pourrait causer avec moi que le lundi. Je fis dire que, ce jour-là, je ne me trouverais plus à Canton et que je serais désolé de partir sans avoir vu l'homme d'État que l'on

À travers la Chine actuelle

considère comme le chef du gouvernement dissident, à moins qu'il n'avançât notre entretien et voulût bien me recevoir, le dimanche. La réponse fut favorable et je fus invité à me rendre, à 4 heures après midi, à son domicile privé.

On sait que la rébellion avait pour cause l'hostilité contre la personne même de Chang-Kaï-Chek. Les chefs du mouvement cantonnais avaient demandé la démission du généralissime-président et menacé, au cas de refus, de faire marcher leurs troupes contre Nankin. Cinq mois après la scission, les armées sudistes venaient en conséquence d'envahir le Hounan. Chang-Kaï-Chek, déjà occupé par la campagne contre les communistes, au Kiangsi, avait pris ses dispositions pour opposer, à ce nouvel adversaire, ses meilleures divisions, dressées par des officiers allemands, et tenues, jusque-là, en réserve. On disait d'autre part qu'il était disposé à donner sa démission de Président, mais qu'il entendait conserver le commandement des armées nationales.

Telle était, à cette époque-là, la situation.

Par son passé, nul ne pouvait être plus opposé au généralissime que Wang-Ching-Wei. C'est pourquoi je tenais particulièrement à avoir son opinion sur les intentions prêtées à ^{p.138} Chang-Kaï-Chek et sur la politique du gouvernement de Nankin.

À l'heure indiquée, je me rendis donc, en automobile, par d'interminables boulevards, récemment percés, à son domicile personnel, proche de la pagode aux cinq étages, devenue musée.

L'auto s'arrêta sur le boulevard, au coin d'une petite rue, en déblai, isolée et déserte. J'arrivai ainsi, à pied, devant une modeste habitation, précédée d'une petite cour, dont la porte était close. Je sonnai ; un boy ouvrit un guichet par lequel je lui passai ma carte qu'il emporta. Quelques minutes après, il revint, me fit entrer et marcha devant moi. Il avait un revolver au côté et il était ceinturé de cartouches. Il m'introduisit dans un salon où Wang-Ching-Wei, escorté de son secrétaire, Cheng-Chung-Ming, vint aussitôt me rejoindre.

À travers la Chine actuelle

Wang-Ching-Wei était vêtu d'une robe de soie blanche. C'est un homme de haute taille, paraissant avoir trente-cinq ans, mais qui en réalité en a environ quarante-cinq. Ce n'est pas le jeune éphèbe rougissant que l'on a dit. Sans doute il a cette politesse souriante et comme un peu gênée du Chinois, mais son visage reprend tout de suite après les premières salutations, une expression sérieuse et même dure. On songe alors qu'en 1910, étant étudiant et connu, à ce moment-là, sous le nom de Wang-Chao-Ming, il lança une bombe sur le régent, qu'il fut condamné à la détention perpétuelle et ne fut délivré que par la révolution de 1911. On pense aussi qu'après la mort de Sun-Yat-Sen, il fut le président du gouvernement extrémiste de Canton, puis celui du gouvernement rouge de Hankéou, et qu'enfin il s'associa aux bolcheviks russes, pour la p.139 reprise éphémère de Canton, dont il est parlé plus haut.

Ayant assez longtemps vécu à Paris, il comprend bien notre langue, mais craignant sans doute de mal exprimer sa pensée, il se sert d'un interprète. C'est son secrétaire, Cheng-Chung-Ming, docteur ès-lettres de nos facultés, qui remplit ce rôle.

Voici l'essentiel de la conversation qui s'engagea, à l'aide de ce truchement :

— Les journaux prétendent que Chang-Kaï-Chek serait décidé à démissionner de la présidence du gouvernement, mais qu'il veut garder le commandement de l'armée. Croyez-vous qu'il y ait là une base possible pour l'entente avec Nankin ? Accepteriez-vous cette solution ?

— Non, nous exigeons une démission totale. Nous n'acceptons pas plus Chang-Kaï-Chek comme généralissime que comme président.

— Dans un entretien que j'ai eu avec le ministre des Affaires étrangères, C. T. Wang, il a reconnu que cette question de personne, seule, séparait les chefs de Canton, de Nankin. Mais il a ajouté qu'on ne pouvait pas vous donner satisfaction

À travers la Chine actuelle

là-dessus, parce que Chang-Kaï-Chek était indispensable au gouvernement et qu'on n'avait personne pour le remplacer.

— C'est là un langage de vieux mandarin. On nous a pareillement déjà dit autrefois que Yuan-Chi-Kaï était indispensable ; puis, l'homme nécessaire a été Ou-Peï-Fou, etc...

— Et C. T. Wang, lui-même, le conserverez-vous comme ministre des Affaires étrangères, si vous triomphez et si vous prenez le pouvoir à Nankin ?

— Pouiaou (je n'en veux pas).

p.140 Wang-Ching-Wei à prononcé ce mot chinois en l'accompagnant d'un geste énergique de la main.

Comme j'exprime un doute que Chang-Kaï-Chek abandonne son commandement militaire, il me dit que, dans ce cas, les Cantonais construiront, aux frontières du Kouangtong, des fortifications et qu'ainsi abrités, on attendrait une démission inévitable. Si, par contre, le généralissime se retirait, on réunirait, à Nankin, un nouveau congrès national Kuomintang, dont les délégués seraient élus au suffrage universel, en comprenant les illettrés et les femmes.

— Nous voulons, conclut-il, établir un régime véritablement démocratique à la place de la dictature militaire.

*

Au moment où j'allais me retirer, Wang-Ching-Wei me demanda si je n'avais pas de nouvelles de l'agression japonaise qui s'était produite, la veille, à Moukden. Je lui répondis que j'ignorais tout de cet événement, n'ayant pas vu les journaux anglais de Hong-Kong. Il me dit alors qu'il avait reçu, dans la journée, plusieurs dépêches de Tientsin à ce sujet.

Le lendemain, de retour dans la colonie anglaise, je lus, en effet, dans les journaux, le compte rendu de cette attaque qui, bien que sérieuse, ne laissait pas prévoir toutes les suites qu'elle aurait pour la Chine.

À travers la Chine actuelle

Depuis lors, on a vu la retraite de Chang-Kai-Chek et du gouvernement de Nankin, celle du généralissime — comme nous l'avons déjà dit — certainement très délibérée et calculée par ses conseillers habituels ; on a vu les Cantonais ^{p.141} prendre le pouvoir : Sun-Fo, à la présidence du Conseil, Eugène Chen, aux Affaires étrangères ; on a vu également ces deux derniers donner leur démission ; on a vu enfin Wang-Ching-Wei — en pleine contradiction avec les déclarations qu'il m'avait faites et avec tout son passé — s'allier avec Chang-Kai-Chek, tandis que Hou-Han-Min est resté à l'écart à Hong-Kong. Que ne verra-t-on pas encore !

Il serait peut-être hasardeux de vouloir tirer des déductions de ces quelques faits. Répétons seulement que les choses de la politique chinoise n'ont pas le contour net et précis qu'elles ont chez nous. Il n'y a jamais rien de définitif. L'alliance du jour n'existe plus le lendemain ; les engagements pris sont sans valeur. C'est la manière à transformation propre à la nature protéique des Célestes. Tout est fugace, flottant, uniquement déterminé, sans aucun scrupule, par l'utilité la plus réaliste du moment.

Ces caractéristiques sont générales en Chine ; elles sont du Sud comme du Nord et de Canton comme de Nankin et Pékin.

L'erreur des Européens d'Occident est de vouloir envisager tout cela sous l'aspect d'une opposition de doctrines.

@

DIVERSES QUESTIONS CHINOISES

Le nouveau dieu de la « Jeune-Chine »

@

p.145 Sun-Yat-Sen a été divinisé par les Chinois. Ils ne se sont pas contentés de le ranger parmi les 500 génies auxquels des pagodes sont élevées. Ils lui ont construit, sur la colline Pourpre, à Nankin, un très beau temple, où son corps a été transporté et qui est desservi par une magnifique route de 15 kilomètres. Son portrait est accroché dans toutes les salles officielles et il préside également aux audiences de tous les tribunaux de Chine.

Tous les lundis, les membres du gouvernement de Nankin se réunissent devant son effigie, on lit son testament et celui qui préside la réunion — le général Chang-Kai-Chek, lorsqu'il était présent dans la capitale — prononce un discours qui prend la valeur d'un prêche. La même cérémonie a lieu, le même jour, dans toutes les universités et toutes les écoles du pays. Cela se termine par les trois inclinations rituelles à son image, au bas de laquelle sont disposés, sur une table, des mets de toutes sortes et se consomment, dans un brûle-parfums, des pastilles odoriférantes.

Sun-Yat-Sen est révééré à l'heure actuelle par le peuple le plus nombreux de la terre. On peut dire que c'est une aventure inouïe et sans précédent, car, en somme, il a vécu parmi nous. Personnellement, j'ai passé, avec lui, toute une soirée, à Hanoï, où il s'était réfugié, avant la p.146 Révolution. Et j'en ai donné un portrait que je retrouve, cité par le père d'Elia, dans la préface de sa traduction des *San Min Chou y* :

« Vêtu à l'européenne, disais-je, les cheveux coupés court, il ressemblait, avec ses pommettes saillantes et sa tête un peu forte, bien plus à un Japonais qu'à un Chinois. Sa physionomie frappait tout de suite par une extraordinaire impassibilité, une extrême condensation de ténacité et d'énergie. C'était un de ces visages impénétrables, comme murés, derrière lesquels on sent une pensée que rien ne peut

À travers la Chine actuelle

distraire d'elle-même, un de ces caractères qu'aucun acide ne peut mordre.

On le connaissait donc fort bien et ses disciples les plus proches ne se gênent pas pour parler de ses faiblesses. S'il était désintéressé et n'a pas fait, comme son fils, Sun-Fo, une grande fortune, c'est qu'il n'en avait nul besoin, ayant toujours été entretenu par la caisse du parti. Ce n'était pas non plus un ascète. Ses fidèles rappellent volontiers qu'il répudia une première femme, en faveur de sa secrétaire, dont il eut vite assez, parce qu'elle était, confiait-il, trop grasse, et qu'il maria à un autre de ses secrétaires, pour s'occuper de l'actuelle Mme Sun-Yat-Sen.

Ces histoires de concubines sont parfaitement normales en Chine, mais il n'y a tout de même rien, dans tout cela, ni d'un saint, ni d'un thaumaturge, ni même d'un être très supérieur à ses semblables. Il y a simplement un agitateur extrêmement tenace, qui a toujours su exploiter l'amour-propre particulièrement vif, et attiser la haine, également remarquable, de ses compatriotes.

*

p.147 Quand je le vis, à Hanoï, il m'exposa son programme : révolution raciale, révolution politique, révolution sociale, qui sont devenus les fameux « Trois principes ».

À ce moment-là, la révolution raciale consistait uniquement à renverser la dynastie mandchoue. Il affectait alors de professer de la sympathie pour les Européens, qui, un peu naïvement — étant donné l'état moyenâgeux et xénophobe auquel la révolution a abouti — à son passage à Paris et à Londres, lui avaient fait don pour son œuvre de libération, de douze millions de francs.

Depuis, dans les *San Min* — que le traducteur a appelé : *Triple démisme* — au chapitre du démisme racique, Sun-Yat-Sen a remplacé les Mandchous, abattus, par les étrangers qui, affirme-t-il, oppressent et exploitent son pays, auquel ils ont imposé des « traités inégaux », dont il faut absolument que les Chinois se libèrent.

À travers la Chine actuelle

Comme tout le reste de l'ouvrage, cette partie est pleine d'affirmations fausses et de vues puérides. Par exemple, il énumère, d'une façon arbitraire, les bénéfices réalisés par les diverses activités étrangères. Les banques, dit-il, par les billets, les chèques et les dépôts, réalisent cent millions de dollars par an. Les compagnies de navigation, autant. Si on ajoute les chemins de fer et entreprises privilégiées, cela fait un milliard deux cents millions par an et, dans dix ans, ce seront douze milliards de dollars.

« En allant de ce pas, écrit-il, la Chine sera exterminée en p.148 moins de dix ans, même si les hommes d'État étrangers ne faisaient que dormir toute la journée.

Il se garde bien de dire que toutes ces choses, créées par les étrangers, ont enrichi de très nombreux Chinois et qu'elles ont apporté, à tous, les bienfaits de notre civilisation, qu'ils n'auraient, sans cela, vraisemblablement pas connus. Il ne dit pas davantage que les dépôts dans les banques étrangères sont surtout des dépôts de Chinois, parce que ceux-ci estiment que leurs capitaux y sont beaucoup plus en sûreté que dans les banques indigènes.

Après avoir ainsi excité la colère de ses compatriotes, il les flatte. Il estime qu'il sera très facile, pour eux, d'égaliser les Européens.

« Jusqu'ici, affirme-t-il, faire voler des avions était considéré comme la chose la plus difficile ; or, voici que nous avons des aviateurs chinois. Si les Chinois ont pu apprendre à voler, quelle autre chose leur sera-t-il difficile d'apprendre ?

Mais ce n'est pas voler qui est difficile, c'est d'avoir trouvé l'appareil, le moteur, les perfectionnements continus, et d'avoir eu, les premiers, l'audace de s'élancer dans le ciel. De cela, bien entendu, pas un mot.

Dans le démisme politique, il les flatte encore, après s'être vanté, lui-même, d'avoir, seul, trouvé la solution du problème démocratique. Cette solution consiste à joindre, à nos trois pouvoirs : judiciaire, législatif et exécutif, les deux pouvoirs qui existaient dans la vieille Chine impériale : le pouvoir d'examen et le pouvoir de censure ou de dénonciation.

À travers la Chine actuelle

« La Chine, déclare-t-il, dotée d'un ^{p.149} gouvernement pareil, sera vraiment la première nation du monde ; alors elle sortira de son obscurité et fondera un monde nouveau sur le globe terrestre.

Elle n'en prend guère le chemin, bien qu'elle l'ait, ce gouvernement, depuis plusieurs années.

Son démisme économique, ou socialisme, est original, mais utopique, en Chine, plus que partout ailleurs. Il consiste après avoir évalué tous les biens, à faire retourner à l'État, au cours des années qui suivent, la plus-value.

Tout cela est uniquement théorique et sans application possible, dans un pays où il faudrait d'abord faire établir un cadastre qui n'y existe pas et où les gens cachent soigneusement ce qu'ils possèdent, parce qu'ils ont une juste méfiance des fonctionnaires, plus avides encore que les mandarins d'autrefois.

On trouve dans les *San Min* beaucoup d'allégations très hasardées. Ainsi, lorsque Sun-Yat-Sen prétend que la Chine est le seul pays dont la population n'augmente pas, et que, si on n'y veille, elle sera, dans l'avenir, submergée par les puissances européennes, dont la population ne cesse de grandir.

Il revient là-dessus à tout instant, dans son ouvrage. Il va même jusqu'à prétendre que cette stagnation est due à l'oppression économique étrangère, qui empêche tout progrès en matière d'hygiène. Ceux qui ont tant soit peu vécu dans des centres de Chine autres que les concessions étrangères sont fixés sur ce point. Ils savent, par exemple, que les épidémies, qui se renouvellent à peu près tous les ans, sont dues aux coutumes invétérées des Chinois, plus encore qu'à la malpropreté dont ils s'accommodent fort bien.

^{p.150} Dans un ouvrage sur Sun-Yat-Sen, M. Wou-Sao-Fong, docteur en droit, diplômé de l'École des Sciences politiques, donne cette interprétation qui n'a rien à voir avec notre souci de la vérité :

À travers la Chine actuelle

« Dans le fond de sa pensée, dit-il, Sun-Yat-Sen voulait simplement détruire l'erreur des Chinois dormants qui pensent que la race chinoise, favorisée, subsistera éternellement. L'exagération, dans la façon de parler, est très utile pour atteindre ce but. ¹

Au cours d'un rapport à la Société américaine de Géographie, qui mérite certainement plus de créance, M. W. H. Mallory écrit :

« La population de la Chine tend à augmenter plus rapidement que les moyens de la faire vivre, et cette augmentation n'est arrêtée que par les famines, la maladie et les guerres... Il n'est pas d'autre solution au problème des famines que la restriction volontaire du nombre des naissances.

Jamais Sun-Yat-Sen ne reconnaît le travail fait par les étrangers dans son pays. Parlant des chemins de fer, pour les préférer à ceux du Japon, et prenant, pour terme de comparaison, les lignes Shanghai-Nankin et Pékin-Hankéou, il passe sous silence que ces lignes furent construites entièrement par les Européens et à leurs frais, pour en attribuer le mérite à la Chine.

D'autres affirmations sont absurdes et semblent s'adresser à un peuple d'enfants. Quand il explique notamment que les hommes étaient, à l'origine, poilus comme les bêtes et qu'ils se sont débarrassés de leur fourrure naturelle, à p.151 mesure qu'ils se civilisaient. Les Chinois, dit-il, étant ceux qui ont le système pileux le moins abondant, sont donc les plus civilisés.

On croit rêver à lire des billevesées pareilles.

*

Le culte de Sun-Yat-Sen est néanmoins si fortement établi chez les Chinois que, pour les choses les plus sérieuses et qui mériteraient réflexion, abdiquant tout esprit d'examen, ils s'en remettent

¹ *Sun-Yat-Sen, sa vie et sa doctrine*, p. 76. Aux Presses universitaires de France.

À travers la Chine actuelle

aveuglement à ce qu'il a décidé. Ainsi, pour le choix de Nankin comme capitale, qui, avec l'actuel conflit sino-japonais s'est révélé si mauvais que l'on a dû transporter le siège du gouvernement à Honanfou.

L'énorme succès du *Triple Démisme* — qui doit être commenté dans toutes les écoles, y compris celles qui sont dirigées par les missionnaires — ne prouverait que le manque d'esprit critique des Chinois, si ceux-ci n'étaient préoccupés de tout autre chose que de la valeur intrinsèque de cet ouvrage. L'auteur connaissait bien la « Jeune Chine », puisque aussi bien c'est lui qui l'avait faite. Il lui a dit avec force ce qu'il fallait lui dire. Il a flatté sa vanité, en lui promettant la première place dans le monde, et il a excité sa passion anti-étrangère à l'aide de la formule des « traités inégaux ».

La « Jeune Chine » n'attendait pas autre chose de son maître et comme, excessive en tout, elle ne fait rien à demi, elle l'a déifié.

La politique du Vatican et les missions catholiques

@

p.152 On connaît la politique du Vatican, qui consiste à s'accommoder, dans tous les pays, avec les idées qui y ont cours, tant qu'elles ne sont pas trop en contradiction avec les dogmes essentiels de l'Église catholique. Cette politique, à l'égard de la Chine, a été définie dans un message du pape, du 1^{er} août 1928, dans lequel il se félicite de *la fin de la guerre civile et il recommande le respect et l'obéissance aux autorités légitimement constituées*. Le moins qu'on en puisse dire, aujourd'hui, c'est qu'en écrivant cela, sa Sainteté Pie XI était bien mal informée sur le véritable état de la Chine.

En conformité avec cette politique, le pape a consacré treize évêques de race chinoise, commençant à réaliser ainsi le projet de création d'un clergé uniquement indigène.

Le Vatican paraît même avoir adopté, dans la lutte diplomatique actuelle de la Chine et des Puissances, le point de vue des « Jeunes Chinois », qui est le suivant :

La Chine, par suite de sa faiblesse, a été victime des nations étrangères, qui lui ont imposé des traités inégaux, l'ont exploitée de toutes manières, ont introduit l'opium, etc... Les missionnaires peuvent compter sur l'esprit libre, généreux et éclairé du peuple chinois. Le principal obstacle à leur œuvre est précisément la p.153 propagande intéressée dont ils sont couverts. Dès que cette protection inquiétante leur aura été retirée, l'évangélisation recevra une impulsion inouïe.

Faisant allusion à cette manière de voir erronée et à ces fallacieuses espérances, M. Paul Claudel, qui a fait une grande partie de sa carrière en Chine, écrivit au directeur du *Bulletin des Missions*, à Lophem (Belgique), — partisan d'un clergé uniquement indigène — cette chose si juste, sur les Chinois :

« Il n'y a pas de peuple plus séduisant et plus doué dans l'art de décevoir.

À travers la Chine actuelle

Pour moi, j'ai interrogé tous les missionnaires rencontrés au cours de mon voyage, et je dois dire qu'en approuvant la nomination d'évêques indigènes, « très dignes prêtres », à certains vicariats, et en se défendant de soutenir une thèse quelconque, ils estimaient dangereux, pour la foi elle-même, de la remettre entièrement entre les mains d'un clergé chinois.

*

Il ne s'agit pas d'une rivalité d'ordres religieux, comme celle qui sépara, jadis, les jésuites et les dominicains, sur la question du rite des ancêtres, que les premiers jugeaient pouvoir coexister avec la religion chrétienne et dont les seconds firent condamner le principe par Rome. Ce sont des vues tout individuelles et je dois dire que ceux qui les soutiennent, avec la délégation apostolique, sont très peu nombreux. Les lazaristes notamment leur sont extrêmement hostiles ; et cependant c'est un lazariste, le père Lœbbe, de nationalité belge, qui s'est fait ^{p.154} connaître comme le plus ardent champion de la politique vaticane. Il a d'ailleurs poussé la sinophilie jusqu'à se faire naturaliser Chinois.

Lors du conflit de la concession française de Tientsin, relatif au pont conduisant à la cathédrale, dont il était le curé, il prit bruyamment parti contre nous. Il fonda le journal *Y Ché pao*, qui existe encore et est nettement francophobe.

Un autre prêtre, le père Garnier, curé également dans le Hopéi, a écrit alors un livre, *Le Christ en Chine*, hostile au projet d'un clergé uniquement chinois, préconisé par le père Lœbbe. Celui-ci étant soutenu par le délégué apostolique, Mgr Costantini, le père Garnier dut rentrer en France, comme opposé aux plans de la papauté en Chine.

Ces plans rencontrèrent un défenseur fougueux en la personne de Mgr Fourquet, évêque de Canton, qui, en 1930, vint à Pékin, chargé, par la délégation apostolique, d'enquêter sur l'administration du vénérable évêque, Mgr Jarlin, dont il s'agissait d'obtenir la démission. On prétend que Mgr Fourquet resta plus de quarante jours dans l'ancienne capitale, sans se croire tenu à la moindre visite à la légation de France.

À travers la Chine actuelle

Son siège était d'ailleurs, paraît-il, fait d'avance ; le père Lœbbe avait sa nomination d'évêque de Pékin. Mais quelqu'un vint troubler la fête, et cette nomination, dont on faisait déjà état, ne fut pas approuvée par le Vatican, qui avait été mis au fait par les soins de notre ministre des Affaires étrangères, M. Briand. Mgr Fourquet s'est rattrapé, en prenant un coadjuteur chinois pour le siège très important de Canton. Ce qui lui vaut les critiques fort vives de tous ses collègues.

p.155 Je connais depuis longtemps Mgr Fourquet, qui me reçoit avec beaucoup de bienveillance chaque fois que je passe à son siège épiscopal. Je suis tout à fait convaincu de sa grande sincérité, mais je pense qu'il est victime — c'est le cas de le dire — de ses tendances avancées, qui lui sont dictées par son âme ardente et généreuse de Catalan. Quand il était procureur de sa mission, et que la Chine était sous la dynastie mandchoue, il se plaisait à me faire part des discours qu'il adressait aux élèves du collège de la Mission. Il les engageait aux idées républicaines, il les excitait au patriotisme et à la libération. Cela lui conféra une certaine attitude qui fit qu'au moment de la Révolution, on vint lui demander de faire des conférences sur les droits de l'homme et du citoyen. Ce dont du reste il était fier.

Quand je le vis, en 1927, je le trouvai découragé, il estimait qu'on était allé trop loin. On vivait encore sous l'odieux régime des « piquets de grève », qui justement étaient logés, avec une gratuité forcée, dans des locaux appartenant à la Mission. Je viens de le revoir. Il m'a fait des déclarations, certes, très françaises, mais il m'a paru être le prisonnier de toutes ces manifestations chinoises d'antan, dont il ne pouvait maintenant plus se dégager.

*

À Pékin, j'avais pu causer avec l'un des porte-paroles de la délégation apostolique. Voici un résumé de notre conversation :

— Nous sommes partisans, m'a dit mon interlocuteur, d'un clergé chinois, parce que cela a p.156 toujours été le but de notre action. Si vous lisiez les statuts de la congrégation des

À travers la Chine actuelle

Missions étrangères, vous y verriez que ce but est expressément envisagé. Mais je reconnais qu'il faudra surveiller ce clergé ; placer, par exemple, un évêque chinois, de façon à ce qu'il ait, auprès de lui, un couvent de religieux européens.

— Croyez-vous que ces évêques seront respectés à l'égal de ceux dont ils auront pris la place ?

— Assurément non ; ils n'auront plus, derrière eux, dans tous les cas, l'appui d'une puissance. Mais c'est justement sur quoi nous comptons ; nous pensons que, livrés à eux-mêmes, sans le secours d'un pouvoir étranger, ils arriveront peu à peu à s'imposer par le seul rayonnement de leur doctrine. Le catholicisme a fait, cette dernière année, des progrès incontestables. À l'université, fondée récemment par les bénédictins d'Amérique, vingt étudiants ont demandé le baptême. Dans les milieux intellectuels chinois, on est dans un moment de recherche ; le confucianisme a fait son temps, on est en quête d'une religion nouvelle. Le sunyatsénisme est déjà en déclin ; le rite du lundi n'est plus célébré que par les officiels.

— Ne peut-on craindre que les Chinois n'arrangent la religion catholique à leur façon ? Voyez ce qu'ils ont fait du Bouddah mystique de l'Inde : un poussah. Ne pensez-vous pas qu'il y ait là un très sérieux danger ?

— Peut-être, en effet. C'est pourquoi il faudra, autant que possible, mettre, auprès des évêques, un couvent de nos religieux qui les maintiendront dans la vraie doctrine.

Et, après quelques minutes de réflexion, mon ^{p.157} interlocuteur fit cette déclaration qui, je l'avoue, ne m'a nullement convaincu :

— D'un point de vue humain, cette crainte est naturelle. Mais d'un point de vue spirituel, religieux, elle n'est plus de mise. Dieu ne permettra pas que son Église périclite ainsi.

À travers la Chine actuelle

J'étais d'autant moins convaincu que j'avais entendu dire que l'historicité du christianisme avait déjà subi la déformation chinoise : l'enfant Jésus serait né à Ningpo, la Vierge Marie n'était autre que la Kouanin céleste bien connue, avec l'enfant sur un bras et une fleur de lotus à la main libre, etc...

En outre, pensais-je à part moi, si Mgr Constantini n'a pas d'autre soutien que la volonté divine, son nationalisme risque fort de se retourner contre lui. Pour tous, ici, les évêques, jaunes ou blancs, ont un souverain étranger, et c'est à Rome qu'ils vont chercher l'investiture. Tous les messages du pape ne sauraient rien changer à cela.

@

Les Chinois contre les missions scientifiques

@

p.158 Les Chinois ont fondé une « Société nationale pour la préservation des vieilles reliques » qui semble n'avoir pas d'autre but que d'empêcher les missions scientifiques d'opérer sur leur territoire. Puisqu'ils aiment à se comparer, nous leur citerons un autre pays, dont la population est, certes, infiniment moins nombreuse, mais dont la classe dirigeante, très instruite et encore plus modernisée, ne craint pas d'accepter le concours de missions étrangères, pour fouiller son sol et faire connaître son histoire : l'Égypte. Le service d'égyptologie est même sous la direction des Français, dont les aïeux furent les premiers à déchiffrer l'écriture idéographique qui n'avait plus cours.

Il ne faut voir, dans cette intention des Chinois d'écarter à tout prix le concours de savants étrangers, que la manifestation d'un nationalisme excessif et d'un orgueil véritablement exagéré. Ils prétendent n'être plus des élèves et pouvoir suffire, eux-mêmes, à toutes les recherches scientifiques, dans leur pays, sans aucune participation extérieure.

Bien que n'ayant rien d'officiel, cette « Société nationale pour la préservation des vieilles reliques » déclenchait, au printemps 1927, une campagne de presse contre Sven Hedin, dont une mission en Chine avait été annoncée. Il y était p.159 traité de pillard impérialiste, conspirant contre les droits souverains de ce pays. Après plusieurs mois d'une telle campagne, Sven Hedin, qui avait amené, à Pékin, son expédition, à grands frais, y renonça.

En 1928, cette Société s'attaqua à la mission asiatique américaine d'Andrews, dont les fossiles étaient détenus à Kalgan. L'expédition fut accusée, par la presse de « voler, à la Chine, des trésors d'une valeur inestimable » et d'être en outre à la recherche de pétrole et de minerais, d'espionner contre le gouvernement, etc...

À travers la Chine actuelle

Un accord fut pourtant conclu en fin de compte et la Société asiatique put reprendre ses études, en 1930, sur la frontière de la Mongolie extérieure. Mais l'année suivante, M. Andrews reçut une lettre lui disant qu'une expédition chinoise travaillant au Kansou et au Sinkiang, il n'y avait aucune nécessité, pour lui, de continuer ses travaux. Or, cette raison n'est pas valable, car le champ d'action de cette mission chinoise est à 1.000 milles de distance, dans l'Ouest. On est obligé d'appeler cela de l'obstruction.

Cette même obstruction, faite toujours par des campagnes de presse, a porté également le plus grand tort aux recherches que sir Aurel Stein a de nouveau poursuivies dans le Turkestan chinois, bien qu'il se trouvât ainsi dans une région pratiquement indépendante, sans lien véritable avec la Chine.

*

Comment s'étonner, dans ces conditions, des incidents, dont a eu à souffrir l'expédition française qui, sous la direction du lieutenant de p.160 vaisseau Point, devait rejoindre, à Kasghar, la section Haardt, de la croisière Citroën.

Dès le mois de mars 1931, la campagne commençait par une lettre qu'un étudiant chinois, de Paris, envoyait au *Ta Kong Pao*, à Tientsin. On faisait ressortir que la *croisière Jaune* était le pendant de la *croisière Noire*. On s'étonnait que des Chinois aient accepté de faire partie d'une mission commandée par des officiers voyageant, en Chine, avec des armes, des mitrailleuses, etc... La France se croyait tout permis, elle allait, sous couleur d'enquête scientifique, faire relever des plans, préparer l'invasion, traiter en un mot les Chinois comme de vulgaires nègres.

À la suite de cette lettre, le *Ta Kong Pao* publiait toute une série d'articles pleins de mauvaise foi, et dans lesquels nous étions attribués des buts de conquête.

On en était là, quand, dans le courant du mois de juin, l'agence Reuter publiait la nouvelle que deux des membres chinois de la mission scientifique, Ho-Ching-Cheng et Chou-Pao-Han, étaient rentrés à Pékin,

À travers la Chine actuelle

après avoir quitté la caravane. Dans une déclaration à la presse indigène, ils affirmèrent que le lieutenant de vaisseau Point s'était livré, le 1^{er} juin, à des voies de fait sur certains Chinois, membres de l'expédition. Tous les Chinois, ajoutait l'agence, vraiment bien complaisante, voulurent déserteur en masse, mais il fut décidé, par la suite, que, seuls, Ho-Ching-cheng et Chou-Pao-Han, partiraient et retourneraient à Pékin, « pour y répandre la nouvelle de l'outrage ». L'incident serait dû au fait que les Français voulurent prendre des photographies de femmes aux pieds mutilés, de mendiants ^{p.161} et d'autres scènes peu flatteuses pour la Chine.

*

On devine en quel émoi ce télégramme plongea les Français de Pékin. Tous ceux qui connaissaient le lieutenant de vaisseau Point, son parfait sang-froid, niaient la version donnée, estimant qu'il avait été victime de deux agents provocateurs. Le docteur Chou-Min-Yi, chef du groupe chinois de la mission, était resté avec l'expédition ; donc, les bruits mis en circulation étaient faux.

Le *Ta Kong Pao* n'en continuait pas moins sa campagne, dont le passage suivant permettra d'apprécier toute la xénophobie :

« Quel intérêt, disait-il, a notre frontière pour ces étrangers aux yeux bleus ? D'ailleurs, pourquoi avons-nous besoin d'eux pour faire une enquête ? Ils ont prétendu qu'ils venaient faire de la réclame pour leurs automobiles ; ce sont des paroles de convention, des contes à dormir debout, afin de mieux appliquer leur esprit de conquête et d'étendre leurs colonies.

Dans un autre numéro, ce même journal énumère ce que l'on peut voir à l'exposition coloniale, où la Chine figure sous le nom de *croisière Jaune*.

« Cette croisière jaune, explique-t-il, est une mission de colonisation connue, chez nous, sous le nom de mission scientifique sino-française. »

À travers la Chine actuelle

Enfin, l'agence Kouo Wen publiait un télégramme adressé par le bureau provincial Kuomintang au gouvernement de Nankin, et dont nous extrayons ce passage :

« On a organisé, à Paris, un local pour étaler, p.162 à l'exposition coloniale, des documents venant de chez nous. Notre race est traitée à l'égal de la race nègre, puisque les résultats des croisières Jaune et Noire doivent être exposés ensemble. Les Chinois sont considérés comme s'ils étaient les habitants d'une colonie, c'est, pour nous, un grave outrage.

Le résultat, cherché ainsi, fut atteint. La Chine entière fut alertée contre l'expédition française. Le gouvernement de Nankin, qui l'avait d'abord autorisée, envoya l'ordre, aux Chinois qui en faisaient partie, de rentrer immédiatement et interdiction fut faite à la mission elle-même, de se livrer à des recherches scientifiques.

La section Point a été arrêtée au chef-lieu du Sinkiang et n'a pu, par conséquent, aller jusqu'à Kashgar, où devait avoir lieu le ralliement. Elle a dû attendre, à Ouroumtsi, la section Haardt, qui y est enfin parvenue au mois de novembre. La mission entière est en ce moment en route pour Pékin.

Ces difficultés, auxquelles se sont heurtées ces diverses entreprises scientifiques, prouvent malheureusement que la Chine n'a pas changé. Méfiance extrême, vanité froissée, hostilité systématique à toute entreprise étrangère, c'est ce que l'on a toujours trouvé au fond de l'irréductible xénophobie chinoise.

@

Le communisme en Extrême-Orient

@

p.163 J'ai donné des renseignements, dans un précédent ouvrage, sur les armées communistes de Chine, j'ai dit aussi les véritables ravages, faits par cette doctrine, parmi les étudiants, particulièrement à Shanghai et à Pékin. J'ai également reproduit le compte-rendu du Congrès de la III^e Internationale qui eut lieu, à Hankéou, au mois de juin 1927, et au cours duquel furent prises des décisions, dont on a pu voir, depuis deux ans, les conséquences dans tout l'Extrême-Orient ¹.

Comme je l'ai déjà dit, on apprenait, quand je passai à Hankéou, au mois de mai dernier, que deux divisions de Nankin avaient été cernées et détruites par une armée communiste, dans la région de Nantchang, capitale du Kiangsi. Le gouvernement s'était enfin ému et une campagne avait été décidée. En trois mois, les armées « rouges » devaient être anéanties.

De grandes opérations commencèrent, commandées par Chang-Kaï-Chek lui-même et, malgré les bulletins quotidiens de victoire, répandus à profusion par l'agence officielle « Kuomin », le résultat annoncé n'a pas été atteint. Bien mieux, profitant du désarroi provoqué par l'agression japonaise et l'absence d'un p.164 gouvernement véritable, ces armées ont réoccupé les territoires qu'elles avaient cédés et, sur certains points même, elles ont gagné beaucoup de terrain. C'est ainsi qu'un télégramme tout récent a fait connaître qu'une de ces armées « rouges » menaçait Hankéou et n'était plus qu'à vingt kilomètres de ce centre très important.

Il est à craindre qu'à la faveur du chaos, qui devient catastrophique, le communisme ne fasse, dans toute la Chine, des progrès encore plus considérables. Le « Komintern » de Moscou l'a du reste prévu, car, au cours d'une de ses dernières réunions, il a établi, pour les provinces

¹ [La Chine nationaliste, deuxième partie, chapitre II.](#)

À travers la Chine actuelle

centrales : Kiangsi, Hounan, Houpé, un projet de statut selon la formule soviétique.

*

Les bolcheviks avaient du reste mis sur pied, dans tout l'Extrême-Orient, une organisation assez complète, qui a été découverte dans le courant de l'année passée ; ce qui rendra leur action plus difficile dans des villes comme Shanghai, Hong-Kong, Saïgon, Singapour. L'enquête que j'ai menée m'a mis au fait de toutes les arrestations opérées dans ces divers endroits et qui ont démoli, pour un temps, les cadres communistes dans cette partie du monde. Voici la genèse de cette « réussite » policière :

Vers le milieu de 1930, fut créé, à Saïgon, pour toute l'Indochine, un comité indépendant des autres organisations d'Extrême-Orient et qui communiquait directement avec le représentant du « Komintern », à Shanghai. La Sûreté de Cochinchine finit par le découvrir. On arrêta ses six membres et, soit par les papiers découverts, ^{p.165} soit parce que certains détenus se « mirent à table », on connut l'existence, à Singapour, d'un communiste français, Serge Lefranc, dont le vrai nom est Ducroux.

Tout part de là. La police française s'aboucha avec la police anglaise des Straits, qui arrêta ce Lefranc, perquisitionna et constitua un dossier formidable, auquel on doit la série des susdites arrestations. À Hong-Kong, celle de Nguyen-Aï-Quoc ; à Shanghai, celles de Le Quam-Dat et de Noulens.

Nguyen-Aï-Quoc pouvait être considéré comme le chef du parti communiste annamite. Venu à Paris en 1920, il fut parmi les fondateurs du journal *Le Paria*, organe de tous les coloniaux soi-disant « opprimés » par la France. Puis, il se rendit à Moscou. Là, ayant conquis la confiance du « Komintern », il fut délégué à Hong-Kong, pour y diriger les affaires du parti communiste annamite. L'organisation, à Saïgon, du comité d'Indochine ne lui plut pas. Il trouvait que cela le réduisait au rôle de simple boîte aux lettres. Il avait

À travers la Chine actuelle

demandé son transfert à Shanghai, lorsque, à notre requête, il fut arrêté. Les juges anglais nous ont donné satisfaction, mais l'avocat de Nguyen-Aï-Quoc a fait appel, à Londres, contre leur jugement. Espérons que l'habeas corpus, dont nos voisins sont si respectueux, ne jouera pas, en la circonstance, et que le sentiment de la solidarité coloniale prévaudra.

Le Quam-Dat, homme plus âgé, est un ancien révolutionnaire qui, après avoir été partisan du prince Couong-Dé, a tourné ensuite au communisme. Il « travaillait » particulièrement, à p.166 Shanghai, les Annamites de la police et du bataillon de tirailleurs indigènes.

*

Mais la prise la plus intéressante a été celle d'un nommé Noulens et d'une dame Van der Cruysen. Ce Noulens — dont ce n'est d'ailleurs pas le véritable nom et dont nul ne connaît l'exacte nationalité — est un homme de trente-cinq ans, qui joue, au naturel, le rôle d'un héros de cinéma.

C'est à la suite de l'arrestation de Serge Lefranc, à Singapour, en juin dernier, que la police de Shanghai fut mise sur sa piste. Dans les papiers de Lefranc, on trouva, en effet, l'indication d'une boîte 206, à la poste de cette ville. On retint tout le courrier qui arrivait à cette adresse et c'est ainsi que fut connue l'existence de ce chef du communisme dans tout l'Extrême-Orient.

Quand il fut appréhendé, l'agitateur se réclama du consulat belge, qui refusa de le reconnaître. Il parle fort bien une demi-douzaine de langues. Il ne cache pas, ainsi du reste que Mme Van der Cruysen, la femme arrêtée en même temps que lui, qu'il est attaché aux pires idées de violence. Ils ont été, l'un et l'autre, remis à la police chinoise. L'étude du dossier considérable que le service chinois a fait photographier, a permis de découvrir le mécanisme de l'organisation communiste.

Le bureau « Komintern », de Moscou, est en liaison avec les Indes, le Japon, l'Indochine, la Chine, la Corée et Formose. Les Indes et le Japon, seuls, sont autonomes ; les autres pays p.167 dépendent de la

À travers la Chine actuelle

direction dont Noulens était chargé, à Shanghai, où il arriva, il y a plus d'un an, la boîte 206 ayant été louée en mars 1930.

La liaison du parti communiste et des organisations auxiliaires, dont le chef est Willie Muzemberg, passait par Berlin. Ce Muzemberg, personnalité importante du parti, est le chef du « Secours rouge international », de la « Ligue de propagande anticoloniale » et du « Secours ouvrier rouge de Berlin ».

Les ordres parvenaient à Shanghai, où Noulens les recevait et les transmettait aux différents pays. Les organisations communistes de ces pays adressaient, à leur tour, leurs rapports à Shanghai, qui les expédiait à la « Panpacific Trade unions », à Vladivostock, par laquelle ils étaient envoyés au « Komintern » de Moscou.

Noulens avait toute une collection de noms. Les organisations, qui lui remettaient des rapports, le connaissaient sous des pseudonymes différents. Il loua la boîte 206 sous celui de Geisler. La liste des documents saisis, qui couvre quarante et une feuilles d'un grand format, montre l'importance de cette arrestation.

Je crois cependant que l'on ferait erreur, si on croyait avoir définitivement démantelé les organismes bolcheviks en Extrême-Orient. Le « Komintern » doit même avoir, actuellement, remplacé tous ceux qui ont été arrêtés. Des hommes, même des Noulens, on en trouve toujours ; et il y a encore trente Annamites à l'École Staline, à Moscou.

Le communisme a le sérieux avantage d'avoir une direction unique pour le monde entier, alors que les pays visés ne peuvent compter que sur ^{p.168} des coups de chance, comme les divulgations sur l'existence de Lefranc, à Singapour. Et il faut bien reconnaître qu'en l'état de plus en plus anarchique de la Chine, il peut entretenir, dans ce pays, des espoirs illimités.

@

Quelques observations sur les Chinois

@

p.169 On a dit que le Chinois était incompréhensible et que personne n'y comprendrait jamais rien.

C'est une de ces « idées reçues », bien commodes pour l'ordinaire paresse d'esprit. Il n'est au contraire pas d'être au monde dont les mobiles soient plus clairs. Seulement, comme il a une face très sensible, qui exige qu'il soit irréprochable, et une grande fausseté, ses propos sont toujours diamétralement opposés à ses actions. Tout cela n'est pas en somme très difficile à démêler.

La carrière d'un homme, comme le général ex-chrétien, Feng-Yu-Hsiang, par exemple, ouvre des horizons sur la psychologie chinoise. Ses moyens de parvenir furent toujours la fourberie et la trahison. On se souvient de la façon dont il abandonna, en pleine bataille, en 1924, son chef, Ou-Pei-Fou ; on a également présente à la mémoire l'extraordinaire comédie, par laquelle il trompa longtemps Nankin, en adressant, à Chang-Kai-Chek, des télégrammes débordant de dévouement et d'amitié, l'assurant de sa fidélité et de son loyalisme, au moment même où, avec son compère, Yen-Hsi-Chan, il préparait la rébellion de 1930.

N'empêche qu'on a, de lui, des discours très édifiants, dans lesquels il exalte toutes les vertus p.170 qui lui sont le plus étrangères, Peut-on dire que cela est énigmatique, incompréhensible ?

Son ancien lieutenant, le général Han-Fou-Chou, qui, à son tour, l'a trahi, en 1930, et qui est gouverneur du Chantoung, marche sur ses traces. C'est un de ces « généraux gris » qui ont trouvé le moyen de faire acheter, plusieurs fois, par Nankin, non leur concours, mais simplement leur inaction. C'est aussi un de ces redoutables écumeurs de provinces, aux ambitions démesurées, dont ils poursuivent la réalisation par tous les moyens. Cela ne l'a pas empêché, à son dernier passage à Pékin, recevant une délégation de commerçants, qui lui

À travers la Chine actuelle

souhaitaient la bienvenue, de prononcer une harangue, dans laquelle il disait que Chang-Kaï-Chek l'avait nommé, malgré lui, gouverneur du Chantoung. Et il ajoutait :

— Je sais que je ne suis pas à la hauteur de mes fonctions, car je ne suis qu'un paysan.

Qui se laissera abuser par un pareil langage ?

On pourrait multiplier les exemples.

Question de *face*, question d'intérêt machiavélique, question également de dissimulation, avec une persistance des anciens rites qui contraignaient à la modestie les hommes les plus vaniteux du globe.

*

Cette vanité morbide, ce besoin irrésistible de se grandir la *face*, font, des Chinois, dès qu'ils sont hors de leur milieu — qui connaît leur origine et qu'ils ne peuvent par conséquent bluffer — des imposteurs bien curieux. L'un d'eux dit par exemple qu'il descend de Lao-Tzeu, p.171 personnage essentiellement mythique, dont on ne sait pas exactement à quelle époque il a vécu. Mais on est tellement ignorant, chez nous, des choses de Chine qu'un Chinois peut conter ce qu'il lui plaît, même à un académicien, qui, par contre, hausserait justement les épaules si un étudiant grec venait lui dire qu'il descend d'Homère.

Une Chinoise, de petite extraction, mais qui a su « arriver », écrit, dans un livre de souvenirs, que son père était un très riche propriétaire d'usines, employant de nombreux ingénieurs anglais.

Une autre fait dire, dans un grand journal d'une capitale d'Europe, qu'elle descend d'un empereur et se fait appeler princesse.

Une autre encore me dit un jour : « La France a bien eu une Jeanne d'Arc, pourquoi la Chine n'en aurait-elle pas une à son tour ? » Et elle ajoutait, me signifiant ainsi qu'elle envisageait, pour elle, ce rôle glorieux : « Plus tard, vous serez fier de m'avoir connue ».

J'avais cru voir, autrefois, dans cette vanité excessive, un phénomène de la névrose chinoise. On sait que les Chinois, par suite de leur impassibilité coutumière, qui est un reste des rites, passent

À travers la Chine actuelle

généralement pour n'avoir pas de nerfs. Personnellement, j'avais noté bien des circonstances démentant cette croyance. Le docteur Matignon du reste, parlant, dans *Crimes, misères et superstitions en Chine*, des Boxers, a dit que cette insurrection fut une crise d'hystérie. J'interrogeais tous les médecins rencontrés, je leur demandais : « Le Chinois a-t-il des nerfs particulièrement sensibles ? » Tous m'ont répondu que, contrairement à ce qui paraît établi, le Chinois était très nerveux, qu'il était même un ^{p.172} névropathe ¹. Cette réponse m'a été faite encore au cours de ce dernier voyage.

Ayant eu la bonne fortune de connaître, à Saïgon, un médecin et biologiste très distingué, le docteur Montel, qui a toujours eu des Chinois dans sa clientèle, je l'ai prié de me donner son opinion là-dessus. Il m'a remis une très intéressante note — trop longue malheureusement pour qu'elle puisse trouver sa place ici — d'où il ressort qu'il n'attribue pas, aux nerfs des Chinois, la cause des divers phénomènes constatés chez eux. Selon lui, ces phénomènes sont dus « plutôt à un défaut de contrôle, de frein, à une abdication momentanée du pouvoir qu'exerce, à l'état normal, le cerveau, la substance grise en particulier ».

Le pouvoir de contrôle du cerveau étant ainsi moins développé chez le Chinois, celui-ci, en certaines circonstances d'excitation, est livré à tous les réflexes inconscients, incontrôlés, de l'automatisme médullaire.

Le docteur Montel voit, dans ce fait, une cause irrémédiable d'infériorité de race, qui eût enchanté le comte de Gobineau. Celui-ci, en effet, n'aurait pas manqué de s'en servir pour étayer sa thèse sur l'« inégalité des races humaines ».

Pour le comte de Keyserling, au contraire, les Chinois sont des êtres supérieurs. Il estime du reste que pour apprécier sainement les gens, il ne faut pas considérer leurs actes. « C'est un préjugé grossier, dit-il, que de juger de la nature d'un homme d'après sa conduite. ² »

¹ Voir [Les Chinois. Essai de psychologie ethnographique. La sensibilité chinoise, pages 166 et suiv.](#)

² *Journal de voyage d'un philosophe. En Chine.* Tome II, page 55 (chez Stock).

À travers la Chine actuelle

p.173 Avec de pareilles idées, sur les Célestes, on est inévitablement leur dupe.

Quoi qu'il en soit, sans parler d'inégalité, je pense qu'il faut voir, chez les Chinois, une non identité foncière avec nous et que, par conséquent, nous sommes sans doute destinés à ne nous rejoindre jamais ¹.

@

¹ On a lu, ces jours derniers, dans les journaux, les correspondances racontant les véritables scènes d'épilepsie, auxquelles la population chinoise de Shanghai s'est livrée, dans un extraordinaire déchaînement de cris et de pétards, à la suite de la fausse nouvelle d'une grande victoire des Chinois, où huit mille Japonais auraient été tués. Était-ce de l'hystérie ou de l'automatisme médullaire ? Je ne sais, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avait là quelque chose de très anormal que l'on ne pouvait voir qu'en Chine.

Les étudiants chinois

@

p.174 Le monde entier a été mis au courant, par des télégrammes d'agences, des manifestations violentes d'étudiants, qui ont eu lieu à Nankin, au moment de l'agression japonaise en Mandchourie. À Shanghai, des milliers de jeunes gens prenaient les trains d'assaut et forçaient le personnel à les emmener à Nankin. À Pékin, les élèves des écoles, des gamins, s'étaient emparés de la gare et, pendant une semaine, ils empêchèrent les trains de partir, en se tenant sur les voies, jusqu'à ce que les mécaniciens et chauffeurs eussent consenti à mettre en route, vers la capitale, plusieurs convois d'étudiants, qui voyageaient ainsi gratis, sous le prétexte d'aller dicter, au gouvernement, la conduite à tenir. Ils réclamaient à grands cris, la guerre.

Ces manifestations commencèrent, au mois d'octobre dernier, par l'irruption, au ministère des Affaires étrangères, d'un millier de jeunes protestataires qui rouèrent de coups le ministre, C.-T. Wang, pour le punir de son attitude trop conciliante vis-à-vis du Japon. Une autre équipe de ces élèves patriotes ayant pu se saisir de Tsai-Yuan-Pei, membre du gouvernement et ancien recteur de l'université nationale de Pékin, le frappèrent brutalement et le traînèrent par les pieds, dans un champ, où on le trouva, évanoui.

Ce qu'il faut relever, dans cette attitude des p.175 étudiants, c'est qu'elle n'est pas nouvelle. À la fin de l'empire, leur intervention, dans toutes les décisions de l'État, était constante. À propos de tout, ils envoyaient des pétitions impératives au Trône, au point que celui-ci finit par édicter des règlements leur interdisant, sous peine de châtiments sévères, de s'occuper de politique.

Ils surveillaient particulièrement les concessions et emprunts faits à l'étranger. Celui relatif à la ligne de Shanghai au Tchékiang souleva particulièrement leur colère. Selon eux, le gouvernement vendait la Chine aux étrangers. Une difficulté qui se produisit à la frontière de

À travers la Chine actuelle

Birmanie, en 1910, excita extraordinairement leur patriotisme ombrageux. Ils formèrent partout des troupes dites populaires, pour faire la guerre aux Anglais. Les élèves du collège des jésuites, à Ziccavey, près de Shanghai, se mirent en grève et désertèrent l'établissement parce que leurs maîtres refusaient d'établir, dans ce but, une deuxième séance d'exercices militaires par semaine.

En 1923, ils assaillirent, à Pékin, la résidence du président de la République d'alors, Toan-Tsi-Joei. Les gardes tirèrent et en tuèrent un certain nombre.

*

À l'intérieur des universités et des écoles, cette jeunesse est d'une indiscipline profonde. De la vieille solidarité des Chinois contre les abus mandarinaux, ils ont fait une arme systématique pour faire prévaloir leur volonté au détriment de toute direction, révélant ainsi un penchant à la démagogie très inquiétant pour l'avenir de la Chine.

p.176 Dans tous les établissements d'instruction, les conflits sont incessants. Si un professeur leur déplait — et dans ce cas, avec une superbe assurance, ils le déclarent insuffisant — il faut qu'il parte, sinon ils le boycottent et, en dernière ressource, ils désertent en masse. Ils s'en vont au moindre prétexte, pour peu qu'on veuille leur résister ou sévir. En résumé, ils font ce qu'ils veulent.

Un professeur d'une grande université me racontait que ses élèves, comme ceux des autres sections, avaient un président et une délégation à l'aide de laquelle ils lui faisaient connaître leurs volontés. C'est ainsi que deux ou trois jours avant un examen périodique, la délégation vint lui demander de dire les questions qu'il comptait leur poser.

Une autre fois, cette même délégation vint lui faire une requête qui parut particulièrement excessive à sa mentalité de professeur européen :

« Nous désirons, lui déclara-t-elle sans ambages, que vous nous donniez, comme notes, le maximum. Nos camarades des autres sections l'obtiennent et nous perdons la face à leurs yeux et aux yeux de la direction, si vous nous le refusez.

À travers la Chine actuelle

Certains de ses collègues en effet, sachant combien la résistance était vaine et désirant avant tout garder leur situation, notaient leurs élèves comme ils le désiraient. Lui, plus consciencieux, ne voulut pas céder cette fois.

« Vous êtes, à mon avis, leur répondit-il, la meilleure section de l'université, mais vous ne méritez tout de même pas le maximum, et je ne vous le donnerai pas.

Il eut par la suite toutes sortes d'ennuis et fut finalement remplacé.

p.177 En 1910, les élèves de l'université de Pékin placardèrent, sur les murailles de leurs salles de cours, des affiches hostiles à leurs professeurs. Ceux-ci les ayant enlevées, un journal de Pékin publia contre eux un article qui concluait en demandant leur renvoi. Évidemment, ces jeunes gens, pourtant âgés de vingt à vingt-cinq ans, ne réfléchissaient pas que, les professeurs étrangers partis, il n'y aurait plus eu personne, à cette époque-là, pour les remplacer et la continuation de leurs études serait devenue impossible.

La répression extrêmement dure qu'on appliquait, jadis, pouvait, seule, venir à bout de cet esprit latent d'insubordination. Le manque de sanction énergique, en Chine plus que partout ailleurs, est aussitôt mis à profit. Le Chinois en effet est prompt à prendre le dessus dès qu'il sent l'autorité faiblir, mais il s'effondre immédiatement dès qu'elle se redresse. Pour l'instant, l'autorité est très affaiblie et les jeunes Chinois, plus encore que leurs aînés, montrent une irrésistible propension à en abuser.

*

Depuis 1927, cette attitude des étudiants s'est singulièrement aggravée. Partout, ils se mettent à la tête des manifestations les plus violentes. Le 11 janvier, un consul de Chung-King télégraphie à sa légation, à Pékin, que les étudiants ont violé les cimetières chrétiens, détruisant les tombes portant des inscriptions en caractères romains. De Fou-Tchéou, capitale du Foukien, on télégraphie, le 15 janvier, que les étudiants ont attaqué l'orphelinat dominicain espagnol. Ils ont pillé, saccagé l'établissement et chassé les p.178 religieuses. Trois cents

À travers la Chine actuelle

orphelines ont été emmenées et vendues, dans les rues, à raison de trois dollars chacune, ou livrées aux maisons de prostitution. Le 20 janvier, on télégraphie d'Amoy que sur une dépêche des étudiants de Fou-Tchéou accusant les religieuses de cette ville d'avoir tué des bébés chinois et de leur avoir, auparavant, arraché les yeux, etc., la foule indigène s'était précipitée sur la mission d'Amoy, dont quatre prêtres et cinq religieuses avaient dû se réfugier à bord d'un vaisseau américain qui se trouvait en rade. À Shanghai, ils dirigent toutes les grèves, si fréquentes et si importantes, dans ce grand port, etc...

Jamais cependant l'action des étudiants n'avait eu l'ampleur et la gravité qu'elle a prises, ces temps derniers. Il est évident qu'en tout cela ils subissent l'influence des politiciens extrémistes. Le communisme fait de dangereux progrès parmi eux. Ils ont dépassé le Kuomintang qu'ils ne jugent plus suffisamment révolutionnaire.

Il est fatal que, dans ces conditions, ils réussissent avant longtemps, à faire désirer, par tous les Chinois sérieux, une dictature impitoyable qui les mette à la raison.

@

L'armée chinoise et la bataille de Shanghai

@

p.179 Les résultats de la lutte qui se déroule en ce moment à Shanghai, ont assez vivement surpris le public mondial. Se rappelant la façon dont, en 1928, trois mille Japonais reprirent Tsinan, la capitale du Chantoung, à cent mille hommes de troupes de Chang-Kai-Chek ; comment encore il y a deux ans, lors du conflit relatif au chemin de fer de l'Est, plusieurs escadrilles d'avions russes mirent en déroute une armée de Tchang Hsueh-Liang, on croyait généralement que les Chinois ne tiendraient pas un instant devant les Japonais. Ceux-ci avaient même, en leur supériorité militaire, une telle confiance qu'ils ne craignirent pas de commencer l'attaque avec leurs 1.500 fusiliers marins. Chapeï, que défendait la 19^e armée cantonnaise, fut bombardé et en partie détruit, mais les Chinois conservèrent toutes leurs positions.

Les deux divisions du général Uyeda, qui devaient tout emporter et qui avaient progressé d'environ deux kilomètres, contre-attaquées de flanc par une des divisions modèle de Nankin venue à la rescousse, avaient dû rendre le terrain gagné, après avoir engagé toutes leurs réserves.

Sans doute, on peut dire que les Japonais avancent dans une région sillonnée de nombreux canaux et criques qui, en gênant p.180 considérablement la marche de l'artillerie et des tanks, donnent tout l'avantage à la défensive. On peut dire encore que les Chinois avaient, au début, une supériorité numérique considérable, à laquelle se sont heurtés les 1.500 fusiliers marins nippons, et qui, par la suite, n'a pas été de moins des deux tiers. Entre deux armées européennes, même de valeur inégale, cette résistance aurait donc été normale ; elle a surpris chez les Célestes, parce qu'on était convaincu qu'ils déguerpiraient aux premiers coups de canon, alors qu'ils ont subi au contraire, sans broncher, tous les bombardements.

Il y a là un facteur psychologique que les Japonais ont eu le tort de ne pas prévoir.

À travers la Chine actuelle

D'abord, la haine, une haine formidable des Chinois contre ceux qui, depuis vingt ans, les ont abreuvés d'humiliations et qu'ils ont toujours considérés comme leurs élèves, dans le passé. Puis, la *face*, parce que la lutte avait lieu à Shanghai, sous les yeux des Occidentaux, à qui on allait montrer qu'on savait se battre. Dès lors, les Chinois ne se sont plus conduits en mercenaires, mais en soldats d'un pays qui se défend contre une injuste agression.

Il y avait aussi le désir de contrecarrer Chang-Kaï-Chek, que l'on sentait enclin à s'arranger avec le Japon et contre qui Canton était parti en guerre avant l'attaque des Nippons en Mandchourie. La 19^e armée cantonnaise se battait donc en quelque sorte contre l'armée de Nankin, en comptant cependant sur l'assistance de ses divisions. Elle entendait lui montrer ce qu'elle aurait été capable de faire si la guerre civile avait continué et ce qu'elle ferait si elle ^{p.181} reprenait encore. Effet des rivalités et contradictions chinoises.

Quoi qu'il en soit, la curiosité est aiguisée à travers le monde. On veut savoir ce que sont ces soldats chinois, que certains sans doute croyaient encore armés de sabres et de piques, et qui auront ainsi tenu quelque temps en échec une des meilleures armées existantes. Il faut donc expliquer ce qu'est l'armée chinoise, dont les hommes, recrutés de la manière la plus archaïque, sont néanmoins armés et dressés à la façon moderne.

De toute tradition, les soldats chinois étaient des sortes de professionnels, passant indifféremment du service d'un vice-roi à celui d'un chef de brigands. De là, le souverain mépris que les Célestes avaient pour eux.

Aussitôt après la guerre malheureuse de 1894, contre le Japon, deux hommes — Yuan-Chi-Kaï, alors gouverneur du Chantoung et Chang-Che-Tong, vice-roi des deux Kiang, à Nankin — commencèrent, avec l'aide d'officiers allemands, à instruire des soldats à l'européenne. Nommé ensuite vice-roi des deux Hou, Chang-Che-Tong, toujours aidé de missions allemandes, organisa une autre division à Outchang. De son côté, Yuan-Chi-Kaï, devenu, après 1900, vice-roi du Petchili, créa à

À travers la Chine actuelle

Tientsin et à Paoting-Fou de nouvelles unités, pour lesquelles il engagea des instructeurs japonais. Ces troupes de Nankin, d'Outchang et du Peyang (Nord) furent le noyau de l'armée nationale dont l'organisation et l'unification datent de 1906.

En même temps, des écoles militaires étaient ouvertes dans diverses capitales provinciales. La plus importante était celle de Paoting-Fou, par laquelle un grand nombre d'officiers étaient ^{p.182} passés, avant d'aller compléter leurs études au Japon, en Allemagne ou en France. On avait également créé des arsenaux ; notamment celui de Hanyang, près de Hankéou, qui était dirigé par un ingénieur luxembourgeois.

Un état-major était aussi projeté sur le modèle de celui de l'Allemagne, de même que les services de santé et d'intendance, qui étaient à l'état embryonnaire.

Il était dit que le recrutement s'opérait par voie d'engagements volontaires. Les engagés devaient appartenir aux bons éléments du peuple et leur famille devait être connue du mandarin. Ils devaient pouvoir lire et dessiner les caractères essentiels. En cas de manque de volontaires, l'autorité fixait le nombre de soldats à fournir et il appartenait aux notables de prendre des dispositions pour réaliser ce chiffre.

La durée du service était de trois ans dans l'armée active, de trois ans dans la première réserve et de quatre ans dans la deuxième réserve, avec des périodes d'instruction.

Yuan-Chi-Kai était le créateur de cette armée moderne, à l'imitation des armées européennes — sauf la durée du service dans les réserves, qui est beaucoup plus considérable dans ces dernières. Il fit faire, en 1906, par l'armée du Nord, au lendemain de la victoire japonaise sur les Russes, des grandes manœuvres dont les attachés militaires dirent grand bien.

Il avait, naturellement, changé les uniformes. La casquette japonaise, la vareuse et les culottes à bandes molletières remplaçaient la toque à plume de paon, les vestes à caractères et les cuissards d'étoffe qui donnaient, à la troupe chinoise, un aspect d'étrange exotisme. Et l'on

À travers la Chine actuelle

peut dire, p.183 aujourd'hui, que c'est, avec le progrès continu de l'armement, la seule chose qui subsiste de sa grande réforme militaire.

En Chine, en effet, il y a beaucoup plus loin qu'ailleurs des projets aux réalisations. Deux ans après, Yuan-Chi-Kaï étant tombé en disgrâce, cette armée du Nord, si récente et dont les Chinois commençaient à s'enorgueillir, entra en décadence.

Le nouveau ministre de la guerre, le mandchou Tié-Liang, semblait s'acharner à la destruction de l'œuvre de son ennemi personnel Yuan-Chi-Kaï. Sous le prétexte d'économies, il commençait par supprimer la solde d'un taël par mois aux réservistes. Puis il renvoyait un assez grand nombre d'officiers. Et il mettait le comble à ces mesures, en nommant généralissime des divisions du Peyang, un homme notoirement incapable, mandchou comme lui. Cette nomination provoquait, dans l'armée, un tel découragement que plusieurs généraux, les meilleurs, demandaient à démissionner. L'effervescence gagnait les écoles militaires, où beaucoup d'élèves manifestaient le désir de prendre une autre carrière, celle des armes ne leur offrant plus aucune garantie.

*

Depuis cette époque, il a été d'autant moins question d'une reprise de cette armée moderne que celle-ci n'était possible qu'avec un pouvoir central assez fort pour imposer sa loi à tout le pays. Et l'on a assisté à une aggravation de l'ancien système de recrutement, avec les armées personnelles des généraux, qui avaient remplacé, dans les provinces, les vice-rois de l'empire.

p.184 Chose assez curieuse, c'est Yuan-Chi-Kaï qui est responsable de ce retour à la féodalité. Quand il a établi sa dictature, après la révolution de 1911-1912 et la chute de la dynastie, il se préoccupa surtout d'avoir, à la tête des divers territoires, des généraux à sa dévotion, soit qu'il eût fait leur carrière et qu'ils lui dusse tout, comme Feng-Kouo-Chang et Toan-Tsi-Joei, qui appartenaient professionnellement à l'armée, soit que ce fussent de simples chefs de bandes, comme Chang-Chun, à Nankin, et Long-Si-Kouang, à Canton. Il appela auprès de lui, à Pékin, sous le

À travers la Chine actuelle

prétexte de les avoir pour conseillers, les généraux douteux : Li-Yuen-Hung, l'ex-généralissime de la Révolution, à Outchang, et Tsaï-N'go, gouverneur militaire du Yunnan.

Les anciens vice-rois avaient disparu et les fonctionnaires civils étaient à la discrétion de ces militaires, qui ne se souciaient dès lors que d'avoir beaucoup de soldats, qu'ils payaient plus ou moins, sur les taxes qu'ils percevaient dans leurs fiefs. Ils se rendirent ainsi peu à peu indépendants, en sorte que lorsque Yuan-Chi-Kaï, encouragé d'ailleurs par eux, se fit nommer empereur, ils s'unirent tous, contre lui, et le renversèrent. Celui-ci fut ainsi la victime d'une situation qu'il avait créée.

Le nouveau souverain disparu, après suicide, dit-on, les rivalités s'établirent entre divers clans et les guerres furent presque incessantes, au Sud comme au Nord, entre les généraux se disputant les provinces. J'ai donné une énumération de tous ces conflits, dans mon précédent livre ¹, et c'est ainsi qu'à la veille de la dernière ^{p.185} agression japonaise, la guerre venait d'éclater entre Canton et Nankin.

On comprend que, dans ces conditions de désordres et de discordes, où chaque chef doit être armé jusqu'aux dents, le recrutement soit redevenu ce qu'il n'avait du reste cessé d'être que durant deux années, dans l'armée modèle du Peyang. Le soldat passe, d'une bande, à l'armée d'un général et réciproquement ; ou bien des régiments se mutinent et prennent la campagne ; ou même des bandes entières de brigands, comme il advint, en 1924, après l'enlèvement des voyageurs étrangers du train bleu, à Linseng (Chantoung), sont, à la suite des négociations pour la libération des gens enlevés, admises dans l'armée régulière, avec de hauts grades pour leurs chefs. C'est ainsi que le commandant de cette bande, Chou-You-Pou fut nommé colonel et devint, par la suite, gouverneur militaire du Petchili, à Tientsin. Il occupait ce dernier poste, en 1928, à une époque où les grands maréchaux du Nord, comme Chang-Chun-Chang, gouverneur du Chantoung, et le dictateur d'alors, à Pékin, Tchang-Tsö-Lin, maître des

¹ [La Chine nationaliste](#), chez Alcan.

À travers la Chine actuelle

trois provinces de Mandchourie, étaient, eux-mêmes, des anciens chefs de kougouzes ¹.

Ces soldats, hommes d'armes professionnels, sont, au moindre motif, très indisciplinés. Dans les moments de mutinerie, bien des officiers sont tués par eux. C'est pourquoi, à Canton, quand on sentait que la troupe devenait effervescente, on retirait les culasses mobiles de tous les fusils.



Artillerie lourde chinoise

Ne touchant pas régulièrement leur solde, ils ^{p.186} vivent à peu près partout sur l'habitant et sont extrêmement pillards. Au début de la dictature de Yuan-Chi-Kaï, après la Révolution, ils pillèrent toutes les capitales provinciales du Nord, à commencer par Pékin. À Canton, lorsque Long-Si-Kouang descendit du Kouangsi, avec sa petite armée, pour s'emparer de cette riche métropole, la garnison, beaucoup plus nombreuse cependant, plutôt que de défendre la ville, préféra en faire le sac, avant l'arrivée des assaillants, à qui elle la livra, à la condition qu'on lui laissât la liberté d'emporter son butin. Ce qui fut accordé.

Ces hommes qui, à la ville, sont assez débraillés et traîne-savates, dès qu'ils se trouvent sur les rangs, ont une attitude très militaire. Ils

¹ Nom que l'on donne aux brigands de Mandchourie.

À travers la Chine actuelle

font à la perfection tous les mouvements de parade et le défilé de leur infanterie, marchant au pas de l'oie allemand, est toujours impeccable.

J'ai visité les champs de manœuvres de Paoting-Fou, d'Outchang, de Canton et de Yunnan-Fou, j'ai assisté à un grand défilé de troupes, devant la principale porte des anciens palais impériaux, en haut de laquelle se tenait Yuan-Chi-Kaï, après son élection à la présidence de la République, et, tout récemment, à la revue passée par Chang-Kaï-Chek, sur le champ de manœuvres de Nankin, à l'occasion de la réunion de la Convention du peuple, et j'ai toujours eu l'impression que ces soldats chinois, maintenus par une discipline de fer, sous les ordres d'un bon état-major, formeraient une armée dont il faudrait tenir compte. L'attitude qu'ils viennent d'avoir, exceptionnellement, à Shanghai, sous la haute direction, a-t-on annoncé, de deux officiers supérieurs allemands, attachés à l'état-major de Ludendorff pendant la p.187 Grande guerre, prouve que cette impression était juste ¹.

J'ai constaté, encore au cours de ce dernier voyage, qu'il y avait, dans les régiments que j'ai vus un peu de tous les côtés, au Nord, au Centre et au Sud, de nombreux gamins de quatorze à seize ans, qui peuvent à peine porter le fusil, à plus forte raison s'en servir, mais qu'il est peut-être possible d'utiliser, comme aides, pour les mitrailleuses et les fusils-mitrailleurs. Ils ne manquent du reste pas de bravoure et on en a trouvé parmi les morts des combats de Shanghai.

Il ne faut d'ailleurs pas oublier que les mœurs de la masse populaire chinoise sont immuables. Ces mœurs sont celles du paganisme ancien. Elles doivent exister, dans la troupe, comme à l'époque où elles scandalisèrent si vivement John Barrow, de la mission de lord Macartney, à la fin du dix-huitième siècle ².

Enfin, les récriminations du général commandant la 19^e armée cantonnaise, contre les divisions modèles de Chang-Kaï-Chek — qui l'ont très insuffisamment soutenu durant la bataille et dont l'abandon

¹ Chang-Kaï-Chek a engagé, pour former ses divisions modèles, cent cinquante officiers allemands.

² [Voyage en Chine](#). Tome 1, page 252 (Chez l'éditeur, F. Buisson). 1805.

À travers la Chine actuelle

complet, lors de l'attaque générale des Nippons, l'a forcé à la retraite — indiquent bien que les rivalités de généraux et le particularisme hostile des provinces sortent, de l'aventure, avivés plutôt qu'éteints.

On peut prévoir, pour les armées chinoises, des guerres civiles, moins meurtrières certes, mais beaucoup moins honorables que celle qui se termine.

@

Où en est la Chine ?

@

p.188 Quand, au mois de mai dernier, j'arrivai à Shanghai, on sait que je me rendis aussitôt à Nankin pour assister à la fin des travaux de la Convention du peuple — cause de la brouille des hommes d'État cantonnais avec Chang-Kai-Chek — et à une grande revue passée par le généralissime, assisté du vice-généralissime Tchang-Hsueh-Liang. C'était alors l'apogée de la politique de revendications de la Chine contre les « traités inégaux ». Le ministre des Affaires étrangères avait annoncé officiellement la suppression unilatérale de l'exterritorialité pour le 1^{er} janvier 1932, « sous peine de mesures radicales », si les Puissances s'y opposaient. Le ministre d'Angleterre, sir Miles Lampson, avait d'ailleurs entamé des négociations, pour régler les modalités du régime nouveau. Dans la discussion, il avait cédé sur tous les points, abandonnant ses compatriotes à la justice chinoise, dans tout le pays, sauf dans les trois concessions qui lui restaient encore, après tous ses abandons : Shanghai, Tientsin, Shameen (Canton). Et encore prévoyait-on qu'avant peu, il ne resterait plus que Shanghai, comme abri.

Il était clair que les autres nations ne tarderaient pas à suivre ce mouvement.

L'autonomie douanière était déjà acquise et j'avais vu, au cours de ma montée au Setchouan, p.189 que les douanes intérieures ou « likin » dont la disparition avait été la condition formelle de cette rétrocession à la Chine, existaient partout. On se rappelle l'étonnante réponse de M. C. T. War lorsque, à mon retour de Chung-King, je lui fis part de mes constatations à ce sujet.

Bref, la situation de l'Europe et de l'Amérique, en Chine, était désolante. Les affaires avaient diminué de cinquante pour cent ; l'opium, dont le gouvernement chinois était parvenu à supprimer complètement l'importation des Indes, sous prétexte d'une interdiction absolue de la drogue, était fumé comme auparavant, les généraux

À travers la Chine actuelle

forçant même les paysans à planter le pavot, dans les provinces de production. La sécurité était abolie ; les missionnaires et autres étrangers étaient enlevés pour rançon ou massacrés, ce qui n'empêchait pas le gouvernement de Nankin d'affirmer hautement, à tout propos, qu'il répondait de la protection des nationaux des diverses puissances. L'insolence des officiels chinois, dont les résultats de l'enquête sur la disparition du jeune Anglais, Thorburn, à Sou-Tchéou, fut un exemple éclatant, était parvenue à son comble.

Mais il y avait le Japon, qui avait des revanches à prendre et qui, patiemment, attendait.

J'ai déjà exposé, dans mon dernier livre ¹, les ambitions de ce pays, qui voulait être le guide et le directeur de tous les peuples d'Extrême-Orient. Pour jouer un tel rôle, il fallait d'abord soumettre la Chine à son hégémonie. J'ai énuméré toutes ses déceptions, à cet égard. J'ai dit que toute sa politique de ces vingt dernières années, basée sur le désordre chinois, n'avait pas p.190 eu, pour lui, les conséquences espérées. J'ai également expliqué comment, en 1915, il avait profité de la Grande guerre, qui absorbait l'Europe, pour lancer au gouvernement de Yuan-Chi-Kaï l'ultimatum des vingt et une demandes, et comment, sur l'intervention de Londres, il avait dû renoncer à la cinquième, par laquelle son protectorat sur la République céleste aurait été consacré.

Il y a trois ans et demi, — alors qu'à propos des incidents de Tsinan, au Chantoung, un intense boycottage anti-japonais sévissait — dans les conversations que j'eus, à Pékin, avec M. Yoshizawa, chargé, en 1928, de la légation de son pays en Chine, j'avais eu nettement l'impression, en dépit des déclarations très mesurées, mais pleines de réticences, du distingué diplomate, que, le moment venu, le Japon n'hésiterait pas à agir.

Les Chinois, très imprudemment, avec le meurtre du capitaine Nakamura, en Mandchourie, et les réponses dilatoires opposées aux réclamations japonaises, ont offert l'occasion d'autant plus attendue

¹ *La Chine nationaliste*. Première partie.

À travers la Chine actuelle

que les projets de chemins de fer de Tchang-Hsueh-Liang, tendant à annihiler la ligne du Transmandchourien, les travaux du nouveau port de Houloutao, auquel ces lignes aboutiraient, de même qu'une très forte immigration des Chinois du Chantoung, étaient de nature à inquiéter très gravement les intérêts nippons dans cette province.

Le Japon connaissait en outre les difficultés financières qui rendaient une guerre très difficile, sinon impossible, aux Américains, et, d'autre part, il sentait que son action ne mécontenterait pas les étrangers de Chine, excédés des prétentions et du bluff chinois.

p.191 Il s'est donc emparé de la Mandchourie et il ne la rendra pas, quelles que soient les conclusions du rapport de la commission d'enquête nommée par la Société des Nations. Il a d'ailleurs fait savoir qu'il n'accepterait aucune discussion diplomatique sur ce point.

La question de Shanghai sera sans doute plus facilement réglée, bien que Tokio soit peut-être porté à réclamer le faubourg de Chapeï, comme concession.

Quoi qu'il en soit, les prétentions chinoises sont, pour l'instant, tombées. Le premier soin du nouveau gouvernement de Nankin — qui n'existe du reste déjà plus — a été de publier un décret renvoyant à des jours meilleurs la suppression de l'exterritorialité. Les dirigeants chinois se sont enfuis à Loyang, au fond du Honan.

On peut malheureusement prévoir une grande extension du communisme et du brigandage.

Les sentiments des étrangers, durant cette crise, auront été très complexes, et même contradictoires. Ils n'aiment pas les Japonais, qui sont les hommes les plus fermés, les plus secrets du monde. L'extrême rudesse de ceux-ci, qui rappelle les méthodes allemandes, dans ce qu'elles ont de plus odieux, n'est d'ailleurs pas faite pour les rendre sympathiques. Les relations avec les Chinois sont plus faciles, plus agréables. On a généralement estimé cependant que le Japon donnait une très opportune leçon à la Chine qui en avait grand besoin. Ce dernier pays en effet, à l'abri du pacte Briand-Kellog, qu'il avait signé,

À travers la Chine actuelle

et de la Société des Nations, dont il faisait partie, croyait pouvoir tout se permettre.

Quelles que soient les idées toutes faites sur la prétendue incompréhensibilité des Chinois, sur ^{p.192} leurs surprenantes contradictions, sur leur caméléonisme déconcertant, il y a, chez eux, un tréfonds permanent qui fait qu'on peut très bien discerner les causes de ces attitudes si diverses. Comme je le disais, un jour, à un jeune compatriote, qui voyageait, pour la première fois, en Chine, et qui parlait de l'énigme chinoise :

— L'énigme existe certainement, mais elle n'est pas chez les Célestes ; elle est chez les Puissances. Quelle sera, demain, leur conduite en Extrême-Orient ? Voilà l'énigme. Le Japon vient d'en donner une première solution. Quelles seront celles de l'avenir ? Telle est la question qui se pose. La Chine, elle, au fond, ne change pas.

Dans tous les cas, quelque estime que l'on puisse avoir pour certaines personnalités chinoises, aussi pour certaines qualités incontestables de ce peuple, il faut bien reconnaître que les coutumes ancestrales de celui-ci, beaucoup plus fortes que les lois édictées par Nankin, le mettent, pour longtemps encore, sur un plan tout à fait différent de celui où se meuvent les nations occidentales. Et c'est ce qu'il faut espérer que la commission d'enquête, envoyée en Chine, fera enfin comprendre à Genève.

@